

Third Session Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Social Affairs, Science and Technology

Chair: The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Wednesday, May 5, 2010 Thursday, May 6, 2010

Issue No. 5

Eleventh and twelfth meetings on:

The study on the accessibility of post-secondary education in Canada

WITNESSES: (See back cover)

Troisième session de la quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Président : L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mercredi 5 mai 2010 Le jeudi 6 mai 2010

Fascicule no 5

Onzième et douzième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

TÉMOINS : (Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., Chair

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair* and

The Honourable Senators:

Champagne, P.C.
Cordy

* Cowan
(or Tardif)
Demers

Dyck
Eaton

Champagne, P.C.
Hubley
Keon

* LeBreton, P.C.
(or Comeau)
Martin
Merchant
Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Peterson (*May 6, 2010*).

The Honourable Senator Peterson replaced the Honourable Senator Dyck (May 4, 2010).

The Honourable Senator Hubley replaced the Honourable Senator Callbeck (May 4, 2010).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Champagne, C.P.

Cordy

* Cowan

(ou Tardif)

Demers

Dyck

Eaton

Hubley

Keon

* LeBreton, C.P.

(ou Comeau)

Martin

Merchant

Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Dyck a remplacé l'honorable sénateur Peterson (*le 6 mai 2010*).

L'honorable sénateur Peterson a remplacé l'honorable sénateur Dyck (le 4 mai 2010).

L'honorable sénateur Hubley a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 4 mai 2010*).

Published by the Senate of Canada

Publié par le Sénat du Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5 Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, May 5, 2010 (11)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie, Peterson and Seidman (10).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Association of Canadian Community Colleges:

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs.

Association des universités de la francophonie canadienne:

Kenneth McRoberts, President;

Christophe Kervégant-Tanguy, Director General.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

The deputy chair made a statement.

Mr. McRoberts, Ms. Boyles, and Mr. Davidson each made a statement and, together with Mr. Kervégant-Tanguy, answered questions.

At 6:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 6, 2010 (12)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (9).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 5 mai 2010 (11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie, Peterson et Seidman (10).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule nº 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Association des collèges communautaires du Canada:

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques.

Association des universités de la francophonie canadienne :

Kenneth McRoberts, président;

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général.

Association des universités et collèges du Canada:

Paul Davidson, président-directeur général.

Le vice-président ouvre la séance.

M. McRoberts, Mme Boyles et M. Davidson font chacun une déclaration puis, avec M. Kervégant-Tanguy, répondent aux questions.

À 18 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 6 mai 2010 (12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Hubley, Keon, Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (9). In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.)

WITNESSES:

Canadian Association for Graduate Studies:

Douglas Peers, President.

Canadian Association of University Teachers:

James Turk, Executive Director.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec:

Olivier Beaulieu-Mathurin, President.

National Graduate Caucus:

Andrea Balon, National Executive Representative.

The deputy chair made a statement.

Mr. Peers, Mr. Turk, Mr. Beaulieu-Mathurin and Ms. Balon each made a statement and, together, answered questions.

At 12:24 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule nº 1 des délibérations du comité.)

TÉMOINS :

Association canadienne pour les études supérieures :

Douglas Peers, président.

Association canadienne des professeures et professeurs d'université :

James Turk, directeur exécutif.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec :

Olivier Beaulieu-Mathurin, président.

Caucus national des deuxième et troisième cycles :

Andrea Balon, représentante à l'exécutif national.

Le vice-président ouvre la séance.

MM. Peers, Turk et Beaulieu-Mathurin ainsi que Mme Balon font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, May 5, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (Deputy Chair) in the chair.

[Translation]

The Deputy Chair: Welcome to the Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[English]

Today, we are continuing our study under an order of reference from the Senate, with regard to post-secondary education, PSE. We are looking at the indirect financing issues and as they relate to PSE. We are pleased to have with us today three representatives of important organizations in this regard.

From the Association of Canadian Community Colleges, we have Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs; from l'Association des universités de la francophonie canadienne, we have Kenneth McRoberts, President, and Christophe Kervégant-Tanguy, Director General; and from the Association of Universities and Colleges of Canada, we have Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

We have agreed on the order of presentation. Mr. McRoberts will go first, followed by Ms. Boyles and then by Mr. Davidson. Following their presentations, we will open the floor to questions.

Please proceed.

[Translation]

Kenneth McRoberts, President, Association des universités de la francophonie canadienne: First, I must thank the honourable committee members for their invitation to testify on the crucially important problem of the accessibility of university education in French outside Ouebec.

In May 2005, the Standing Senate Committee on Official Languages recommended to the Government of Canada: "The establishment of a well-coordinated, pan-Canadian system of post-secondary education in the French language."

The committee showed that post-secondary education in French was vitally important in enabling the francophone communities and Canada to develop the next generation and dynamic leaders and players in the country's economic, political and cultural sectors.

A number of studies have shown that university education must be understood as one of the points on the education continuum where the minority context raises numerous challenges that are still to be met, and attention must be paid to the constraints on access and to the needs of francophone and

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 5 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 16 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (vice-président) occupe le fauteuil.

[Français]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité des affaires sociales, de la science et de la technologie.

[Traduction]

Nous poursuivons aujourd'hui, en vertu d'un ordre de référence du Sénat, notre étude sur l'éducation postsecondaire. Nous allons notamment nous pencher sur la question des financements indirects. Nous avons le plaisir d'accueillir les représentants de trois importantes organisations nationales.

L'Association des collèges communautaires du Canada est représentée par Terry Anne Boyles, sa vice-présidente pour les Affaires publiques. Nous accueillons au nom de l'Association des universités de la francophonie canadienne, Kenneth McRoberts, président et Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général, et nous entendrons, au nom de l'Association des universités et collèges du Canada, Paul Davidson, président-directeur général.

Nous avons convenu de l'ordre dans lequel vont nous être présentés les exposés. M. McRoberts prendra la parole en premier. Il sera suivi de Mme Boyles, puis de M. Davidson. Après les exposés, nous passerons aux questions.

Je vais donc vous demander de commencer.

[Français]

Kenneth McRoberts, président, Association des universités de la francophonie canadienne: D'abord, je dois remercier les honorables membres du comité de l'invitation qui nous donne l'occasion de présenter un témoignage sur un problème crucial, à savoir l'accessibilité aux études universitaires en français à l'extérieur du Québec.

Déjà, en mai 2005, le Comité sénatorial permanent des langues officielles recommandait au gouvernement du Canada : « La mise en place d'un système pancanadien d'établissements d'enseignement postsecondaires de langue française.»

Le comité a montré que l'éducation postsecondaire en français est vitale pour que les communautés francophones et pour que le Canada puisse préparer la relève et compter sur des chefs de file et acteurs dynamiques dans les secteurs économique, politique et culturel du pays.

Plusieurs études ont démontré qu'il faut considérer l'université comme un des paliers de continuum de l'éducation, où le contexte minoritaire comporte plusieurs obstacles à surmonter, de l'attention portée aux contraintes d'accès aux besoins des étudiants francophones et bilingues. Il y a aussi des étudiants

bilingual students. There are also francophiles students, who come from the immersion programs and depend on the accessibility of programs in French. The degree of vitality of the francophone communities is the future of the Canadian Francophonie, an intrinsic component of Canada.

I should say a little about the Association des universités de la francophonie canadienne. The Association represents 13 francophone and bilingual institutions outside Quebec.

They include the Université Sainte-Anne in Nova Scotia, the Université de Moncton in New Brunswick, and seven universities in Ontario: the Collège universitaire dominicain in Ottawa, the Collège universitaire Glendon of York University in Toronto, the Université de Hearst at the University of Sudbury, the University of Ottawa, Laurentian University and the Université Saint-Paul. There is also the Institut français at the University of Regina, le Collège universitaire Saint-Boniface and, lastly, the Saint-Jean campus of the University of Alberta.

These are the only institutions offering French-language programming outside Quebec that are open to francophone students, but also to francophile and foreign students. The programs offered cover various disciplines such as the arts, sciences, social sciences, engineering, law, management and health.

Some 30,000 students have taken courses with us in French, particularly at the undergraduate level. I believe it has to be acknowledged that our institutions operate on francophone islands, and that they are an asset for the development of intellectual, professional, social and linguistic skills.

As a result, students experience linguistic duality on a day-to-day basis, demonstrating that bilingualism is an essential skill in various sectors such as health, education, research and public administration. We know that the federal government, like other governments, is facing the challenges involved in renewing the public service, schools administration, the language industry and tourism. It must be said that the francophone communities live in a symbiotic relationship with these universities.

I would like to address two topics: access for francophones and francophiles to university education outside Quebec and the situation with regard to research in French at our member institutions.

With regard to access for francophones and francophiles to university education outside Quebec, the report that Bob Rae prepared for the Ontario government a number of years ago showed that francophones and francophiles are still under-represented in certain undergraduate programs in Ontario.

In their recent report, which was well supported by quantitative and qualitative analysis, the author notes:

The percentage of young francophones from Ontario who have access to post-secondary education has increased slightly over the years, but the vast majority go to college

francophiles, qui sont issus des programmes d'immersion et qui dépendent de l'accessibilité aux programmes en français. Le degré de vitalité des communautés francophones est l'avenir de la francophonie canadienne, une composante intrinsèque du Canada.

Il faut que je parle un peu de l'Association des universités de la francophonie canadienne. L'association regroupe 13 institutions francophones ou bilingues situées à l'extérieur du Québec.

Il y a l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse, l'Université de Moncton au Nouveau-Brunswick, il a sept universités en Ontario : le Collège universitaire dominicain à Ottawa; le Collège universitaire Glendon de l'Université York à Toronto; l'Université de Hearst, l'Université de Sudbury, l'Université d'Ottawa, l'Université Laurentienne et l'Université Saint-Paul. Il y a également l'Institut français de l'Université de Regina, le Collège universitaire Saint-Boniface et, enfin, le campus Saint-Jean de l'Université d'Alberta.

Ce sont les seules institutions qui offrent une programmation en français à l'extérieur du Québec, qui sont ouvertes aux étudiants francophones mais aussi aux étudiants francophiles et aux étudiants étrangers. Les programmes offerts couvrent diverses disciplines telles que les arts, les sciences, les sciences sociales, le génie, le droit et la gestion et la santé.

Quelque 30 000 étudiants ont suivi des cours chez nous en français, surtout au niveau du baccalauréat. Je crois qu'il faut reconnaître que nos institutions fonctionnent dans des îlots de la francophonie, qu'ils forment un tout pour le développement de compétences intellectuelles, professionnelles, sociales et linguistiques.

La dualité linguistique est ainsi vécue par les étudiants au quotidien, démontrant que le bilinguisme est une compétence essentielle dans divers secteurs tels la santé, l'éducation, la recherche et l'administration publique. On sait que le gouvernement fédéral, comme d'autres gouvernements, fait face aux défis du renouvellement de la fonction publique, de l'administration scolaire, de l'industrie de la langue et du tourisme. Il faut dire que les communautés francophones vivent dans une symbiose avec ces universités.

Je voudrais traiter de deux sujets, soit l'accès des francophones et des francophiles aux études universitaires à l'extérieur du Québec et la situation de la recherche en français dans nos institutions membres.

Pour ce qui est de l'accès des francophones et des francophiles aux études universitaires à l'extérieur du Québec, le rapport que Bob Rae a préparé pour le gouvernement ontarien il y a plusieurs années a démontré que les francophones et les francophiles demeurent sous-représentés dans certains programmes de premier cycle en Ontario.

Dans une récente étude bien étoffée sur le plan quantitatif et qualitatif, l'auteur mentionne :

La proportion des jeunes francophones de l'Ontario ayant accès aux études postsecondaires a légèrement augmenté au cours des ans, mais la grande majorité se rather than university and the proximity or, on the contrary, the distance from post-secondary institutions is a decisive factor in students' choices.

Students can study in English at universities virtually everywhere in Canada outside Quebec. Where a challenge still remains is in being able to get a university education in French. For many francophones, the issue of geographic access to francophone institutions is fundamentally important.

This same report concludes that geographic proximity to programs seems to be the most important factor in the decision young francophones make as to whether they will study at university in English or in French. Many graduates do not have a lot of options and have to move to another region at extra expense to them. Perhaps they will decide to study in English or simply abandon their education plans. These are real options for them.

Francophone students do not have access equal to that of students who wish to pursue a university education in English because funding sources do not help offset these constraints. Available financial aid in pursuing an education in French is distinctly inadequate, and this is one of our recommendations. One has to consider the situation of francophones outside Quebec, who live in areas where they cannot study in French and who need scholarships and bursaries.

In conclusion, I will simply say that our institutions are well positioned to offer anglophone students who have attended immersion schools the opportunity to study in French. If they do not use French in their post-secondary studies, they will lose their language skills and the investment by the federal and provincial governments will be lost. I believe this is a central issue, and it is essentially our institutions that are able to respond to this situation.

There are clearly a number of barriers to French-language research at our institutions, including their small size and remoteness. Greater support must be provided for what has already been accomplished for our institutions to have French-language research capacity.

We propose that scholarships and bursaries be made available to francophone and francophile students so they can study at university in French. We also suggest that the programming offered in French be expanded and that consideration be given to the various options for supporting research in French at our institutions.

[English]

The Deputy Chair: Thank you. Ms. Boyles, you have the floor.

dirige vers les études collégiales bien davantage que vers les études universitaires et que la proximité ou, au contraire, l'éloignement des établissements postsecondaires constituent un facteur déterminant dans le choix des jeunes.

Effectivement, il y a moyen de faire des études universitaires en anglais à peu près partout au Canada et à l'extérieur du Québec. Là où il reste un défi à relever, c'est sur le plan de la possibilité de faire ces études en français. Pour beaucoup de francophones, la question de l'accès géographique aux institutions francophones est d'une importance capitale.

En effet, cette même étude a conclu que c'est la proximité géographique du programme qui semble le facteur le plus important dans la prise de décision des jeunes francophones à savoir s'ils feront des études universitaires en anglais ou en français. Beaucoup de finissants n'ont pas beaucoup d'options et doivent déménager dans une autre région et cela leur cause des frais supplémentaires. Peut-être décideront-ils de suivre des études en anglais ou tout simplement d'abandonner leur projet d'études. Ce sont pour eux des options réelles.

Les étudiants francophones n'ont pas un accès égal à celui des étudiants qui désirent poursuivre leurs études universitaires en anglais parce que les sources de financement ne permettent pas de corriger de telles contraintes. L'aide financière disponible visant la poursuite des études en français est nettement insuffisante et c'est une de nos recommandations. Il faut penser à la situation des francophones hors-Québec, qui vivent dans une localité où il n'est pas possible de faire des études en français et qui ont besoin de bourses d'études.

Pour conclure, je dirai simplement que nos institutions sont bien positionnées pour offrir aux jeunes anglophones, qui sont passés par les écoles d'immersion, la possibilité de faire des études en français. Aussi, s'ils n'utilisent pas le français dans leurs études postsecondaires, ils perdront leurs capacités linguistiques et l'investissement du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux sera perdu. Je pense que c'est une question centrale et, essentiellement, ce sont nos institutions qui sont en mesure de répondre à cette situation.

Il est évident que la recherche en français dans nos institutions fait face à plusieurs obstacles, dont la petite taille de nos institutions et leur éloignement. Il faut renforcer le soutien de ce qui a déjà été accompli pour qu'il y ait une capacité de recherche en français dans nos institutions.

Nous proposons l'accessibilité à des bourses pour que les étudiants francophones et francophiles puissent faire des études universitaires en français. Nous proposons également d'élargir la programmation offerte en français et de réfléchir aux diverses possibilités pour soutenir la recherche en français au sein de nos institutions.

[Traduction]

Le vice-président : Merci. Madame Boyles, vous avez la parole.

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs, Association of Canadian Community Colleges: It is a pleasure for the association to again appear before the committee. Patricia Lang, president of Confederation College, appeared before you on our behalf on rural and remote access to post-secondary education. You have that brief and those recommendations as well

Today, I will focus primarily on the question of post-secondary transfers and touch a bit on areas of access for disadvantaged learners to reinforce that point.

Our association is the national and international voice for a range of institutions under different names. We use the word "colleges," which is an inclusive term. Our membership base includes institutes of technology; specialized institutes, such as the Justice Institute of British Columbia and the Fisheries and Marine Institute attached to Memorial University of Newfoundland; the polytechniques, CEGEPs and about eight francophone colleges outside of Quebec; a number of the First Nations colleges; and the Canadian Coast Guard College, which is a federal institution.

There are campuses in over 1,000 communities. The college mandates are really tied to the economic, social and cultural futures of their communities.

I will speak to the issue of post-secondary education transfers in funding, within the context of the crisis in advanced skills for the country. There is an organization that has come together called the Employers' Coalition for Advanced Skills. This is a group of business associations and the Canadian Labour Congress, which have come together because they are concerned about the capacity of colleges to meet their needs for advanced skills education into the future.

Even before the recession, two years ago, when we spoke to the finance committee briefs, they raised the spectre of the skills crisis facing their industries, whether from demographic reasons or advancements of technology. For many of their industries that did not go down during this recent economic recession. They met again this morning because of their fear. The spectre is still dominant in industries. It includes 21 national industry associations, such as the Canadian Healthcare Association; the Railway Association of Canada; the Tourism Industry Association of Canada; the Canadian Federation of Independent Business; the Canadian Construction Association, which is the major voice; and the Canadian Manufacturers & Exporters, et cetera. They have serious concerns about their future and what it will mean in terms of the drivers of the economy, and the ability of the country as a whole to be able to maintain the social programs which are so critical to all of us as Canadians.

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques, Association des collèges communautaires du Canada: Notre association est heureuse d'avoir à nouveau l'occasion de prendre la parole devant vous. Patricia Lang, présidente du Confederation College, a déjà comparu devant votre comité pour parler de l'accès à l'enseignement postsecondaire pour les populations rurales et les personnes habitant des régions éloignées. Notre mémoire sur la question vous a, je crois, été remis, avec les recommandations qu'il contient.

Aujourd'hui, je souhaite essentiellement me pencher sur la question des transferts à l'enseignement postsecondaire, évoquant aussi ne serait-ce que rapidement, afin de bien faire ressortir l'importance de ce sujet, la question des élèves désavantagés.

Notre association représente, sur le plan national et international, tout un éventail d'établissements, diversement dénommés. Nous employons en effet le mot « collège » dans une acception très large. Notre association regroupe des instituts de technologie, des instituts spécialisés tels que le Justice Institute of British Columbia, et le Fisheries and Marine Institute rattaché à l'Université Memorial de Terre-Neuve, les polytechniques, les cégeps, huit collèges francophones établis hors Québec, plusieurs collèges des Premières nations ainsi que le Collège de la Garde côtière canadienne, établissement fédéral.

Les campus de nos établissements membres sont répartis entre plus de 1 000 localités. La mission menée par ces collèges est étroitement liée à l'avenir économique, social et culturel des communautés dans lesquelles ils sont implantés.

Je voudrais maintenant passer à la question des transferts financiers aux établissements d'enseignement postsecondaire, et plus précisément vous parler de cela dans le contexte de la pénurie de compétences avancées que l'on constate actuellement au Canada. Une organisation s'est créée sous le nom de Coalition des employeurs pour les compétences avancées. Il s'agit d'un regroupement d'associations commerciales et du Congrès du travail du Canada, qui ont uni leurs efforts en réaction aux inquiétudes qu'ils éprouvent, car ils craignent que les collèges ne soient pas en mesure de répondre à terme aux besoins de pays en matière de formations spécialisées.

Il y a deux ans, avant même la récession, lorsque nous avons pris la parole devant le Comité des finances, ils avaient déjà évoqué la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée à laquelle risquaient d'avoir à faire face leurs industries, soit pour des raisons essentiellement démographiques, soit en raison des progrès de la technologie. Les craintes éprouvées à cet égard par les divers secteurs ne se sont pas atténuées au cours de la récente récession. C'est justement en raison de ces inquiétudes qu'ils se sont à nouveau réunis ce matin. Ce risque continue à préoccuper l'ensemble des secteurs d'activité. La coalition à laquelle je viens de faire allusion regroupe 21 associations industrielles nationales, telles que l'Association canadienne des soins de santé, l'Association des chemins de fer du Canada, l'Association de l'industrie touristique du Canada, la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, l'Association canadienne de la construction et les Manufacturiers et Exportateurs du Canada. Ces divers secteurs s'inquiètent pour

Even before the downturn, colleges had massive waiting lists; many are multi-year in nature. Nova Scotia Community College, for example, has a two-year wait list for their electrical programs and electrical technician programs, which are critical to the manufacturing sector, mining and fishing.

They are even greater with the economic downturn.

I will look at it in terms of post-secondary transfers. In 2001, we finally got back to the same level as 1992-93 in real dollars on the nominal post-secondary education transfer. That is in real dollars, so I am not taking inflation into account. There have been some increases: \$800 million per year added and there is an escalator, but they are nominal within the CHST, Canada Health and Social Transfer.

The government's position has been that the transparency for post-secondary transfers within the CST, Canada Social Transfer, as well as for early childhood and social programs, has been assured through the nominal allocation for each of those three sectors. It is our view that the reality has led to a lack of transparency and accountability back to Parliament; that Canadians, just like in the health care sector, want to see how their monies are being used; and they want to see clear objectives and measurable outcomes.

The view of our business partners is that, with the critical advanced skills crisis in the country, the total dollar value, even if they could be assured the monies were going for post-secondary education, are inadequate to meet that looming advanced skills crisis in the country.

The people on employment insurance, EI, particularly as the result of the recession that has been upon us, are now coming to the end of their EI benefits. They are unable to continue in their post-secondary education programs. They are falling, to a great extent, onto the social assistance roles. Indications are that there are cuts in the post-secondary funding across the country that are directly related to the increasing costs on the social welfare rolls. With the post-secondary education transfer blended into the

l'avenir, s'interrogent quant aux perspectives des divers moteurs de l'économie et se demandent si le pays va parvenir à préserver l'ensemble des programmes sociaux qui revêtent, pour l'ensemble des Canadiens, une si grande importance.

Même avant le début de la récession, il y avait dans les collèges canadiens, de longues listes d'attente et, dans certains établissements, l'attente pouvait même durer plusieurs années. C'est ainsi, par exemple, que les étudiants attendent deux ans avant de pouvoir être admis au Nova Scotia Community College, dans le programme d'études en électricité et dans les programmes d'électrotechnicien, deux types de formation absolument essentiels, tant au secteur manufacturier, qu'aux secteurs des mines et à celui des pêcheries.

La mauvaise conjoncture économique n'a fait qu'aggraver la situation.

C'est sous l'angle des transferts à l'enseignement postsecondaire que je me propose d'aborder la question. Ce n'est qu'en 2001, qu'en monnaie constante, les transferts à l'enseignement postsecondaire ont retrouvé leur niveau de 1992-1993. Je dis bien à monnaie constante, c'est-à-dire que ce calcul ne tient pas compte de l'inflation. Il y a eu, certes, certaines augmentations : 800 millions de dollars par an ont été rajoutés, et puis il y a aussi une échelle mobile, mais cela ne joue que peu dans le cadre du Transfert canadien en matière de santé et de programmes sociaux.

Le gouvernement part du principe que la transparence des transferts au postsecondaire dans le cadre du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, y compris les transferts aux programmes sociaux et aux programmes de développement des jeunes enfants, est assurée compte tenu des crédits affectés à chacun de ces trois secteurs. Or, d'après nous, ce mode de transfert et de répartition entraîne en fait un manque de transparence et sape les fondements de l'obligation redditionnelle envers le Parlement. Comme c'est le cas pour le secteur des soins de santé, les Canadiens souhaiteraient avoir une idée plus précise de l'usage fait de l'argent des contribuables. Ils souhaitent également voir des objectifs clairs et des résultats mesurables.

Les entreprises qui nous ont rejoints dans le cadre de ce partenariat estiment que, compte tenu de la pénurie de compétences avancées dans notre pays, l'ensemble des crédits affichés, même si l'on pouvait s'assurer que les sommes en question sont intégralement affectées à l'enseignement postsecondaire, ne permettront pas de faire face à la pénurie de main-d'oeuvre spécialisée.

Les personnes touchant l'assurance-emploi, et en particulier celles qui ont perdu leur emploi en raison de la récession, vont bientôt arriver en fin de prestations. Elles n'auront, par conséquent, pas les moyens de poursuivre leurs études postsecondaires. Dans une large mesure, elles vont même devoir recourir à l'aide sociale. Or, tout semble indiquer que l'augmentation du nombre de prestataires de l'aide sociale a entraîné une baisse des crédits à l'enseignement postsecondaire.

social transfer, we are seeing significant declines and concerns in that area.

We see that as a lose-lose situation in unemployment but also because there are already wait lists for post-secondary education, particularly in the colleges of the country. It is also a lose-lose for the other part of the population who are ineligible for EI in the first place, but who are on wait lists to get into post-secondary programs and who are people the economy needs.

Our brief also addresses access for disadvantaged learners. With the demographic changes that you are well aware of, Canada needs all of the people who are able to enter into the workforce, and who choose to go there, to be able to participate.

There are a number of funding mechanisms, particularly for the disadvantaged groups. There is a confusing complexity. There is incongruence as well as inequities between the funding programs, which are characterized by fragmentation in those inequities. There is also a huge issue of literacy: 42 per cent of working Canadians lack the literacy skills they need to engage in employment in the country.

In our last appearance, we addressed other concerns. Certainly, our goal is 5 per cent of applied research for the colleges and institutes. The Employers' Coalition for Advanced Skills is saying that. They need their employees to come in with those problemsolving and technology-transfer skill sets, and small- and mediumsized businesses can access those partnerships from the colleges of the country. We spoke to the cap on post-secondary monies for status Indian and Inuit students, and our ongoing concern about the capital infrastructure of our colleges and institutes, which were built with the federal Technical and Vocational Training Assistance Act in the early 1960s, so they are institutions paid for by federal funding and most of that funding, under the partnership of the provinces, is falling apart.

We recommended a dedicated post-secondary transfer. We also believe there is a need to work with provinces and territories to ensure that the transfer payments allocated for post-secondary education are allocated on a proportional basis with the colleges and other post-secondary institutions in the country, and that they are tied to the advanced skills needs of the economy.

There is a serious need for the examination of all federal programs, particularly those targeted at disadvantaged learners, to eliminate the fragmentation in equities and the inadequacy of those funding programs.

Les transferts à l'enseignement postsecondaire ayant été groupés avec le transfert en matière de programmes sociaux, nous constatons une baisse sensible des financements accordés à l'enseignement.

Cela crée d'après nous une situation de double contrainte au niveau du chômage, car les établissements d'enseignement postsecondaire et plus particulièrement les collèges ont déjà de longues listes d'attente. Il en va de même pour le secteur de la population qui n'était pas admissible à l'assurance-emploi, mais qui est inscrit sur les listes d'attente d'établissements d'enseignement postsecondaire et de qui l'économie ne peut pas se passer.

Nous souhaitons en outre aborder la question des élèves désavantagés. Compte tenu de l'évolution démographique de notre pays, il est clair que le Canada va avoir besoin de toutes les personnes arrivant sur le marché du travail.

Il existe un certain nombre de mécanismes de financement dans l'intérêt notamment des groupes désavantagés. Ces mécanismes sont tellement complexes cependant qu'on a du mal à s'y retrouver. Cet ensemble de mécanismes est caractérisé non seulement par un manque de cohérence, mais également par un manque d'équité. La littératie pose elle aussi de graves problèmes, car 42 p. 100 des travailleurs canadiens ne possèdent pas les capacités de lecture et d'écriture nécessaires.

Lors de notre dernière comparution, nous avons aussi eu l'occasion de nous parler sur divers autres problèmes. Nous souhaiterions, par exemple, que les collèges et instituts touchent 5 p. 100 des crédits affectés aux recherches appliquées. C'est ce que demande la Coalition des employeurs pour les compétences avancées. Il faut en effet que les employés de ces divers secteurs acquièrent les compétences et les transferts d'expertise nécessaires. Or, les petites et moyennes entreprises sont les plus à même de profiter de ces partenariats conclus avec les divers collèges de notre pays. Nous avons évoqué le plafonnement des crédits à l'enseignement postsecondaire destinés aux étudiants inuits et aux étudiants indiens de plein droit et les préoccupations que nous éprouvons au sujet des infrastructures de nos collèges et instituts, dont la plupart ont été bâtis au début des années 1960 en vertu de la Loi sur l'assistance à la formation technique et professionnelle. C'est dire qu'il s'agit d'établissements dont la construction a été financée par le gouvernement fédéral, mais maintenant, les financements accordés dans le cadre de partenariats avec les provinces, sont en train de s'atrophier.

Nous recommandons par conséquent un transfert unique consacré à l'enseignement postsecondaire. Nous estimons en outre qu'il faudrait se concerter avec les provinces et territoires afin de s'assurer que les paiements de transfert destinés à l'enseignement secondaire sont effectivement répartis de manière proportionnelle entre les collèges et autres établissements postsecondaires du pays afin qu'ils puissent dispenser les formations nécessaires à notre économie.

Il y aurait en outre lieu de se pencher sur l'ensemble des programmes fédéraux, et notamment sur ceux qui ont été mis en place à l'intention des élèves désavantagés, afin de supprimer les inégalités et pallier l'insuffisance des financements. I will be pleased to answer any other questions. I know there was a question last time about the Neil Squire Foundation and I actually have worked with him if there is a question on that.

[Translation]

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer, Association of Universities and Colleges of Canada: When I last appeared in October, I started my presentation by describing the success of post-secondary education in Canada and the similarities with the success Canada is experiencing.

[English]

I want to use my opportunity today to talk about how higher education will help position Canada for the future and how universities, through their teaching, discovery and engagement, fuel Canada's economy. More Canadians than ever want a university education. There is a good reason for that. There has been a 40 per cent increase in the number of places at universities since 1999. However, the reason Canadians want the university education is because that is where the jobs are. Canadians recognize that university graduates continue to be among the most in demand in Canada's employment market.

I will just underscore that — through the depth of the worst recession in the last 60 years, from September 2008 to March 2010, there were 150,000 net new jobs in Canada for university graduates. At the same time, there were 680,000 fewer jobs for those without a university education. That talks about the changing nature of our economy.

It is not just a recent phenomenon. Since 1990, jobs filled by university graduates have doubled from 1.9 million to 4.2 million in 2009. There is a huge demand for university graduates.

Again, the value of the degree is recognized in a variety of ways. For example, it is estimated that, over a lifetime career, someone with a university degree will earn, on average, \$1 million more than those without a degree. Therefore, there are economic reasons to be hiring and producing university graduates.

At the same time, students benefit directly from the research conducted at universities. I know it is part of your committee's mandate to look at how the research mechanisms work.

The successful operation of the federal mechanisms that support university R&D is critical to ensure Canada's continued prosperity. When I was last here in early October, we talked about student aid and broader questions of accessibility, but I will just speak briefly about some of the challenges on the R&D front and

C'est très volontiers, maintenant, que je répondrai à vos questions. La dernière fois une question a été posée au sujet de la Société Neil Squire et je pense être à même d'y répondre ayant moi-même travaillé auprès de lui.

[Français]

Paul Davidson, président-directeur général, Association des universités et collèges du Canada: Lors de ma dernière comparution en octobre, j'ai commencé mon exposé en relatant le succès de l'enseignement supérieur au Canada et ses similitudes avec le succès que connaît le Canada.

[Traduction]

Je voudrais profiter de l'occasion qui m'est donnée de prendre la parole devant vous pour parler de la contribution essentielle de l'enseignement supérieur à l'avenir du Canada. Par l'enseignement qu'elles dispensent, les découvertes qu'elles font et le rôle qu'elles jouent au sein de notre société, les universités sont elles aussi des locomotives de notre économie. De plus en plus de Canadiens souhaitent bénéficier d'une éducation universitaire. Il y a pour cela de très bonnes raisons. Depuis 1999, le nombre de places dans les universités a augmenté de 40 p. 100. Si les Canadiens sont de plus en plus nombreux à vouloir aller à l'université c'est, cependant, surtout parce qu'ils savent que cela leur ouvre les portes d'une carrière. Les Canadiens savent que sur le marché du travail, les diplômés universitaires sont parmi les plus recherchés.

Permettez-moi d'insister sur ce point. Malgré la pire récession des 60 dernières années, entre septembre 2008 et mars 2010, 150 000 nouveaux emplois ont été créés à l'intention de diplômés universitaires. Au cours de cette même période, notre économie a, en revanche, perdu 680 000 emplois occupés auparavant par des gens n'étant pas allés à l'université. C'est un signe de l'évolution de notre économie.

Ce phénomène n'a d'ailleurs rien de récent. Depuis 1990, le nombre d'emplois occupés par des diplômés universitaires a doublé, passant de 1,9 million à 4,2 millions en 2009. C'est dire que la demande en diplômés de l'enseignement supérieur va croissante.

La valeur d'un diplôme universitaire est aussi démontrée de diverses autres manières. C'est ainsi, par exemple, que, sur l'ensemble de sa carrière, un diplômé gagnera en moyenne un million de dollars de plus que les non-diplômés. La formation universitaire, et le recrutement de diplômés répondent donc à de solides motifs d'ordre économique.

Ajoutons que les étudiants profitent très directement des recherches menées dans les universités. Je dis cela, car je sais que votre comité a également pour mission de se pencher sur l'état des mécanismes mis en place dans le domaine de la recherche.

Le fonctionnement correct des mécanismes fédéraux mis en place pour soutenir les programmes de recherche et développement menés dans les universités est essentiel à la prospérité de notre pays. Lorsque, au début du mois d'octobre, j'ai comparu devant votre comité, nous avons parlé de l'aide then link that back to questions of federal-provincial funding. As this committee prepares to look into the federal R&D mechanisms, I want to share some of the things we already know.

First, Canada's granting councils are among the best in the world. They have recently all undergone the federal strategic review process, and they conduct regular peer reviews of their programs and structures. We have a strong foundation of granting councils.

Moreover, in the last decade, the councils have come together to jointly manage a number of programs, from scholarships for graduate students to the flagship research chairs and multi-year cross-sectoral research networks. These tri-council programs recognize and reward our strongest minds at each stage of their career.

In some cases, such as the newly established business-led Networks of Centres of Excellence, it is still too early to gauge their overall success, but we know that programs like the Canada Research Chairs are clearly making a difference in the quality of the research happening on Canada's universities and the linkages to the teaching experience.

It is important to note as well that, on the tenth anniversary, of the Canada Foundation for Innovation, CFI, an international panel conducted a rigorous review of the agency and concluded that the CFI is the most successful and effective research funding organization of its kind in the world. It is easy to denounce the shortcomings and to find fault, but we have a pretty strong foundation to our research and innovation agenda in this country.

Together, these federally funded mechanisms support a comprehensive system that addresses all stages of a researcher's career and the necessary supporting infrastructure. There is, of course, ongoing concern with the level of resources provided to cover all the research costs, but universities are able to, and do, make a significant contribution through research for the benefit of all Canadians.

One of the things we also know is that the face of innovation is a changing one, and so we welcome the federal budget's commitment to review federal R&D spending. We look forward to discussing how to improve the impact of these investments, how to drive higher levels of innovation and productivity in the private sector, and in particular to examine where university research intersects with the private sector and knowledge-sharing technology transfer and commercialization that takes place, because innovation is about more than patents, licences and spinoff companies.

financière aux étudiants et plus généralement de l'accès aux études. Je tiens cependant à vous parler à nouveau, ne serait-ce que brièvement, des difficultés qui se posent à nous en matière de recherche et développement, et puis de revenir à cet égard sur les questions concernant le financement fédéral-provincial. Étant donné que votre comité doit bientôt se pencher sur le financement fédéral de la recherche et développement, je souhaite vous faire part d'un certain nombre de choses.

D'abord, je tiens à dire que les organismes subventionnaires du Canada sont les meilleurs du monde. Ils ont tout récemment été soumis à la révision de la stratégie fédérale et procèdent régulièrement au contrôle interne de leurs programmes et structures. Nos organismes subventionnaires reposent sur des bases très solides.

Ajoutons qu'au cours des 10 dernières années, ces organismes ont uni leurs efforts pour administrer un certain nombre de programmes, qu'il s'agisse des bourses attribuées aux étudiants diplômés, des grandes chaires de recherche ou des réseaux de recherche pluriannuelle intersectorielle. Ces programmes administrés par les trois conseils servent à accorder reconnaissance et récompenses à chaque étape de la carrière de nos meilleurs spécialistes.

Dans certains cas, tels que les nouveaux Réseaux de centres d'excellence lancés par les entreprises, il est encore trop tôt pour se prononcer au niveau des résultats, mais nous pouvons d'ores et déjà constater que des programmes tels que le Programme des chaires de recherche du Canada ont permis d'augmenter très sensiblement la qualité des recherches menées dans nos universités et de renforcer les liens entre la recherche et l'enseignement.

Il convient en outre de relever que pour le 10° anniversaire de la Fondation canadienne pour l'innovation, un panel international s'est livré à un examen rigoureux du fonctionnement de cet organisme et a conclu que la FCI est l'organisme de subvention à la recherche le plus efficace du monde. Il est facile de critiquer, mais je dirais qu'en matière de recherche et d'innovation, les moyens mis en oeuvre par le Canada reposent sur des bases très solides.

Ces mécanismes financés par le gouvernement fédéral sont les fondements d'un système qui englobe tant la carrière des chercheurs que les infrastructures nécessaires. Il est clair que le niveau des ressources affectées à la recherche continue à nous préoccuper, mais les universités continuent à contribuer très sensiblement à des travaux de recherche dont bénéficient l'ensemble des Canadiens.

Nous savons en outre que l'innovation est elle-même en train de changer de caractère et nous accueillons donc avec satisfaction l'engagement pris dans le cadre du budget fédéral de procéder à un examen de la manière dont les crédits fédéraux sont répartis entre les diverses activités de recherche et développement. Nous souhaitons discuter des moyens qui permettraient d'améliorer le rendement de ces investissements, de stimuler davantage l'innovation et la productivité du secteur privé, et nous pencher en particulier sur le point de rencontre entre les recherches universitaires et le secteur privé, là où se rejoignent le progrès

This committee is incredibly well equipped to address some of these questions. I am thinking of Senators Ogilvie, Seidman, Dyck and Keon. It is wonderful that you are here today as you wrap up your senatorial careers. You are all former university researchers yourselves, who have done both applied and discovery research, and you know the tremendous importance that this brings to Canada and to the world.

I understand that Senator Demers has other commitments, and we are all hoping he is successful in his work in bringing a Stanley Cup to Montreal. I hope to see Senator Raine when I visit Thompson Rivers University later this spring. These two senators would certainly understand how the research and innovation in Canada's sporting life has improved Canada's performance at the sporting level.

We all take great pride in what happened at the Vancouver Olympics but I will reference, in passing, visiting the University of Calgary's Olympic facilities this year, 22 years afterwards, and seeing how those investments have turned into private-sector applications, improved quality of life and health care, and improved competitive sport performance.

The final element in the innovation process is sharing new knowledge in the commercialization of products and services. Senators in this room — Senators Cordy, Martin and Merchant — will appreciate the work of researchers at McGill, Concordia, Wilfrid Laurier and Lethbridge, who have designed interactive web-based programs that improve literacy across Canada. This free tool offers resources for teachers and is fun and engaging for students.

Innovation can be found through crises. For example, following the outbreak of H1N1 in Mexico last year, the University of Manitoba researchers realized the first complete genome sequence of H1N1, and this critical step enabled public health officials to bring the vaccine to market in a matter of months. I was in Phoenix in March of this year, speaking with university presidents from the United States. The international advisor to the president of Mexico publicly congratulated Canada for the tremendous work that was done in isolating the genome sequence, and in helping fast-track the development of the vaccine.

Having spoken about the R&D side, I will now speak about students. I have mentioned already that the number of places in university has increased by 40 per cent since 1999, and that is a reflection of the demand for those places.

technique et la commercialisation, car, en effet, l'innovation ne se limite pas uniquement aux brevets, aux licences d'exploitation et à la création d'entreprises dérivées.

Votre comité est particulièrement bien placé pour étudier ces diverses questions. Je pense notamment en disant cela, aux sénateurs Ogilvie, Seidman, Dyck et Keon. C'est un plaisir de vous voir tous ici alors que vous achevez une brillante carrière sénatoriale. Vous êtes tous vous-mêmes d'anciens chercheurs universitaires, à la fois dans les domaines de la recherche appliquée et de la découverte, et vous n'ignorez pas l'importance cruciale de ces activités pour le Canada, certes, mais aussi pour le reste du monde.

Je crois savoir que le sénateur Demers a d'autres occupations pressantes et nous espérons tous qu'il parviendra effectivement à ramener la Coupe Stanley à Montréal. J'espère avoir l'occasion de rencontrer le sénateur Raine lorsque, dans les semaines qui suivent, je vais me rendre à l'Université de Thompson Rivers. Il est clair que ces deux sénateurs comprennent fort bien la contribution que la recherche et l'innovation ont faite au sport canadien.

Nous sommes tous très fiers des résultats obtenus aux Jeux olympiques de Vancouver, et je dois dire en passant qu'en me rendant cette année aux installations olympiques de l'Université de Calgary, 22 ans après les jeux qui y ont eu lieu, j'ai pu constater que les investissements consentis à l'époque ont été d'une grande utilité sur le plan social, puisqu'ils ont permis d'améliorer la qualité de la vie et des soins de santé et d'améliorer, en outre, la compétitivité de nos athlètes.

Le dernier élément que je souhaite évoquer au sujet de l'innovation est la transmission des nouvelles connaissances pour parvenir à la commercialisation de produits et services. Les sénateurs ici présents — les sénateurs Cordy, Martin et Merchant — sont tout à fait conscients du travail des chercheurs à McGill, à Concordia, à Wilfrid Laurier et à Lethbridge. Ces travaux ont permis de diffuser sur Internet des programmes interactifs qui ont contribué à une amélioration de la littératie dans l'ensemble du pays. Cet outil gratuit est très utile aux enseignants et il permet aux étudiants d'apprendre sans s'ennuyer.

L'innovation naît parfois de conditions de crise. C'est ainsi que l'année dernière, après la poussée épidémique du virus de la grippe H1N1, des chercheurs de l'Université du Manitoba ont établi la première carte génomique complète du virus. Cette étape essentielle a permis aux responsables de la santé publique de mettre, en quelques mois seulement, le vaccin à la disposition de la population. En mars de cette année, j'ai eu l'occasion de m'entretenir, à Phoenix, avec des présidents d'universités américaines. Le conseiller international du président du Mexique a publiquement félicité le Canada pour ses travaux au niveau de la séquence génomique du virus, car c'est cela qui a permis d'accélérer le développement du vaccin.

J'ai parlé jusqu'ici de la recherche et développement, mais je souhaite maintenant dire quelques mots aussi au sujet des étudiants. Je disais tout à l'heure que depuis 1999, le nombre de places dans les universités a augmenté de 40 p. 100 et s'il en est ainsi, c'est en réponse à la demande.

We are also looking at the demographic challenges facing Canada. The global competition for highly qualified personnel will grow, making it increasingly difficult to maintain the growth we have achieved using highly educated new immigrants. I think we are all coming to terms with the economic challenges facing this country, their impact on health, and the productivity challenges underlined there.

Let me close by speaking about federal-provincial transfers. We are pleased that the government, through this economic downturn, has committed to maintain the transfers at the current levels. We recognize that as an important policy choice they have made. We are also aware that the demands for accessibility and quality will continue to grow. Collectively, federally and provincially, we need to work together to identify a way to secure investments in higher education to make sure we have the most skilled, best educated and most innovative population in the world.

The Deputy Chair: Thank you. We will now move to the questioning segment of our meeting.

Senator Eaton: Ms. Boyles, could you go over the social transfer? In the social transfer from the federal government to the provinces, is there not a separate envelope for education?

Ms. Boyles: The social transfer is one transfer. There are indicative amounts for early childhood investment, for social programs and for post-secondary education. In the documentation they are called nominal allocations, but the provinces and territories are at liberty within the social transfer to move some allocations.

Senator Eaton: In this report, we could recommend that there be a separate envelope where the provinces could distribute the money as they wished, but it would have to go to education — would it?

Ms. Boyles: We certainly believe there is a necessity for money for early childhood education, for people who are trained in our institutions, the educators, and for the social transfer. The monies for post-secondary education should be designated for post-secondary education in a way that they can be accounted for back to Parliament and back to the broader Canadian public, so that the institutions providing the post-secondary education have a predictable funding mechanism.

Senator Eaton: Are you saying that the provinces should have the discretion to decide how much is going to the University of Toronto and how much is going to you, but it should be designated specifically to higher education?

Nous ne pouvons pas en effet ignorer l'évolution démographique de notre pays. La concurrence internationale au niveau des compétences les plus avancées va continuer à croître et le Canada va avoir de plus en plus de mal à assurer son développement en attirant des immigrants hautement qualifiés. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur les défis économiques auxquels le pays doit faire face, et sur les incidences que ces difficultés vont avoir au niveau de la santé publique et de la production nationale.

Permettez-moi, pour terminer, de dire un mot au sujet des transferts fédéraux-provinciaux. Nous relevons avec satisfaction que pendant cette récession le gouvernement s'est engagé à maintenir le niveau de ces transferts. C'est à nos yeux une orientation politique extrêmement importante. Nous savons aussi que la demande au plan de l'accessibilité et de la qualité des études va continuer à croître. Il nous faut, collectivement, unir nos efforts au niveau tant fédéral que provincial, pour trouver les moyens d'augmenter les sommes investies dans l'enseignement supérieur pour faire en sorte que la population canadienne compte parmi la mieux éduquée et la plus innovatrice du monde.

Le vice-président : Je vous remercie. Nous allons maintenant passer aux questions.

Le sénateur Eaton: Madame Boyles, pourriez-vous revenir un peu sur ce que vous disiez tout à l'heure au sujet du transfert en matière de programmes sociaux? Ce transfert, du gouvernement fédéral aux provinces, ne comporte-t-il pas une enveloppe distincte pour l'enseignement?

Mme Boyles : Le transfert en matière de programmes sociaux se fait en bloc. Le montant des crédits destinés à la petite enfance, aux programmes sociaux et à l'enseignement postsecondaire est effectivement chiffré à titre indicatif. Dans la documentation, on appelle cela des affectations nominales, mais les provinces et territoires sont libres d'en modifier la répartition.

Le sénateur Eaton: Comment pourrions-nous, dans notre rapport, recommander que le financement de l'enseignement fasse l'objet d'une enveloppe distincte? Les provinces pourraient répartir les crédits comme elles l'entendent, mais il faudrait néanmoins que l'enveloppe soit dans l'ensemble affectée à l'enseignement, n'est-ce pas cela?

Mme Boyles: Il est nécessaire certes que des crédits soient affectés à l'éducation préscolaire, aux personnes subissant une formation dans nos divers établissements, aux éducateurs et au transfert en matière de programmes sociaux. Cela dit, les crédits destinés à l'enseignement postsecondaire devraient être affectés d'une manière qui permette au Parlement et aux contribuables de voir quelles sont les sommes effectivement engagées et aussi d'une manière qui permette aux établissements d'enseignement postsecondaire de faire des prévisions budgétaires.

Le sénateur Eaton: Est-ce à dire que, selon vous, les provinces devraient pouvoir décider librement de l'argent qui va être affecté à l'Université de Toronto, et l'argent qui va vous être affecté à vous, mais que l'enveloppe prévue pour l'enseignement postsecondaire devrait effectivement être intégralement affectée à ce secteur?

Ms. Boyles: Our proposal is that the allocation be proportional. Just as there is allocation on a per-capita basis, there should be a proportional allocation based on the nature of the post-secondary structure within the respective provinces.

Senator Eaton: I wonder how the provinces would take that politically. It is something this committee can think about as part of our recommendations. Thank you.

Senator Martin: I have a quick question. Are we hearing from Mr. Kervégant-Tanguy?

The Deputy Chair: We have heard the representatives of the three organizations. They can participate in the discussions as they see fit with regard to the issues that they wish to address.

Senator Martin: Thank you all for being here and for your presentations today.

I am interested in finding out about the universities and colleges for the francophone community. Is it safe to assume that, because there are fewer universities and colleges in your membership, the tuition rates would generally be a bit more expensive if they are smaller institutions, or are they comparable?

Mr. McRoberts: They are comparable. Typically, the tuition rates are set by the provincial governments, and certainly that is the case in Ontario. It is standard throughout our members in Ontario.

Senator Martin: When you talk about access to your institutions, is it largely geographical access?

Mr. McRoberts: Yes, that is our concern. Many would be in localities where there is not a bilingual or francophone institution. Otherwise, they opt for education elsewhere.

Senator Martin: Do you have any satellite campuses on other institutions or locations, perhaps in the urban centres, or have you thought about that option?

Mr. McRoberts: Some of our members do have satellite campuses, such as the University of Moncton.

[Translation]

Christophe Kervégant-Tanguy, Director General, Association des universités de la francophonie canadienne: We have the universities of Hearst and Sainte-Anne. So the problem, which is to get closer to the clientele, is more spread around in this way since people are often located far away from urban and highly urbanized areas.

Another factor that could be useful with regard to the campus is the use of new information technologies and their integration into teaching, not just giving courses. This would permit better distribution and thus make it possible to bring the clientele and the university closer together.

Mme Boyles: Selon nous, cette affectation devrait être proportionnelle. Étant donné que l'allocation est calculée par habitant, nous estimons qu'elle devrait être répartie proportionnellement en fonction des structures de l'enseignement postsecondaire des diverses provinces.

Le sénateur Eaton : Je me demande comment, politiquement, les provinces réagiraient à cela. Le comité pourrait se pencher sur la question dans le cadre de ses recommandations. Merci.

Le sénateur Martin : J'aurais une question très brève à poser. Allons-nous avoir droit à un exposé de M. Kervégant-Tanguy?

Le vice-président : Nous avons eu un exposé de chacune des trois organisations. Leurs représentants peuvent maintenant prendre part à la discussion en fonction des questions qu'ils souhaitent aborder.

Le sénateur Martin : Je tiens d'abord à vous remercier d'avoir répondu à notre invitation et des exposés que vous nous avez présentés.

Je souhaiterais maintenant obtenir des précisions au sujet des universités et collèges francophones. J'imagine que dans la mesure où vos établissements d'enseignement sont moins nombreux que les établissements de langue anglaise, les frais d'inscription devraient, en ce qui concerne du moins les établissements plus petits, être plus élevés, ou sont-ils, dans l'ensemble, comparables?

M. McRoberts: Ils sont comparables. D'une manière générale, et c'est tout à fait le cas en Ontario, les frais d'inscription sont fixés par les gouvernements provinciaux. Ils sont donc les mêmes dans tous nos établissements de l'Ontario.

Le sénateur Martin: Lorsque vous parlez d'accès à vos établissements, parlez-vous d'un accès sur le plan géographique?

M. McRoberts: Oui, c'est effectivement ce qui nous préoccupe. En disant cela, je songe essentiellement aux endroits qui ne possèdent pas d'établissement francophone ou bilingue. Sinon, ils décident de faire leurs études sur place.

Le sénateur Martin : Avez-vous des campus satellites situés au sein d'autres établissements, ou dans les centres urbains? Avez-vous envisagé cette possibilité?

M. McRoberts: Certaines de nos institutions membres, telles que l'Université de Moncton, ont effectivement des campus satellites.

[Français]

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général, Association des universités de la francophonie canadienne: Nous avons les Universités de Hearst et de Sainte-Anne. Le problème, qui consiste à se rapprocher de la clientèle, est ainsi mieux réparti puisque les gens sont souvent situés loin des milieux urbains ou à forte urbanisation.

Un autre élément qui pourrait être intéressant par rapport au campus c'est l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et leur intégration en termes de pédagogie et non pas de seulement donner des cours. Cela permettrait une meilleure distribution et donc un rapprochement de la clientèle avec l'université.

[English]

Senator Martin: I am curious about how best we can support the institutions that do teach post-secondary education in French, especially for students not just from the francophone community. I was in French immersion in both middle school and high school. Other than the obvious challenge of geography, in what innovative ways would you be reaching out, and how best can we support your institutions?

Mr. McRoberts: It is critically important that students who have gone through French immersion programs continue to use French at the university level. Otherwise, that investment is just being wasted. Geography is important, so we are asking for some consideration like bursaries so students can get to an institution that can offer a university education in French.

We are also concerned with the range of programs that some of our institutions can offer, which is quite limited. This takes us back to federal-provincial agreements and the official languages and education agreements set for each province. If there are ways to increase support for institutions in that way, that would make the possibility of studying in French more attractive, certainly to graduates from immersion schools, but also for francophones who might be otherwise tempted to opt for English.

Ms. Boyles: In addition to the geographic barriers, our francophone member institutions outside of Quebec have a real concern with the lack of financial support for the translation of existing curricular materials, particularly in some of the sophisticated, new, leading-edge technological applications that have been developed in their counterpart anglophone institutions. It is one of the things they bring to our annual meeting every year.

Mr. Davidson: When I was last here, I spoke about the importance of international opportunities for Canadian students as global citizens. At that point, I said that fewer than 3 per cent of Canadian university students have an opportunity internationally in pursuit of their degree. It is also interesting to note domestic student mobility. It applies certainly to francophone students, but also to students right across the country. Fewer than 10 per cent of Canadians will study outside their province. If we are talking about creating globally engaged Canadian citizens who are fully equipped, it would be worthwhile to consider ways to increase the mobility of Canadian students in pursuit of their degrees in either or both official languages.

[Traduction]

Le sénateur Martin: Je m'interroge quant aux moyens permettant de financer l'action des établissements d'enseignement postsecondaire de langue française en particulier dans l'optique des étudiants qui n'habitent pas au sein d'une communauté francophone. J'ai suivi un programme de cours immersifs en français à l'école intermédiaire ainsi qu'à l'école secondaire. Outre les difficultés d'ordre géographique à résoudre, quelles seraient de nouvelles manières d'assurer un enseignement aux étudiants qui n'ont pas actuellement accès à l'enseignement postsecondaire, et quel serait le meilleur moyen de soutenir l'action de vos établissements?

M. McRoberts: Il faudrait que les étudiants qui ont suivi des programmes d'immersion en langue française puissent continuer à étudier en français à l'université. Sans cela le temps et l'effort investis pour apprendre le français seront perdus. La géographie impute des contraintes particulières et c'est pour cela que nous vous demandons d'envisager des bourses permettant aux étudiants d'aller étudier dans des établissements universitaires de langue française.

Nous sommes en outre préoccupés par le fait que certains de nos établissements membres ne sont pas en mesure d'assurer un éventail complet de cours. Cela nous ramène aux ententes fédérales-provinciales, aux langues officielles et aux ententes conclues en matière d'éducation avec les diverses provinces. Il s'agirait, je pense, de soutenir les établissements de langue française, facilitant ainsi le choix des étudiants qui souhaiteraient étudier en français. Ce serait manifestement le cas de ceux qui ont suivi des programmes d'immersion en français, mais également des francophones qui, sans cela, pourraient en fin de compte décider de poursuivre leurs études en anglais.

Mme Boyles: Outre les obstacles géographiques, nos établissements membres de langue française hors Québec butent sur le manque de moyens financiers pour faire traduire le matériel d'enseignement, ce qui est particulièrement vrai des nouvelles applications technologiques d'avant-garde développées dans les établissements de langue anglaise. Il s'agit d'un problème qui est chaque année évoqué à nouveau lors de notre réunion annuelle.

M. Davidson: Lors de ma dernière comparution devant votre comité, j'ai insisté sur l'importance d'offrir aux étudiants canadiens la possibilité d'étudier à l'étranger. J'ai dit, à cette occasion, que moins de 3 p. 100 des étudiants des universités canadiennes ont effectivement l'occasion d'accomplir une partie de leurs études à l'étranger. Un mot, maintenant, au sujet de la mobilité de notre population estudiantine. Ce que je vais dire est vrai des étudiants francophones, mais également, d'une manière générale, des étudiants canadiens. En effet, moins de 10 p. 100 des Canadiens effectuent leurs études hors de leur province d'origine. Or, si nous souhaitons former des citoyens canadiens engagés sur la scène mondiale, il serait bon d'envisager des moyens d'accroître la mobilité des étudiants canadiens au niveau de leurs études, qu'elles se déroulent en français ou en anglais.

Senator Peterson: I assume you are aware that the First Nations University of Canada in Regina is on the verge of closing its doors. Could you give your thoughts as to what impact this would have on the accessibility of post-secondary education for First Nations students?

Ms. Boyles: First Nations University is not one of our members, although a number of other First Nations institutions are. I also sit on the board of the Aboriginal Human Resource Council. At an Aboriginal human resource conference last week in Toronto, there was an across-the-board concern by the members, by our college members, by the business community, by the Aboriginal institutions, about the closure of the First Nations institution.

In Saskatchewan, though, the Saskatchewan Indian Institute of Technologies, which is also part of the Federation of Saskatchewan Indian Nations, FSIN, has a very strong reputation. They have been looking at ways, through the FSIN, to have complementarity with the University of Regina, to ensure specialized degree access and bridging between diplomas and degrees, and into degree programs in the colleges as well.

Mr. Davidson: When I was here in October, we spoke about access for Aboriginal students, and success for Aboriginal students is one of our key priorities. It continues to be a key priority. I would remind you that the Aboriginal population is the fastest growing in Canada, three times the national average, and university attainment is one-third the national average, so we have a national issue to address here.

The approaches that the AUCC have been recommending include increased financial support for students, increased support for the universities to provide an environment in which students can succeed in, and reach-back programs for the primary and elementary school systems to create a track for Aboriginal students.

With regard to the First Nations University of Canada, I visited their campus in January at the request of the university. They are a member of our association, as is the University of Regina and the University of Saskatchewan. One of the hopeful signs to be seen from the difficult circumstances they have gone through is that there is tremendous goodwill amongst the various parties to ensure the success of that institution. There have been some very difficult days in the last three months, but the University of Regina and the university have made a remarkable agreement in terms of how to proceed. The provincial government is back at the table. The federal government has offered some transitional assistance, and they are continuing efforts to expand the federal involvement.

Le sénateur Peterson: Vous savez sans doute que la First Nations University of Canada à Regina est sur le point de fermer. Quelles vont être, d'après vous, les incidences de cette fermeture sur l'accès des étudiants des Premières nations aux études postsecondaires?

Mme Boyles: La First Nations University n'est pas membre de notre association, même si celle-ci compte plusieurs autres établissements d'enseignement des Premières nations. Je siège moi-même au conseil d'administration du Conseil des ressources humaines autochtones. La semaine dernière, à Toronto, à une conférence du Conseil des ressources humaines autochtones, on a constaté un sentiment général d'inquiétude de la part de nos membres, des établissements membres, des représentants du monde de l'entreprise, et des institutions autochtones au sujet de la fermeture de cet établissement.

Je précise, cependant, que le Saskatchewan Indian Institute of Technologies, qui fait lui aussi partie de la Federation of Saskatchewan Indian Nations, la FSIN, jouit d'une excellente réputation. Cette institution étudie actuellement les moyens de conclure, par l'intermédiaire de la FSIN, une entente de complémentarité avec l'Université de Regina, afin d'ouvrir l'accès aux études spécialisées, de créer des passerelles entre les diplômes d'enseignement secondaire et les diplômes universitaires et de faciliter l'accès aux études collégiales.

M. Davidson: Lors de ma comparution devant le comité en octobre dernier, nous avons évoqué la question de l'accès des étudiants autochtones aux études et la réussite pédagogique de ces étudiants est une de nos grandes priorités. Cela reste vrai. Je rappelle en passant que la population autochtone est celle qui croît le plus vite au Canada, son taux d'augmentation étant trois fois la moyenne nationale. Pourtant, le taux de succès pédagogiques chez les étudiants autochtones n'est que d'un tiers la moyenne nationale et il est donc clair qu'il y a là un problème qui doit retenir notre attention.

Pour y remédier, l'AUCC recommande notamment une augmentation de l'aide financière accordée aux étudiants et des crédits affectés aux universités afin de leur permettre d'assurer aux étudiants un environnement d'étude améliorant leurs chances de succès. Il conviendrait en outre d'instaurer des programmes de rattrapage au primaire afin d'ouvrir aux étudiants autochtones les voies d'accès à l'enseignement postsecondaire.

J'ai visité en janvier le campus de la First Nations University of Canada, qui m'avait invité. Cet établissement est membre de notre association, comme le sont également l'Université de Regina et l'Université de la Saskatchewan. Malgré les difficultés rencontrées par cet établissement, j'ai pu constater de la part des parties intéressées une solide volonté d'assurer le succès de l'établissement. Il y a eu, en effet, ces trois derniers mois, de grandes difficultés, mais l'Université de Regina et l'université ont conclu un accord remarquable permettant d'y faire face et le gouvernement provincial entend, lui aussi, faire ce qu'il peut. Le gouvernement fédéral a offert une aide de transition et on espère obtenir de lui une participation accrue.

It is important to keep in mind here that we need to ensure greater access and greater success for Aboriginal students. There are a variety of models and mechanisms to achieve that. Interesting work is happening right across the country on this, and we need to take those lessons and apply them across the country.

Senator Peterson: I would make the comment that it would be a tragic loss of capacity, with all the challenges being faced by the educational facilities in Canada.

Senator Eaton: You remarked about how few Aboriginal students actually get to post-secondary education. A few weeks ago, we heard testimony from AFN, Assembly of First Nations, Chief Shawn Atleo who was saying that, in the next five years, they hope to graduate 65,000 Aboriginals out of post-secondary education or to post-secondary education. When I asked him what concrete steps he was taking, he embarked on a conversation about negotiations with the government. Have you had any conversations with Chief Atleo about how to move young Aboriginals into the post-secondary education system?

Mr. Davidson: Yes. We work closely with both Shawn Atleo and the AFN. We are involved in a number of ways, including a meeting of 20 Canadian universities with Aboriginal leadership, to discuss within existing resources and powers what more can be done to improve access. That is a continuing process. We are working with the National Aboriginal Achievement Foundation to stretch further within our own institutions to meet the ambitious goals that Shawn Atleo has set out. We support his ambition, focus and clarity on the critical need to increase the access and success rate for Aboriginal students.

Senator Eaton: Will you come up with definite steps?

Mr. Davidson: Absolutely. Within the existing resources and powers, the universities are working together to improve both the accessibility and success. There are impressive case studies, but they have been done individually.

Senator Eaton: If you do so by the time this report gets out, would you mind sending to the chair the steps that you are taking? It would be interesting and we could all learn from it.

Mr. Davidson: I will follow up with the chair. The federal government indicated in its budget a commitment to examine the architecture of support for Aboriginal students. That is critically important because the funding has been capped since 1996. It is not keeping pace. We have to ensure that we have the right mechanisms, but we will need to invest in this area.

Il ne faut pas en effet perdre de vue qu'il est essentiel d'assurer l'accès des étudiants autochtones aux études et de leur offrir les moyens d'y réussir. Il existe pour cela, plusieurs modèles et mécanismes possibles. Des travaux intéressants sont en cours dans certaines régions du pays et il s'agit d'en tirer les enseignements et de les appliquer ailleurs.

Le sénateur Peterson : Je considère que ce serait, autrement, une perte tragique, étant donné les défis auxquels doivent faire face les établissements d'enseignement du Canada.

Le sénateur Eaton: Vous nous disiez tout à l'heure que rares sont les étudiants autochtones ayant fait des études postsecondaires. Il y a quelques semaines, nous avons accueilli le témoignage de l'Assemblée des Premières Nations. Le chef Shawn Atleo nous a dit alors qu'au cours des cinq prochaines années, ils espèrent que le nombre d'étudiants autochtones diplômés de l'enseignement postsecondaire atteindra 65 000 personnes. Lorsque je lui ai demandé quelles étaient les mesures pratiques qu'il entendait prendre pour assurer ce résultat, il a parlé des négociations en cours avec le gouvernement. Vous êtes-vous vous-même entretenu avec le chef Atleo quant aux moyens d'augmenter l'accès des jeunes autochtones à l'enseignement postsecondaire?

M. Davidson: Oui. Nous travaillons en étroite collaboration avec Shawn Atleo et l'Assemblée des Premières Nations. Nous avons notamment organisé une réunion entre les dirigeants autochtones et les représentants de 20 universités canadiennes afin de discuter de ce qui peut être fait pour améliorer l'accès compte tenu des moyens et des ressources actuellement disponibles. Les efforts en ce sens se poursuivent. Nous oeuvrons également de concert avec la Fondation nationale des réalisations autochtones afin de trouver, au sein de nos établissements, des moyens d'atteindre les objectifs ambitieux définis par Shawn Atleo. Nous le soutenons dans ses ambitions, dans la clarté des buts qu'il s'est fixés quant au besoin essentiel d'améliorer l'accès des étudiants autochtones à l'enseignement postsecondaire et de leur donner les moyens de réussir.

Le sénateur Eaton: Allez-vous préciser les étapes de cette démarche?

M. Davidson : Tout à fait. Dans le cadre des ressources et compétences existant actuellement, les universités unissent leurs efforts afin d'améliorer à la fois l'accès et le taux de succès. Il y a des études de cas tout à fait remarquables, mais il ne s'agit pour l'instant que d'exemples individuels.

Le sénateur Eaton: Si vous y parvenez avant que notre rapport soit rendu public, pourriez-vous envoyer à la présidence un exposé des mesures que vous entendez prendre? Je pense que cela nous serait très utile.

M. Davidson: Je ne manquerai pas de le transmettre à la présidence. Dans son budget, le gouvernement fédéral s'est engagé à examiner les modalités de soutien aux étudiants autochtones. Il s'agit là d'une mesure d'une importance cruciale étant donné que le financement a été plafonné en 1996. Le montant des aides n'est pas adapté à l'évolution des besoins. Il nous faut assurer que les mécanismes nécessaires sont en place, mais il va également falloir augmenter les ressources.

Ms. Boyles: Similar to UCC, we are working closely with the national Aboriginal organizations and are joining with them on some of their meetings on the Hill, with not only the AFN but also the Congress of Aboriginal Peoples and the Inuit.

I was president of the college in Saskatoon at one point in time. About 65 per cent of the student body were Aboriginal. We are worried now, as is the AFN, about the deskilling that is happening. There are now about 27,000 students who are eligible for post-secondary, either at college or at university, in the country that have not been able to get in. They are losing their skills, particularly their math and science skill sets. We are concerned with reverse role modelling. In the goal of 65,000 to complete high school, the Aboriginal youth are saying that many of the early role models have not been able to get on with post-secondary education, so why should we continue with our education? It is a crisis at this point.

Senator Hubley: I also wanted to touch base on this issue. I believe there is a gender issue involved also with the Aboriginal community, in that the female population appears to be more successful at achieving academic goals than the male population. How will you be addressing that disparity or gap?

Ms. Boyles: There are two ways. Certainly, the colleges deal with it directly because they have campuses in over 1,000 Canadian communities, and many are serving the rural remote northern areas. We have a symposium on serving rural and remote Aboriginal communities in Yellowknife this fall. I am dealing with the urban agenda with the various business and industry partners. This morning I mentioned the Employers' Coalition for Advanced Skills; Aboriginal participation in post-secondary education; engagement of Aboriginal youth, particularly male youth; and the provision of internship and practical applications, for example, in the mining communities where they can see that direct application right away. They can then get advanced standing and credit. If they are not able to get the post-secondary funding, they can do that.

The other program is the Aboriginal skills employment framework through HRSDC, Human Resources and Skills Development Canada, which has additional Aboriginal resource agreement money. It is partnering at the local community level in rural and urban Canada to keep Aboriginal youth engaged and moving forward.

Mme Boyles: Comme l'AUC, nous travaillons nous aussi en étroite collaboration avec les organisations autochtones nationales et nous participons avec elles à certaines de ces rencontres avec des parlementaires, non seulement, bien sûr, avec l'Assemblée des Premières Nations, mais également avec le Congrès des Peuples Autochtones et les Inuits.

À une certaine époque, j'étais présidente d'un collège à Saskatoon. Les étudiants autochtones comptaient pour environ 65 p. 100 du corps étudiant. Or, nous nous inquiétons actuellement, tout comme l'Assemblée des Premières Nations, car nous constatons non pas un accroissement des compétences, mais une véritable déqualification. Environ 27 000 étudiants qui seraient admissibles à l'enseignement postsecondaire, soit dans un collège, soit dans une université, n'ont pas pu trouver de place. Ils risquent donc de perdre leurs aptitudes, notamment en mathématiques et en sciences. Nous y voyons là le risque d'une sorte de modèle inverse de comportement. En ce qui concerne cet objectif de 65 000 étudiants autochtones qui parviendraient à la fin de leurs études secondaires, les jeunes autochtones répondent que les gens qui leur avaient auparavant servi de modèles ne semblent pas avoir pu terminer leurs études postsecondaires et ils se demandent à quoi ça pourrait bien leur servir d'entreprendre de telles études. Nous jugeons que la situation est actuellement et critique.

Le sénateur Hubley: Je souhaitais moi aussi aborder cette question. J'ai l'impression qu'au sein des communautés autochtones, les femmes semblent mieux que les hommes parvenir à atteindre leurs objectifs en matière d'études. Comment envisagez-vous de corriger cette disparité des taux de succès entre les hommes et les femmes?

Mme Boyles: Il y aurait deux moyens de procéder. Il est clair que les collèges interviennent directement étant donné qu'ils ont des campus dans plus de 1 000 localités canadiennes, et de nombreux collèges desservent les populations de régions éloignées dans le Nord. Nous allons nous réunir à Yellowknife à l'automne, dans le cadre d'un symposium sur les moyens, justement, de mieux desservir, en matière d'enseignement, les communautés autochtones rurales et éloignées. Pour les villes, nous oeuvrons de concert avec nos partenaires du monde des entreprises et de l'industrie. Ce matin, j'ai parlé de la Coalition des employeurs pour les compétences avancées; de la participation des Autochtones à l'enseignement postsecondaire; de la motivation des jeunes autochtones, et en particulier des jeunes hommes; et de l'organisation de stages pratiques, par exemple dans des communautés minières où les jeunes peuvent immédiatement voir les résultats de leur travail. Ce genre de stage leur permet en outre d'obtenir des équivalences de cours et cela est particulièrement important pour ceux qui ne reçoivent aucune aide pour leurs études postsecondaires.

L'autre programme est le programme de partenariat pour les compétences et l'emploi des Autochtones, organisé par l'entremise de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, car ce programme dispose d'une partie des crédits de l'accord sur les ressources autochtones. Il s'agit d'un partenariat à l'échelle des communautés rurales et urbaines, le but étant de retenir l'intérêt des jeunes autochtones et de les aider à préparer leur avenir.

The Deputy Chair: Thank you very much.

[Translation]

Senator Champagne: I would like to go back to the problems of young minority francophones. They very often live in smaller communities and, for them, getting a post-secondary education means moving, living far away from their families and habits.

Mr. Davidson, earlier you said you had financial assistance through student loans and bursaries, which differ from province to province. Are the universities and colleges making an effort to help students adjust to their new environment, often very different from what they have known?

[English]

Mr. Davidson: Mr. McRoberts may have more first-hand experience because he is involved in the day-to-day work of ensuring students can adapt to new environments.

It is a fact that students are coming to university younger than before, with the elimination of Grade 13 and other advances in education. The need to provide a supportive learning and living environment for students is something that universities take seriously. A number of universities across the country have adapted their programs to ensure that, in that first year, there is attention and support to help people adjust to the realities of living away from the home, living in a new part of the country, living in a new community, and living as young adults. These are real challenges for today's young people. Mr. McRoberts might have more to offer.

[Translation]

Mr. McRoberts: You are right to emphasize the importance of universities for the francophone minority communities. It is the future of those communities that is at stake. The leadership of these populations has to be renewed.

Our institutions are generally very close to their communities. They have been designed by the communities, historically. They are of moderate, often limited size. Consequently, adjustment is not a particular problem for these students.

However, you mentioned the situation of students who have to go to another place because there is no francophone or bilingual institution in their community. The problem, of course, is financial. It is essential that we find additional ways to enable these students to attend a francophone institution.

I do not get the impression there are any special problems associated with the students, since the institutions are of limited size. They live in residence, which gives them the opportunity to get settled in a francophone environment.

Le vice-président : Je vous remercie.

[Français]

Le sénateur Champagne: J'aimerais revenir aux problèmes de nos jeunes francophones qui vivent en situation minoritaire. Très souvent ils habitent dans de plus petites communautés et pour eux tenir à une éducation postsecondaire veut dire aussi déménager, vivre loin de la famille et de ses habitudes.

Vous disiez tout à l'heure, monsieur Davidson, que vous aviez de l'aide financière grâce à des bourses et à des prêts étudiants, lesquels sont différents selon les provinces. Un effort est-il fait par les universités et les collèges pour aider les étudiants à s'acclimater à leur nouveau milieu souvent fort différent de celui qu'ils ont connu?

[Traduction]

M. Davidson: M. McRoberts a peut-être davantage d'expérience pratique étant donné qu'il s'active quotidiennement pour que les étudiants parviennent à s'adapter à leur nouvel environnement.

En effet, les étudiants entrent à l'université à un plus jeune âge qu'avant étant donné que la 13^e année a été supprimée et que les programmes du secondaire ont été renforcés. Les universités prennent donc tout à fait au sérieux le besoin d'offrir aux étudiants des conditions de vie et de travail qui les encouragent et les soutiennent dans leurs efforts. Plusieurs universités ont, justement, adapté leurs programmes d'études afin d'aider les étudiants de première année à s'adapter à l'éloignement de leur famille, à la vie dans une nouvelle région et à cette nouvelle autonomie de jeunes adultes. Pour les jeunes, cela peut en effet ne pas être facile. M. McRoberts souhaite peut-être nous en dire un peu plus à cet égard.

[Français]

M. McRoberts: Vous avez raison de souligner l'importance des universités pour les communautés minoritaires francophones. C'est l'avenir de ces communautés qui est en jeu. Il faut un renouvellement du leadership de ces populations.

Nos institutions sont généralement très liées à leurs communautés. Elles ont été conçues historiquement par les communautés. Leur taille est moyenne, plutôt limitée. L'adaptation n'est donc pas un problème particulier pour ces étudiants.

Toutefois, vous avez parlé de la situation des étudiants qui doivent aller dans une autre localité, car il n'y a aucune institution francophone ou bilingue dans la leur. Le problème est, bien sûr, financier. Il est capital de trouver des moyens supplémentaires pour que ces étudiants puissent aller dans une institution francophone.

Je n'ai pas l'impression qu'il y a des problèmes particuliers associés à ces étudiants puisque les institutions sont de taille limitée. Ils vivent en résidence, ce qui leur donne la possibilité de s'établir dans un milieu francophone.

Mr. Kervégant-Tanguy: These university institutions provide assistance, on their own scale, through loans and bursaries. They definitely do not have a variety of bursaries or the framework to make these students more mobile or to assist them in gaining access to university.

Senator Champagne: A few months from now, my grand-daughter will be going to Cegep, an educational institution that stands between high school and university. As a grandmother, I am already concerned about seeing her leave her suburb, where everything is going well, to go to a big city. I think about these young people who live in a small parish, in Manitoba or Saskatchewan, and who really have to move to the big city.

Her mother and grandmother would really like her to be in a safe place, where we can keep an eye on her and where she knows what time she has to go home. This troubles me, and yet it is so important for these young people who live in a place where French is less vibrant.

They are the ones who will continue the language, and it is important for them to be welcomed with open arms, to have the necessary funding to pursue their education and to feel right when they leave their village for the big city. In my opinion, these are enormous responsibilities for you.

Mr. McRoberts: I agree. In general, I think our institutions are able to discharge those responsibilities. It is indeed important for these centres to be welcoming for students who come from small places.

They will always have the opportunity to go to another institution, closer to home, but anglophone. That would be a more affordable solution, but one that ultimately would not help renew francophone society.

Senator Champagne: People who believe in the French fact in Canada, as I do, will prefer them to attend a francophone university somewhere.

[English]

Senator Cordy: Thank you very much for being here; it is helpful to us.

Mr. Davidson, thank you. You certainly did your homework on the committee. I did not realize we had so many teachers and researchers on our committee until you started naming everyone. Teachers are always interested in social affairs and ensuring that people are doing well.

I would like to talk about the dedicated post-secondary transfer, rather than all the money coming in under the social transfer. I meet with a number of students every year, both university and high school students. Perhaps because I am from Nova Scotia, tuition costs are at the forefront of everyone contemplating going to university. The issue that comes up next is dedicated post-secondary transfer. We always have this federal-provincial jurisdiction problem in Canada.

M. Kervégant-Tanguy: Ces établissements universitaires ont des moyens nettement différents de ceux de plus grosse taille, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas apporter, selon leur propre mesure, de l'aide par le biais de prêts et de bourses. La variété des bourses n'est certainement pas là, ni le cadre pour rendre plus mobiles ces étudiants et les aider à avoir accès à l'université.

Le sénateur Champagne: Dans quelques mois, ma petite-fille ira au cégep, établissement scolaire qui se situe entre l'école secondaire et l'université. La grand-mère que je suis s'inquiète déjà de la voir quitter sa banlieue où tout va bien pour aller dans sa grande ville. Je pense à ces jeunes qui vivent dans une petite paroisse, au Manitoba ou en Saskatchewan, et qui doivent vraiment déménager dans la grande ville.

La mère et la grand-mère voudraient bien qu'elle soit dans un endroit sécuritaire, où on aura un œil sur elle et où elle saura à quelle heure elle doit rentrer. Ça m'inquiète et pourtant, c'est tellement important pour ces jeunes qui habitent dans un coin où le français est moins vivant.

Ce sont eux qui feront continuer la langue et il est important qu'ils soient accueillis à bras ouverts, qu'ils aient les fonds nécessaires pour poursuivre leurs études et qu'ils se sentent bien lorsqu'ils quittent leur petit village pour la grande ville. À mon avis, ce sont pour vous d'énormes responsabilités.

M. McRoberts: Je suis d'accord. En général, je pense que nos institutions sont en mesure de répondre de ces responsabilités. Effectivement, il est important que ces centres soient accueillants pour les étudiants qui viennent des petites localités.

Il y aurait toujours la possibilité pour eux d'aller dans une autre institution, plus près de leur localité, mais qui serait anglophone. Ce serait une solution plus abordable, mais qui, en bout de ligne, ne contribuerait pas au renouvellement de la société francophone.

Le sénateur Champagne : Ceux qui comme moi croient au fait français au Canada voudront plutôt qu'ils fréquentent une université francophone quelque part.

[Traduction]

Le sénateur Cordy: Merci d'avoir répondu à notre invitation; tout ce que vous dites est pour nous du plus grand intérêt.

Monsieur Davidson, je vous remercie d'avoir si bien préparé votre intervention. Avant que vous ne les distinguiez, je n'étais pas consciente du nombre d'enseignants et de chercheurs que nous abritons au sein de ce comité. Les enseignants s'intéressent toujours vivement aux questions sociales et au bien-être de la population.

J'aimerais revenir à la question des transferts destinés particulièrement à l'enseignement postsecondaire et non au transfert global en matière de programmes sociaux. Chaque année, j'ai l'occasion de m'entretenir avec des étudiants, à la fois des étudiants d'université et des élèves du secondaire. La question revêt peut-être une importance particulière en Nouvelle-Écosse, mais tous ceux qui envisagent des études universitaires s'intéressent de très près aux droits d'inscription. Après cela, ce

I understand exactly what you said about the openness and transparency. I remember having this discussion when the committee was studying health care. It was the same type of thing: Just giving the money to the provinces but not necessarily knowing how it was spent and whether it was being spent for health care.

How do we "square the circle"? If we were to have dedicated post-secondary transfers, how do we get the openness and accountability? Do we put strings on it, which the provinces detest, or do we just ask for reports every year or every quarter?

Have you thought about that part of it? It is not the first time I have heard this, but I am not sure how we go about doing it in our confederation.

Ms. Boyles: I have a couple of points. We are not informed on all the behind-the-scenes activity. However, our members say that, just as there were goals and objectives around the health accord and the early childhood accord, similar goals and mutual principles could be ascribed to post-secondary transfers. The Council of the Federation has set out underlying principles as have council ministers of education for post-secondary education in the country, which could provide a basis of agreement and then have the reporting.

They are high-level goals; they leave the flexibility for the provinces and territories to do the adaptations they need in terms of the economic and social realities of their province. However, you still get the accountability for the greater good of the country, and the economic and social future of the country.

Senator Cordy: Have you had discussions with the federal government regarding this?

Ms. Boyles: Oh, yes, for many years with the AUCC.

Mr. Davidson: This is a tough question. I would put it in a couple of contexts. Why is the federal government engaged in this area at all? If you are talking about jurisdictional purity, there would be an argument that the feds should not be there at all. We obviously do not subscribe to that view. We think it is critical to the future of Canada to have a robust higher education sector. It is important for our economic, social and demographic needs. In a competitive world, Canada is being outpaced in a number of

qui les intéresse le plus, c'est la question des crédits spécifiquement destinés à l'enseignement postsecondaire. Au Canada, nous avons toujours eu ce problème qui découle de la répartition des compétences entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Je vous comprends tout à fait lorsque vous parlez de transparence. Nous avions déjà discuté de cela lorsque le comité se livrait à une étude des soins de santé. Le problème se posait également en ce domaine. En effet, l'argent est transféré aux provinces, mais on ne sait pas exactement à quoi il est affecté, ni même si, en fait, il va aux soins de santé.

Cela étant, il s'agit un peu de la quadrature du cercle. Dans la mesure où une certaine partie du transfert en matière de programmes sociaux est effectivement destinée à l'enseignement postsecondaire, comment assurer la transparence à cet égard? Faut-il accompagner ce transfert de certaines conditions, ce que les provinces détestent, ou pourrait-on plutôt simplement leur demander chaque année ou chaque trimestre de rendre compte de la manière dont les fonds ont été engagés?

Avez-vous réfléchi à cet aspect de la question? Ce n'est pas la première fois que le problème est soulevé, mais je ne vois pas très bien comment le résoudre dans le cadre de notre système confédéral.

Mme Boyles: Permettez-moi de répondre. Nous ne savons pas tout ce qui se passe dans les coulisses. Nos membres estiment simplement que des buts et des objectifs ont été fixés dans le cadre d'un accord sur la santé, et d'un accord sur la petite enfance et qu'il conviendrait donc, dans un même ordre d'idées, de définir des objectifs et de s'entendre sur les principes concernant les transferts à l'enseignement postsecondaire. Le conseil de la fédération a défini un certain nombre de principes de base et c'est le cas également du Conseil des ministres de l'Éducation en ce qui concerne l'enseignement postsecondaire. Ces principes pourraient servir de base à un accord en ce domaine et nous pourrions, en effet, prévoir en plus des redditions de comptes.

Il s'agit d'objectifs globaux qui laissent aux provinces et territoires la marge de manoeuvre nécessaire pour s'adapter aux réalités sociales et économiques de leur province. Cela dit, il est bon que les divers ressorts aient à rendre compte de la manière dont ils engagent les crédits transférés par le gouvernement central, étant donné que cela intéresse l'avenir social et économique du pays.

Le sénateur Cordy : Vous êtes-vous entretenus de cela avec le gouvernement fédéral?

Mme Boyles : Oh, oui, depuis de nombreuses années déjà, dans le cadre de l'AUCC.

M. Davidson: La question n'est pas facile et il y a plusieurs aspects dont il convient de tenir compte. D'abord, pourquoi le gouvernement fédéral doit-il intervenir dans ce domaine? Vous avez parlé tout à l'heure de la répartition des compétences et ne pourrait-on pas dire que, finalement, le gouvernement fédéral ne devrait pas s'occuper de cela. Il est clair que ce n'est pas du tout notre avis. Nous estimons en effet que l'avenir de notre pays exige un système d'enseignement performant. L'enseignement supérieur

ways. We are twentieth amongst the OECD, Organisation for Economic Co-operation and Development, in terms of students in four-year university programs. Our participation rate is about 23 per cent. Korea has about 45 per cent.

We have some really important national challenges to meet on the higher education front. The more we can create a policy environment and discussion, where we speak about the aspirations of higher education, its value and the whole spectre of higher education, the better informed choices Canadians can make about how they want their tax dollars used.

As you consider the medium term in higher education, there is a tremendous pressure that health care spending is putting on every operating budget across the country. I saw one report recently which says that, because of the aging demographics, we are moving from 7.5 per cent of GDP, gross domestic product, for health care to 11 per cent in the next 10 years. Imagine the crowding that will put on higher education and, with respect, I am at the tail end of the baby boom. People behind me will be working harder and longer to support the quality of life that Canadians have enjoyed over the years. We need to think about health spending as a form of consumption, and higher education as an investment in the competitive strengths and the product of skills we need to have.

If we look to have a prosperous, competitive and fair society, we will have to do more on the higher education front just to sustain the quality of life that Canadians have come to expect.

Senator Cordy: You are right. We do have to invest in education for the betterment of our country.

The Deputy Chair: Are you going on to a different question because Senator Eaton would like a supplementary? Please tell me when you are done.

Senator Cordy: Before moving on, I want to say that we do have to invest in education. Maybe we have to do a better sales job to Canadians on that. I know you talked about health funding. A friend of mine was finance minister in Nova Scotia. He said every time he thought the budget was great, the health minister would come to his office and there went all his plans.

revêt une importance essentielle au regard de nos besoins économiques, sociaux et démographiques. Dans un monde ultra concurrentiel, le Canada est en passe d'être distancé. Par la proportion d'étudiants inscrits dans des programmes universitaires de quatre ans, nous occupons la 20^e place au sein des pays de l'OCDE, l'Organisation de coopération et de développement économiques. Notre taux de participation est d'environ 23 p. 100 alors qu'en Corée, il atteint 45 p. 100.

C'est dire que dans le domaine de l'enseignement supérieur, notre pays a fort à faire. Si nous parvenons à engager le débat sur ce point, afin de discuter de la valeur de l'enseignement supérieur et de tout ce que cela suppose, les Canadiens seront mieux à même de décider de la manière dont ils souhaitent voir dépenser l'argent des contribuables.

Lorsqu'on songe à l'avenir de l'enseignement supérieur à moyen terme, il ne faut pas bien sûr perdre de vue les très fortes pressions que le budget de la santé publique exerce sur tous les paliers de gouvernement. Selon un rapport qui m'a été communiqué récemment, au cours des 10 prochaines années, en raison du vieillissement de la population, le budget de la santé publique qui représente actuellement 7,5 p. 100 du PIB, va passer à 11 p. 100. Songez aux pressions que cela va exercer au niveau de l'enseignement supérieur et je parle de cela avec une modestie particulière, car je me situe dans la dernière cohorte de la génération d'après-guerre. Cela veut dire que la génération qui vient après moi va devoir travailler plus fort et plus longtemps pour maintenir la qualité de vie dont les Canadiens jouissent depuis des années. Il nous va falloir commencer à concevoir les dépenses de santé comme une forme de consommation et l'enseignement supérieur comme une forme d'investissement dans les avantages compétitifs et les compétences que nous devons nous assurer.

Si nous souhaitons demeurer prospères, concurrentiels et justes en tant que société, il va nous falloir faire davantage d'efforts en faveur de l'enseignement supérieur afin de préserver la qualité de vie voulue par les Canadiens.

Le sénateur Cordy: Vous avez parfaitement raison. L'intérêt du pays exige que nous investissions davantage dans l'enseignement.

Le vice-président : Entendez-vous passer à une autre question, car le sénateur Eaton aurait une question complémentaire à poser? Laissez-moi savoir quand vous aurez terminé

Le sénateur Cordy: Avant de passer à une autre question, je tiens en effet à insister sur le fait qu'il va nous falloir investir dans l'enseignement. Peut-être allons-nous devoir pour cela faire davantage d'efforts pour en convaincre les Canadiens. Vous venez de parler du financement de notre système de soins de santé. Un de mes amis était ministre des Finances de Nouvelle-Écosse. Il m'a dit un jour qu'à chaque fois qu'il était parvenu à établir un budget qui se tenait à peu près, le ministre de la Santé venait le voir et remettait en cause tous ses calculs.

[Translation]

Mr. McRoberts: Even in the case of targeted transfers such as the federal-provincial Official Languages in Education Program, the question often arises as to whether the funding goes to the right place.

In the case of the Official Languages in Education Program, the federal government has a special constitutional responsibility toward the minority francophone communities, toward the minority anglophone communities and with regard to the matter of linguistic duality. So there are good reasons to focus on developing quite clear conditions.

[English]

Senator Eaton: To follow on Senator Cordy's question, Mr. Davidson and Mr. McRoberts: As said, we will face labour shortages due to baby boomers retiring and low birth rates, et cetera. Have we, or have your organizations, considered making higher education attractive to younger immigrants? I am looking at immigrating to a country, and I have children who are at high school level. I would like to know there are attractive programs if I immigrate to the country before I become a citizen; I want to know I will be welcomed to higher institutions. This might be attractive to people looking at where to immigrate.

Mr. Davidson: Again, this is a welcome question because one of our priority issues in the last budget cycle was to look at what more can be done to attract and recruit international undergraduate and graduate students in a very competitive environment for top talent.

In recent years, the government has done a number of important things. The changes to the immigration process have really helped in our ability to attract international students. The fact that students can work while on campus, stay beyond their graduation and, in some cases, identify themselves to be fast-tracked for citizenship are all helpful initiatives.

The next big step is to market in a more aggressive and sophisticated way. Both the federal and provincial governments, along with the higher education community, have finally determined a national brand that they wish to market internationally. What we need now are resources to do that. It is a remarkable area of consensus when you have, within the federal and all provincial governments, and with the higher education sector broadly represented, saying now is the time to do more on recruiting and attracting top talent, precisely to address the productivity issues that they have raised.

Ms. Boyles: Our association members are partners in that process. More specifically with regard to immigrants, our association has the contract with the federal government — initially for three pilot countries with offices in Guangzhou, China; Manila; and Delhi — for immigrants between the time they have

[Français]

M. McRoberts : Même dans les cas de transfert ciblé comme le programme fédéral-provincial des langues officielles en éducation, souvent la question se pose à savoir si les fonds arrivent à bon port.

Dans le cas du Programme des langues officielles en éducation, le gouvernement fédéral a une responsabilité constitutionnelle particulière envers les communautés francophones minoritaires, envers les communautés anglophones minoritaires et en ce qui concerne la question de la dualité linguistique. Il y a donc de bonnes raisons d'insister sur l'élaboration de conditions assez claires.

[Traduction]

Le sénateur Eaton: Pour en revenir, monsieur Davidson et monsieur McRoberts, à la question que posait le sénateur Cordy: il va y avoir une pénurie de main-d'oeuvre en raison du départ à la retraite des générations d'après-guerre, d'une baisse de la natalité, et cetera. Vos organisations envisagent-elles d'inciter davantage les jeunes immigrants à faire des études supérieures? J'imagine qu'un candidat à l'immigration, dont les enfants sont actuellement à l'école secondaire, prendra en compte, dans sa décision d'émigrer ou non, les possibilités d'accomplir des études supérieures. Cela pourrait être un bon moyen d'attirer de nouveaux arrivants.

M. Davidson: La question est parfaitement légitime, car au cours du dernier exercice budgétaire, nous avons effectivement accordé une importance prioritaire à la recherche de moyens susceptibles d'attirer au Canada des étudiants, de premier et de deuxième cycles, que tous les pays cherchent à attirer.

Au cours de ces dernières années, le gouvernement a pris à cet égard un certain nombre de mesures importantes. Les modifications apportées aux procédures d'immigration nous ont beaucoup aidés à attirer des étudiants internationaux. En permettant à ces étudiants de travailler au cours de leurs études, et de rester au Canada une fois leur diplôme obtenu et, dans certains cas, de bénéficier d'une procédure accélérée d'obtention de la citoyenneté. Toutes ces mesures ont été utiles.

Ensuite, il va s'agir d'affiner et d'améliorer nos campagnes de recrutement. Les gouvernements fédéral et provinciaux, de concert avec les établissements d'enseignement supérieur, ont fini par s'entendre sur une marque nationale qu'ils entendent lancer sur le marché international. Il va falloir pour cela dégager les ressources nécessaires. Il est remarquable en effet que nous soyons parvenus à nous entendre tous, le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et les établissements d'enseignement, pour dire que le moment est venu de faire un grand effort de recrutement et d'attirer au Canada les meilleures compétences afin justement de répondre aux difficultés que l'on prévoit au niveau de la productivité de notre économie.

Mme Boyles: Les membres de notre association sont en cela partie prenante. En ce qui concerne notamment les immigrants, notre association a obtenu les contrats du gouvernement fédéral — avec au départ des bureaux installés dans trois pays, Guangzhou, en Chine, Manille et Delhi — à l'intention des immigrants. Il s'agit

been accepted to immigrate and when they move to Canada, to do advanced work with them in terms of understanding the regulatory framework and to get recognition of their credentials with a regulatory agency, college or university in the country. We have been awarded the expansion to take that to 26 more countries, priority countries from which immigrants come to Canada. We are in the process of expanding that program. If you would like more detail, my counterpart who heads up the program would be pleased to share information on that program, which has been very successful to date.

[Translation]

Mr. McRoberts: Our association is already active in the area of foreign francophone students. I have noticed an interest among students in France in coming to Canada, in starting their education in their language, but also starting their studies in English, which is offered as an option at our institutions in Ontario. However, our Director General could talk about our involvement in that undertaking.

Mr. Kervégant-Tanguy: What is very interesting is that we very recently took part in a specific mission to Paris involving a number of students from Europe.

I would like to emphasize two fundamental points on this topic, which are absolutely consistent with what Mr. Davidson said. The first is that the trademark image has been marketed by a number of players, in particular Foreign Affairs, but also CMEC, and it is true that an entire promotional effort still remains to be made.

The other point that was also a surprise — and I think we in Canada have great potential in this regard, and this was mentioned by Mr. McRoberts, among others — was building this bridge between two communities, two worlds, which are both values that many foreign students seek, but also moving toward English through a program in French. This means that this in fact goes much further. We are also an entry point more than values, which presupposes a knowledge of the Francophonie. What we have realized is that the francophone world outside Canada — in Canada, it is perhaps more or less known through its communities — is not very well known.

It is not simply a market; it is more than that. It is also a way of knowing, a way of being which constitutes Canada's specificity. The brand image is also being adapted to promise a little more with regard to the programs we are putting in place.

The other point, and I have also mentioned it to the communities, is that it is true that our institutions are pillars of the communities, that they live in a completely symbiotic relationship, as Mr. McRoberts mentioned. Consequently, with regard to immigration, this is a job to be done with CIC and with a lot of other partners around the table who can help us.

en effet d'intervenir auprès de candidats à l'immigration, dans l'intervalle entre le dépôt de leur demande et leur départ pour le Canada, et de les aider, dans la perspective de leur déménagement, à mieux comprendre la réglementation applicable et à obtenir l'équivalence de leur diplôme auprès des organismes de réglementation, des collèges ou des universités au Canada. Nous avons été autorisés à étendre ce programme à 26 autres pays, considérés comme prioritaires sur le plan de l'immigration. Nous sommes d'ailleurs en train d'élargir le programme. Si vous souhaitez obtenir des précisions à cet égard, c'est très volontiers que mon homologue qui est en charge de ce programme, vous fournira des détails supplémentaires sur ce programme qui, jusqu'ici, a donné d'excellents résultats.

[Français]

M. McRoberts: Notre association est déjà active dans le domaine des étudiants francophones de l'extérieur. J'ai remarqué parmi les étudiants en France un intérêt à venir au Canada, commencer leurs études dans leur langue mais aussi commencer des études en anglais, ce qui est offert comme possibilité par nos institutions en Ontario. Mais notre directeur général pourrait parler de notre participation dans cette entreprise.

M. Kervégant-Tanguy: Ce qui est très intéressant c'est que, effectivement, très récemment, nous avons participé à une mission spécifique qui se tenait à Paris mais qui regroupait bon nombre d'étudiants venant de l'Europe.

Je voudrais souligner deux points fondamentaux à ce sujet, qui rejoignent tout à fait ce que M. Davidson a indiqué. Le premier, c'est que l'image de marque a été mise en marche par un certain nombre d'acteurs, notamment les affaires étrangères mais également le CMEC, et il est vrai qu'il y a maintenant toute une promotion à faire.

L'autre point qui a été aussi une surprise — et je pense qu'on a là un très grand potentiel au Canada, et qui a été entre autres mentionné par M. McRoberts —, c'est faire ce pont entre deux communautés, deux mondes, qui sont à la fois des valeurs que beaucoup d'étudiants étrangers recherchent, mais également par l'entrée dans un programme en français d'aller également vers l'anglais. Ce qui veut dire qu'en fait, cela pousse beaucoup plus loin. Nous sommes également un point d'entrée plus que des valeurs, ce qui suppose une connaissance de la francophonie. Ce dont nous nous sommes aperçu, c'est que la francophonie hors-Canada — au Canada, elle est peut-être plus ou moins connue par ses communautés — n'est pas très connue.

Ce n'est pas simplement un marché, c'est plus que cela. C'est aussi un savoir-faire, un savoir-être qui fait la spécificité du Canada. L'image de marque est en train également de s'adapter pour promettre un peu plus par rapport aux programmes que l'on peut mettre en place.

L'autre point, je l'ai mentionné également aux communautés, c'est qu'il est vrai que nos institutions sont des piliers des communautés, qu'elles vivent en symbiose totale, comme l'a déjà mentionné M. McRoberts. Donc au niveau de l'immigration, c'est un travail avec CIC et avec beaucoup d'autres partenaires autour de la table qui peuvent nous aider. Et c'est là que nous

And that perhaps is where we would be looking for assistance from your part, recommendations to make things smoother, simpler for the clientele wishing to come here and who, quite obviously, would meet the conditions to come to Canada.

[English]

Senator Cordy: I am interested in the Employers' Coalition for Advanced Skills that you talked about. We know there is an advanced skills crisis. We felt it during the recession, and we are going to feel it even more so when we are coming out of the recession.

I am familiar with the community colleges in Nova Scotia. They do a wonderful job. However, there is a two-year waiting list for some programs. You spoke about electrical programs. There is something wrong. We have needs to meet, and yet we are not getting the students in to help meet those needs.

What is the employers' coalition? What do they do? Do they deal with recognizing credentials or apprenticeships? Could you clarify that for me?

Ms. Boyles: The employers' coalition is the national industry associations, representing most of the industrial and health sectors in the country. It was initiated by Paul Charette, President of Bird Construction, when he was chair of the board of the Canadian Construction Association, which represents the non-residential, commercial building sector in the country.

Because of their concern, they felt other industry associations probably shared the concern, so other partners came around the table, around a shared interest. It is a coalition to speak specifically about the concerns for advanced skills, both in terms of education skills in the colleges in the country and in terms of access to applied research. They make appearances before House of Commons committees, Senate committees, et cetera. Nationally, but also provincially, their members speak about this real concern that they have. Some associations have a regional distribution and others do not.

There are 21 national associations. We can provide the list. For example, Pamela Fralick, President of the Canadian Healthcare Association, was with us this morning. She appeared at the finance committee on behalf of the industry. The list of associations also includes the Railway Association of Canada; the Certified General Accountants Association of Canada; the Canadian Chamber of Commerce, which also has a commitment to the universities; the Canadian Manufacturers & Exporters; the Canadian Labour Congress; the Cement Association of Canada;

rechercherions peut-être une aide de votre part, des recommandations pour que ce soit plus fluide et plus simple pour la clientèle qui souhaiterait venir, et qui, bien évidemment, répondrait aux conditions pour venir au Canada.

[Traduction]

Le sénateur Cordy: Je m'intéresse vivement à la Coalition des employeurs pour les compétences avancées, dont vous nous avez parlé tout à l'heure. Nous sommes en effet conscients de cette pénurie des compétences. Nous l'avons éprouvée au cours de la récession, mais elle se manifestera encore davantage au fur et à mesure que la conjoncture se rétablit.

Je suis au courant des activités des collèges communautaires en Nouvelle-Écosse. Ces établissements font de l'excellent travail, mais il est vrai que, pour certains programmes, la liste d'attente est de deux ans. Vous nous avez parlé tout à l'heure des programmes en électricité. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il y a des besoins auxquels il faut répondre, mais pourtant nous n'admettons pas dans ces programmes les étudiants qui permettraient, justement, de répondre à ces besoins.

Que pouvez-vous nous dire de cette coalition d'employeurs? Dans quel sens agit-elle? S'occupe-t-elle de la reconnaissance des diplômes ou des stages d'apprentissage? Pourriez-vous nous donner quelques précisions à cet égard?

Mme Boyles: La Coalition des employeurs est une association industrielle nationale, représentant la plupart des secteurs de l'industrie et de la santé. Elle a été lancée par Paul Charette, président de Bird Construction, à l'époque où il était président du conseil de l'Association canadienne de la construction, association qui représente les entreprises de construction d'immeubles commerciaux non résidentiels.

Or, ce secteur se préoccupait de la pénurie de main-d'oeuvre et a estimé que d'autres secteurs de l'activité nationale éprouvaient peut-être à cet égard le même sentiment. C'est comme cela que d'autres partenaires ont été réunis autour de ce dossier. La coalition s'intéresse spécifiquement aux compétences avancées à la fois au niveau des formations qui peuvent être assurées dans les collèges et aussi au niveau de l'accès aux recherches appliquées. Ces représentants viennent prendre la parole devant des comités de la Chambre des communes ou du Sénat. À l'échelle nationale, mais aussi à l'échelle provinciale, les membres de l'association s'expriment sur les questions qu'ils trouvent problématiques. Certaines associations agissent à l'échelon régional, d'autres pas.

Il y a 21 associations nationales. Nous pourrons vous communiquer la liste. Ainsi, ce matin nous étions accompagnés de Pamela Fralick, présidente de l'Association canadienne des soins de santé. Elle a pris la parole au nom de son secteur devant le comité des finances. Cette liste d'associations comprend également l'Association des chemins de fer du Canada, l'Association des comptables généraux accrédités du Canada, la Chambre de commerce du Canada qui a pris un certain nombre d'engagements envers les universités, les Manufacturiers et

the Food and Consumer Products Association of Canada; and the Retail Council of Canada.

Senator Cordy: They are advocates for advanced skills development?

Ms. Boyles: Advanced skills development, with concern about the capacity of the colleges of the country. From their perspective, on their particular skill shortages, the majority of their skill gap needs are people who are educated within the colleges and institutes.

Senator Cordy: Are they the canary in the mine to say this is what we will need?

Ms. Boyles: Exactly. For example, Pamela Fralick, from the Canadian Healthcare Association, talked this morning about the impact of the U.S. agreement on health care and that, with 32 million more people who will be covered, which is more or less the population of Canada, what will that mean in terms of the draw of health professionals from the Canadian context? What will that mean in terms of post-secondary education into the future, for both colleges and universities?

Senator Cordy: I had not thought about that. That is certainly something to think about, because we went through a lot of health care workers moving to the United States.

Mr. Davidson, I am not sure if I heard you correctly when you said that student places have increased by 40 per cent. Do you mean at universities?

Mr. Davidson: Yes. We are careful in terms of the federal-provincial jurisdictional realities at the AUCC, so we have been focused in talking with you over the last many years about the growth of research funding and the importance that has played. It is critically important. However, in fact, since 1999 there have been 40 per cent more students at universities across Canada.

Senator Cordy: Are there pockets of this?

Mr. Davidson: There is tremendous growth in the GTA, Greater Toronto Area, and Southern Ontario, but there has been growth right across the country. I know that Atlantic Canada faces particular demographic challenges, and they have met and are meeting some of that by attracting top international students. The growth is remarkable right across the country because of the recognition of the importance of a university education to a strong competitive economy and a successful career in life.

Exportateurs du Canada, le Congrès du travail du Canada, l'Association canadienne du ciment, les Fabricants de produits alimentaires et de consommation du Canada et le Conseil canadien du commerce de détail.

Le sénateur Cordy: Toutes ces associations oeuvrent-elles pour le développement de compétences avancées?

Mme Boyles: Oui, et elles s'intéressent beaucoup à la question de savoir dans quelle mesure les collèges canadiens sont à même d'assurer la formation nécessaire. En ce qui concerne leurs divers secteurs, la pénurie de compétences avancées se manifeste essentiellement au niveau des diplômés des divers collèges et instituts.

Le sénateur Cordy: Les inquiétudes qu'ils manifestent à cet égard peuvent-elles être considérées comme un indicateur avancé des besoins qui vont se manifester au sein de notre économie?

Mme Boyles: Tout à fait, Ainsi, Pamela Fralick, de l'Association canadienne des soins de santé, a parlé ce matin des incidences de l'accord qui vient d'être conclu aux États-Unis en matière de soins de santé. Elle se demande dans quelle mesure ces 32 millions de personnes nouvellement assurées, chiffre qui correspond plus ou moins à la population totale du Canada, ne va pas avoir pour effet d'attirer vers les États-Unis certains de nos professionnels de la santé. Quelles peuvent être en effet les incidences sur notre système d'enseignement postsecondaire, au niveau des collèges et des universités?

Le sénateur Cordy: Je n'ai pas encore réfléchi à cet aspect du problème, mais il est clair que la question va se poser, car on a déjà vu beaucoup de professionnels canadiens de la santé aller travailler aux États-Unis.

Monsieur Davidson, vous ai-je bien compris que c'est dans les universités que le nombre de places a augmenté de 40 p. 100?

M. Davidson: Oui. À l'AUCC, nous sommes attentifs à la répartition des compétences entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux, et donc quand nous prenons la parole devant vous, nous insistons sur l'importance de l'aide à la recherche et sur le rôle crucial des mesures en ce sens. C'est un fait, cependant, que depuis 1999, les universités canadiennes accueillent 40 p. 100 d'étudiants de plus.

Le sénateur Cordy: Cette augmentation se concentre-t-elle dans certaines régions?

M. Davidson: L'augmentation a été extrêmement forte dans la région du Grand Toronto et le Sud de l'Ontario, mais toutes les provinces ont éprouvé une augmentation à cet égard. Je sais que la région des Maritimes a dû faire face à un certain nombre de problèmes liés à l'évolution démographique. Leurs établissements d'enseignement ont réagi en attirant un plus grand nombre d'étudiants internationaux de haut niveau. Cette augmentation du nombre d'étudiants au Canada est due à une meilleure compréhension de l'importance que revêtent les études universitaires, car, dans le cadre d'une économie très compétitive, c'est un facteur essentiel de succès.

Senator Merchant: I live in Saskatchewan, so I would like to explore the challenges of the francophone community in a province like Saskatchewan. We have a very small francophone community. I think 1.2 per cent of our people are francophone. We have a vibrant francophile community. My three children went to immersion and it has been beneficial to them. However, they did not pursue their studies in French beyond high school.

When it comes to colleges in particular, what do you envisage? What would you like us to recommend for students at that point to pursue education in French, supposedly within Saskatchewan? Of course, they can always go somewhere else, if they are able. In Saskatchewan itself, if we are not able to have French colleges and institutions, do you perhaps think we could have instructors offer these courses in French? Is that viable because of our small population? Do you think there would be a demand for these courses in French so that we could recommend that perhaps our own institutions could offer some courses in French? How many students would we need to make this viable? Would we be able to get instructors to come out West to do this?

Mr. McRoberts: Are you talking specifically about colleges, or universities and colleges?

Senator Merchant: Colleges specifically, because we do have some possibilities for universities, but not for colleges.

Mr. McRoberts: In the case of universities for Saskatchewan, there is the Institut Français at the University of Regina, and it provides some support for francophone students. There would be a role for expanding the programming that they can offer.

It is important that francophone students —

[Translation]

It is important that francophone and francophile students have the opportunity to study at an institution that is francophone too. Giving two or three courses in French at an anglophone institution does not offer the same experience or opportunity at all. These students have to have the opportunity to live in French and to have francophone colleagues.

So at the university level, I believe the Institut français offers the best opportunity.

[English]

Senator Merchant: That is fine for universities but when it comes to colleges, would there be enough of a demand for us to be able to recommend that we set it up? A total French immersion environment would be ideal because I know from my own experience, if I had the opportunity to speak French in Saskatchewan, my French would be a lot better than it is. I understand French very well, but I cannot always express myself in French. Ideally, yes, it would be nice to have the whole institution and environment in French. As a recommendation for

Le sénateur Merchant: Je vis en Saskatchewan, et je voudrais que vous nous parliez un peu des obstacles auxquels se heurtent les communautés francophones d'une province telle que la Saskatchewan. Notre population francophone est très petite puisqu'elle correspond à environ 1,2 p. 100 de la population de la province. Cela dit, la francophilie se porte très bien dans notre province. Mes trois enfants ont suivi un programme d'immersion et ça été pour eux une excellente chose. Ils n'ont pas, cependant, continué en français au-delà de l'école secondaire.

Qu'envisagez-vous, au juste, au niveau des collèges notamment? Que nous recommanderiez-vous pour les étudiants qui souhaiteraient, en Saskatchewan, par exemple, poursuivre leurs études en langue française? Ils peuvent, bien sûr, toujours aller étudier ailleurs, s'ils en ont les moyens. Dans la mesure où en Saskatchewan il ne serait guère pratique de créer des collèges et des établissements francophones, pensez-vous que nous pourrions peut-être accueillir des professeurs capables d'enseigner en français? Serait-ce une bonne solution étant donné la taille de notre population? Pensez-vous qu'il y aurait pour cela une demande et que nous pourrions donc effectivement recommander que nos établissements d'enseignement dispensent certains de leurs cours en français? Combien d'étudiants faudrait-il pour justifier une telle mesure? Pourrions-nous attirer les enseignants nécessaires?

M. McRoberts : Vous parlez là des collèges en particulier ou des collèges et des universités?

Le sénateur Merchant : Non des collèges en particulier, car les universités sont, à cet égard, mieux pourvues que les collèges.

M. McRoberts: Il y a, par exemple, à l'Université de Regina, l'Institut Français qui dessert dans une certaine mesure les étudiants francophones. Les programmes qu'offre cet institut pourraient être élargis.

Il importe en effet que les étudiants francophones...

[Français]

Il est important que les étudiants francophones ou francophiles aient la possibilité de faire des études dans une institution qui est aussi francophone. Donner deux ou trois cours en français dans une institution anglophone n'offre pas du tout la même expérience ou la même possibilité. Ces étudiants doivent avoir la possibilité de vivre en français et d'avoir des collègues francophones.

Donc au niveau universitaire, je pense que l'Institut français présente la meilleure possibilité.

[Traduction]

Le sénateur Merchant: Cette méthode me semble convenir pour les universités, mais en ce qui concerne les collèges, la demande éventuelle est-elle suffisante pour que nous puissions effectivement recommander l'adoption d'un tel système? Les programmes d'immersion totale en français seraient peut-être le bon moyen, car je sais, en ce qui me concerne, que si j'avais l'occasion de parler français en Saskatchewan, mon français serait bien meilleur qu'il ne l'est actuellement. Je comprends le français, mais j'ai parfois du mal à m'exprimer dans cette langue. Donc,

provinces like mine, is it at all acceptable to you, or at all possible, to just offer some skills to those students, offer their skills in French, as a compromise or as a way of at least giving an opportunity for francophones and francophiles to pursue a trade, not necessarily a university education but a college education in French?

Mr. McRoberts: I will defer to my colleague.

Ms. Boyles: Saskatchewan does use the brokerage approach to bring courses and programs from the colleges and universities in Saskatchewan out to the rural and remote areas. There is a community process of identifying which courses or programs would be viable, where you would have enough students in a particular community to broker those programs out. I presume you could do it within Saskatchewan from the francophones, from the institute.

One approach used in B.C. is a similar institution in southern B.C. that is like an unincorporated francophone college, which partners with the public mainstream colleges. In Prince George, for example, they had one example that I know of. They really wanted to have a program offered over a condensed period of time for early childhood educators in French. The College of New Caledonia in Prince George then partnered with the francophone institution in southern B.C. and brokered it on a condensed framework for a particular group of students. You need to have enough students to make that viable, and because of the federal responsibility relative to francophones outside of Quebec on the minority language, then it would be part of the Saskatchewan-federal agreement on how some funding mechanisms could be put in place to make that possible.

Senator Merchant: The problem is that it is a double-edged sword. In order to have demand for these programs, you have to have these programs available. There will not to be any demand if the program is not available. I do not know how you can approach it, what we can recommend, how we can look at it.

[Translation]

Mr. Kervégant-Tanguy: That is precisely the fundamental issue. You mentioned supply and demand, and it is true that if there is no supply, there will probably be people prepared to demand it, but who will not dare to do so. That is the first point.

I am not just talking about the move from Grade 12 to university; it is by starting much younger, at the primary and secondary levels, which you also mentioned. I think that the typical example of the Institut Français is a very good one and a very good approach because they are very much associated with the community — we come back to the community — which

idéalement, ce serait une bonne chose de disposer d'un établissement où tout se passe en français. Pour les provinces telles que la mienne, pensez-vous qu'il serait souhaitable ou possible d'offrir à ces étudiants certains cours en français. Il s'agirait d'une sorte de mesure de compromis qui permettrait aux étudiants francophones et francophiles pas nécessairement de pouvoir effectuer des études universitaires en français, mais au moins de recevoir une partie de leur formation dans cette langue?

M. McRoberts: Je vais demander à ma collègue de vous répondre sur ce point.

Mme Boyles: La Saskatchewan a effectivement mis en place un mécanisme permettant aux collèges et aux universités de la province d'assurer des cours et des programmes dans des régions rurales et des zones éloignées. La localité concernée décide des cours et des programmes susceptibles d'attirer un nombre suffisant d'étudiants pour justifier de telles mesures. J'imagine que cela pourrait également se faire en Saskatchewan à partir de l'Institut Français.

En Colombie-Britannique, dans le sud, un établissement analogue, en l'occurrence un collège francophone non constitué en personne morale, agit en partenariat avec des collèges publics. Ainsi, à Prince George, la population souhaitait pouvoir bénéficier d'un programme de formation accéléré en français à l'intention des enseignants se spécialisant dans l'éducation des jeunes enfants. Le College of New Caledonia, à Prince George, a conclu un partenariat avec cet établissement francophone du Sud de la Colombie-Britannique pour offrir une formation accélérée à un groupe très précis d'étudiants. Il faut que le nombre d'étudiants justifie ce genre de mesures, mais, compte tenu des responsabilités fédérales envers les francophones hors Québec, au niveau de l'enseignement de la langue de la minorité, il faudrait, pour en assurer le financement, que ce genre de mécanismes s'inscrivent dans le cadre d'un accord entre le gouvernement fédéral et la Saskatchewan.

Le sénateur Merchant: Le problème est qu'il s'agit d'une épée à double tranchant, car pour que la demande se manifeste, il faut que ces programmes soient disponibles. En effet, si les programmes ne sont pas là, personne ne demandera à en bénéficier. Je ne vois pas vraiment quelle serait la solution et quelle serait la recommandation que nous devrions formuler à cet égard.

[Français]

M. Kervégant-Tanguy: C'est exactement la question fondamentale. Vous avez indiqué l'offre et la demande et c'est vrai que s'il n'y a pas déjà l'offre, il y aura probablement des personnes qui seraient prêtes à la demander, mais qui n'oseront pas. C'est le premier point.

Je ne parle pas simplement du passage de la 12^e année vers l'université, c'est en commençant beaucoup plus jeune, donc le primaire et le secondaire dont vous faites également mention. Je pense que l'exemple typique de l'Institut français est une très belle et une très bonne démarche, parce qu'ils ont associé très fortement la communauté — on en revient à la communauté —, ce qui

makes it possible to make the language live so we can encourage people to think in French. It also helps people who probably come from immersion programs.

The goal of immersion today, after 37 years of a very good project — and I think this is now what is being sought by the children and the anglophone parents who put their children in French immersion — is to be able to think completely and to be able to take university courses in French.

Because francophone parents ask themselves the question: what will our children do if we put them in a francophone academic environment after Grade 12? And what offers will be available to them? That is where we see the necessary investment, probably by the province but also by the federal government, to offer a minimum number of courses. What is that minimum? What kind of courses will they be?

And the second factor is critical mass. And here we cannot ask how many students are required by class to make this viable. I do not know whether this is viable at the outset, but, in any case, I think it is priming the pump. Are these answers? I do not know, but this is the issue we encounter. If the community is strong, things are possible. And I believe that is also the case for our universities? This has been their luck for a great many years.

[English]

Senator Seidman: Thank you for coming to discuss these issues with us this afternoon. I would like to explore the subject of funding and the role of tuition fees in universities and colleges.

If I look at the most recent Statistics Canada data, I see that approximately 60 per cent of university research expenditures are government funded, and approximately two-thirds of that is from the federal government. Then, if I look at the operating expenditures, I see that governments contribute about twice that of tuition.

I am struggling here. Maybe this is more of a philosophical question to all of you. What do you see as the role of tuition fees in funding universities and colleges? I preface my question to you by telling you that, if I think about Quebec, for example, we have community colleges that have virtually no tuition, and we have universities that probably have the lowest tuition in the country.

Ms. Boyles: Our position is that there is a shared responsibility between the individual, society and the institution. In general, tuition fees will vary between 20 per cent and 30 per cent, getting closer to the 30 per cent of the actual costs at this point in time.

Our premise and position is that there should be full grants for low-income, disadvantaged students because we know that, if they can get support for participating in post-secondary permet de faire vivre la langue pour amener à penser en français. Cela aide également les gens qui viennent probablement de l'immersion.

L'objectif de l'immersion aujourd'hui, après 37 années d'un très beau projet — et je pense que, maintenant, c'est ce que recherchent les enfants et les parents anglophones qui mettent leurs enfants en immersion francophone —, c'est de pouvoir penser complètement et de pouvoir suivre des cours universitaires en français.

Parce que les parents francophones eux-mêmes se posent la question : que va faire mon enfant si je le mets dans un milieu francophone scolaire après la 12^e année? Et quelles seront les offres qui lui seront disponibles? C'est là qu'on voit l'investissement nécessaire probablement par la province mais par le gouvernement fédéral pour offrir un minimum de cours. Quel est ce minimum? Quelle est la typologie des cours?

Et le deuxième élément, c'est la masse critique. Et là, on ne pourra pas demander combien d'étudiants il faut par classe pour que ce soit viable. Je ne sais pas si, dès le départ, c'est viable, mais en tout cas, je pense que ça amorce la pompe. Est-ce que ce sont des réponses? Je ne sais pas, mais c'est la problématique que nous rencontrons. Si la communauté est forte, les choses sont possibles. Et je crois que c'est également le cas pour nos universités, cela a été leur chance pendant de très nombreuses années.

[Traduction]

Le sénateur Seidman : Je vous remercie d'être venus cet aprèsmidi nous entretenir de ces diverses questions. J'aurais moi-même quelques questions à poser au sujet du financement et, aussi, des frais de scolarité dans les universités et les collèges.

Selon les chiffres les plus récents publiés par Statistique Canada, 60 p. 100 de la recherche universitaire est subventionnée par les divers gouvernements, dont environ les deux tiers par le gouvernement fédéral. Puis, en ce qui concerne les frais de fonctionnement des établissements d'enseignement, je constate que les gouvernements contribuent pour cela une somme égale au double du montant des frais de scolarité.

J'ai un peu de mal à comprendre et ma question a peut-être quelque chose de théorique. Quel doit, d'après vous, être le rôle des frais de scolarité dans le financement des activités des universités et des collèges? Peut-être devrais-je dire avant cela qu'au Québec il existe des collèges communautaires qui ne sont pour ainsi dire pas payants et des universités où les frais de scolarité sont sans doute les moins élevés de tout le pays.

Mme Boyles : Selon nous, la charge financière, doit être partagée entre l'individu concerné, la société et l'établissement en cause. D'une manière générale, les frais de scolarité comptent pour 20 à 30 p. 100 des coûts de fonctionnement d'un établissement, et, aujourd'hui, c'est le plus souvent 30 p. 100.

Nous estimons que les étudiants qui sont désavantagés ou qui n'ont pas les moyens devraient recevoir une bourse d'études complète, car nous savons que si l'on parvient à les aider à education, particularly in the first two years, then they will continue through to the end, but that is a shared responsibility.

Within Quebec and within the Cegeps, there are certainly other add-on fees that perhaps in other provinces are included in the core operational costs. Lab fees, et cetera, might be within the core tuition in another jurisdiction. From what our members are telling us, however, it is not quite as free with some of the political statements that are said about it.

Senator Seidman: I think you are quite right. There are a lot of add-on fees; that is quite true.

Mr. Davidson: I will certainly participate in this. It is a shame we are near the end of discussion because it is important. It plays out differently across the country and each jurisdiction has wrestled with it in different ways. We are intrigued about the discussions now in Quebec after many decades of tuition fees being frozen. That has certainly enabled and facilitated accessibility. However, real trade-offs have been made in terms of the total amount of funding available to support the higher education system. I think it is a useful debate to be having as Quebec considers the role of higher education in its development going forward.

In jurisdictions where tuition fees have increased over time, careful and good work has been done, both by governments and institutions, to ensure there are other ways of achieving accessibility. That includes the universities themselves contributing in terms of scholarships and other forms of support to students. It includes the combination of federal and provincial mechanisms that provide additional support.

There is a view that the net costs, even in those jurisdictions where tuition fees have increased over the last decade — that is, after you have taken out the tax changes that have been made and the opportunities for bursaries and scholarships — are similar to where they were before the tuition increased. It is a terrain that needs to be considered carefully. Certainly, tuition plays an important part of the financing of universities. Universities take it seriously to ensure that they can remain accessible and deliver a high-quality educational experience.

The Deputy Chair: Thank you.

Senator Keon: Mr. Davidson, you opened this earlier and Senator Seidman popped the question to you, but this is something that requires careful study because I think it is really hurting our Canadian universities.

As you said, we are not educating enough young people. There is another phenomenon, namely, that young people, if they feel they want to be the very best in education, tend to leave the country. We have excellent education facilities here in Canada. The University of Toronto has the largest medical school in the

terminer leurs études postsecondaires, et en particulier les deux premières années, il y a de fortes chances qu'ils poursuivront après cela. Cela dit, d'après nous la responsabilité à cet égard est partagée entre les diverses parties intéressées.

Je précise qu'au Québec et dans les cégeps, les étudiants sont en plus tenus d'acquitter divers droits qui sont dans les autres provinces peut-être inclus dans les frais de scolarité. Les droits de laboratoire, et cetera sont peut-être, dans certains autres ressorts, compris au départ. D'après ce que nous disent nos membres, l'enseignement n'y est pas tout à fait aussi gratuit que certaines déclarations politiques pourraient porter à le penser.

Le sénateur Seidman: Vous avez raison. Les étudiants doivent effectivement acquitter un certain nombre de droits supplémentaires.

M. Davidson: Je voudrais, si vous me le permettez, intervenir sur ce point. Il est tout à fait dommage que nous arrivions à la fin de la séance, car la question me paraît particulièrement importante. La situation varie d'une région à l'autre, et chaque ressort a bien dû faire face à la question. Nous nous intéressons de près aux discussions qui ont actuellement lieu au Québec, où les frais de scolarité sont gelés depuis des décennies. Il est clair que cela a facilité l'accès aux études. Cela a cependant exigé des arbitrages délicats au niveau de l'enveloppe budgétaire destinée à l'enseignement supérieur. Le débat sur la question me paraît utile au moment où le Québec se penche justement sur le rôle de l'enseignement supérieur dans le contexte de son développement et de son avenir.

Dans les ressorts où les frais de scolarité ont augmenté progressivement, les gouvernements et les établissements concernés ont tout de même pris des mesures pour préserver l'accès aux études. Les universités, par exemple, ont elles-mêmes accordé aux étudiants des bourses et divers autres types d'aide. S'y ajoutent divers mécanismes d'aide mis en place par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Il semblerait que, même dans les ressorts où les frais de scolarité ont augmenté au cours des 10 dernières années — compte tenu des mesures fiscales qui ont été adoptées et du système de bourses d'études — le niveau des frais d'inscription est demeuré à peu près constant. Il s'agit effectivement d'une question sur laquelle il y a lieu de se pencher avec attention. Il est clair que les frais de scolarité contribuent très sensiblement au financement des universités. Celles-ci veulent à la fois maintenir l'accessibilité des études et avoir les moyens d'assurer un enseignement de qualité.

Le vice-président : Merci.

Le sénateur Keon: Monsieur Davidson, vous avez évoqué la question tout à l'heure, et le sénateur Seidman vous a demandé des précisions à cet égard, mais il s'agit d'un sujet qui mérite réflexion, car cela fait du tort à nos universités.

Vous nous avez dit, tout à l'heure, que nous n'avons pas assez de diplômés. Il y a, toutefois, un autre phénomène qui est celui des jeunes qui estiment que, pour faire de vraiment bonnes études, il leur faut aller ailleurs. Or, les établissements d'enseignement canadiens sont excellents. La faculté de médecine de l'Université

world. Yet, people will leave Toronto after their undergraduate degrees and go to Oxford, or to Harvard, or you name it, and pay big bucks. I did it myself. Having cycled through three Canadian universities, I went south for the icing on the cake. All three of my children did it. One went to Oxford; the two boys went to the U.S. They had their Master's degrees before they left, however.

I want to make another point: Two of them did not come back. The third one would not have come back had he not fallen in love and married someone in Canada who was tied to Canada.

I think the universities really need some salesmen. They are not presenting themselves at all as good as they are. When I was young, I could have stayed in university forever. It was the most exciting thing in my life as I moved from one university to another, until my wife refused to keep me any longer. I probably would still be there.

Somehow, we must get the message out, particularly to young males, about how exciting it is to be in university — especially when you are doing something that is leading edge in university. We do not do that in Canada. We look at the way the Americans sell their Ivy League schools or their West Coast schools and the way that the Brits sell Oxford and Cambridge. We have wonderful schools. McGill is a miracle for what it has gone through and it is still one of the best universities in the world. No one is saying that, though. How are you going to get that message out? That is an easy question, is it not?

Senator Champagne: We will hire you, senator.

Mr. Davidson: I was going to suggest that you may have more time shortly. You are a wonderful champion and ambassador for everything about higher education in this country. I do not think we should be embarrassed about people going overseas for their education. That is part of being a global citizen in the 21st century. The trick is to ensure that they come back. Strides have been made in the last decade — for example, the creation of the Canada Research Chairs did reverse the brain drain. We need to point to that and ensure people know there is a place for people in Canada and you can be the best in the world in Canada. We need to do more, both as Canadians and as a higher education sector in Canada, to be unashamedly proud of the success of this system — not only in terms of academic excellence but also in terms of accessibility.

The development of universities post-war in Canada has enabled Canadians from all walks of life to become world leaders. If you speak to people who were involved in the creation of the University of Moncton and Laurentian University or in the creation of Thompson Rivers University — not always seen amongst the top in the world — you would realize how those

de Toronto est la plus grande du monde. Et pourtant, armés de leur diplôme de premier cycle, il y en a qui quittent Toronto pour aller étudier à Oxford ou à Harvard, où cela va leur coûter fort cher. C'est ce que j'ai moi-même fait. Après être passé par trois universités canadiennes, je me suis rendu aux États-Unis pour parfaire mon éducation. Mes trois enfants ont fait de même. L'une est allée à Oxford, et les deux garçons aux États-Unis. Je précise que c'est leur maîtrise en poche qu'ils ont quitté le Canada.

J'ajoute ceci, cependant : deux d'entre eux ne sont jamais revenus. Le troisième ne serait pas revenu non plus s'il n'était pas tombé amoureux d'une Canadienne qu'il est revenu épouser.

Je pense donc que les universités doivent améliorer leurs techniques publicitaires. Elles ne vantent pas suffisamment leurs avantages. Lorsque j'étais étudiant, je n'avais pas envie de quitter l'université. J'aurais pu y rester toute ma vie, car, allant d'une université à une autre, c'était une existence passionnante. Si ma femme n'avait pas refusé de m'entretenir plus longtemps, j'y serais probablement encore.

Nous devons donc arriver à faire comprendre, et notamment aux jeunes gens, que les études universitaires ont quelque chose de passionnant, surtout dans les disciplines de pointe. Or, au Canada, nous ne faisons pas cela. Regardez comme les Américains savent s'y prendre pour vanter les avantages de leurs universités de l'Ivy League ou des universités de la côte Ouest des États-Unis. Voyez aussi comment les Britanniques savent défendre les marques Oxford et Cambridge. Nous avons d'excellentes universités. McGill a fait de véritables prouesses, parvenant, malgré de sérieuses difficultés, à demeurer une des meilleures universités du monde. Personne ne semble le dire. Comment faire comprendre cela? C'est une question facile, non?

Le sénateur Champagne : On va vous engager pour le faire.

M. Davidson: J'allais le dire, étant donné que vous allez bientôt avoir davantage de temps. Vous êtes un ardent défenseur de l'enseignement supérieur au Canada et avez tout pour lui servir d'ambassadeur. Cela dit, je ne pense pas qu'il nous faille éprouver la moindre gêne du fait que certains de nos étudiants vont poursuivre leurs études à l'étranger. Cela me paraît conforme à l'idée de citoyen du monde. Ce qu'il faudrait, par contre, c'est faire en sorte qu'ils reviennent. Ces 10 dernières années, on a pris des mesures en ce sens. C'est ainsi que la création des chaires de recherche du Canada a permis d'inverser la fuite des cerveaux. Il s'agit de le faire savoir et de convaincre les gens qu'il v a, au Canada, tout ce qu'il faut pour qu'ils fassent une brillante carrière. À la fois en tant que Canadiens et en tant que responsables d'établissements d'enseignement, il nous faut manifester notre fierté à l'endroit de ce système d'enseignement et faire connaître non seulement l'excellence des études qu'on peut y faire, mais également l'accessibilité des établissements d'enseignement.

Le développement des universités au Canada dans la période d'après-guerre a permis à des étudiants issus de toutes les couches de la société de percer dans les divers domaines. En s'entretenant avec des gens qui ont pris part à la création de l'Université de Moncton, de l'Université Laurentienne ou de l'Université de Thompson Rivers — établissements qui ne sont pas toujours

institutions have an effect on the lives of individuals and communities and create a pathway to global excellence. I completely agree that we must set ambitious goals going forward.

That is part of what I find so important about the work you are doing. It has been a long time since a group of people with time, intellect and capacity has put audacious goals in front of all of us, federal and provincial governments, universities and colleges, the whole sector; we need to be inspirational again.

Senator Eaton was asking about the immigration side. I mentioned this in October. There are only 2,800 students from India studying in Canada; there are 28,000 studying in Australia; and there are 28,000 studying in the U.K. If we think of where the world is going in the 21st century, we need to be more engaged with the world. We need to have audacious goals and to expect our students to be able to travel the country and travel the world and come back and have a range of opportunities. From undergraduate through to graduate, the opportunities that exist in Canada now are good. The federal government announced post-doctorates this spring. This is an important initiative to say that you can be the world's best right here in Canada.

I would not be embarrassed for a minute to say, "I went away." That is great and we are delighted that you came back.

Ms. Boyles: Our institutions are also proud but many call themselves grade schools for some of the universities. The fastest growing numbers of registrants in the college system in Canada are among university grads. It is a multi-dimensional process. Eighty of our member institutions also offer degrees, some as university colleges but others like Humber, SIAST, Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, or other institutions in the country.

In picking up on the Indian students, there is a lack of data on colleges in this country. Federal departments, such as Statistics Canada and HRSDC, invest way more in data on our university counterparts, which is great, but the lack of information on the college system is a policy gap in the country. For example, if we use the India example of 2,800 Indian students, because of a new pilot program with Citizenship and Immigration Canada, CIC, we know we just brought 1,300 Indian students this past year to Centennial College in Toronto alone. That partnership with CIC to accelerate the visa processing for international students is

considérés parmi les grandes universités du monde — on s'aperçoit de l'influence que ces établissements ont sur la vie des individus et des communautés environnantes et on constate que les études qu'on y effectue ouvrent la porte à l'excellence dans tous les domaines. Je suis tout à fait d'accord avec vous qu'il nous faut nous entendre sur des objectifs ambitieux.

C'est pourquoi l'étude que vous êtes en train d'effectuer me paraît revêtir une telle importance. Cela faisait longtemps qu'un groupe de personnes ayant à la fois le temps, l'intelligence et les capacités intellectuelles nécessaires avait défini pour l'ensemble du secteur, c'est-à-dire les gouvernements fédéral et provinciaux, les universités et les collèges, des objectifs ambitieux. Il nous faut retrouver la voie de l'inspiration.

Le sénateur Eaton a soulevé tout à l'heure la question de l'immigration. J'en avais parlé en octobre. Nous ne comptons au Canada, que 2 800 étudiants provenant de l'Inde. Or, il y en a 28 000 qui poursuivent leurs études en Australie et 28 000 aussi au Royaume-Uni. Si l'on réfléchit un peu aux perspectives que nous offre le XXIe siècle, il nous va falloir nous ouvrir davantage au monde. Il nous faut définir des objectifs audacieux et il nous faut aussi nous attendre à ce que nos étudiants se déplacement, pour leurs études, d'une région à l'autre du Canada, ou aillent à l'étranger compléter leur formation avant de revenir ici pour se prévaloir des occasions qui leur sont offertes. Que ce soit dans le premier cycle ou dans le deuxième cycle, les occasions et conditions d'enseignement au Canada sont excellentes. Ce printemps, le gouvernement fédéral a annoncé de nouvelles mesures de soutien aux études postdoctorales. C'est une mesure importante, car c'est un signe que pour étudier au plus haut niveau, il n'est pas nécessaire de quitter le Canada.

Il n'y a absolument aucune honte à être allé faire des études à l'étranger, mais nous sommes heureux que vous soyez revenus.

Mme Boyles: Nous sommes, nous aussi, fiers de nos établissements, mais bon nombre d'entre eux se considèrent comme des écoles préparatoires aux études universitaires. Je précise cependant que la catégorie des inscriptions qui augmente le plus vite est celle des diplômés d'universités. C'est dire que la situation a des aspects très divers. Quatre-vingts de nos établissements membres accordent des diplômes, certains en tant que collèges universitaires, mais il y a aussi Humber College, le Saskatchewan Institute of Applied Science and Technology, et divers autres établissements qui sont habilités à conférer des grades.

Je dois dire en ce qui concerne les étudiants originaires de l'Inde, qu'on manque de données précises concernant le nombre de ces étudiants inscrits dans nos collèges. Les ministères fédéraux tels que Statistique Canada ou RHDCC s'intéressent davantage aux données concernant nos homologues universitaires. Je veux bien, mais l'insuffisance de renseignements concernant nos collèges se fait sentir. En ce qui concerne ces 2 800 étudiants originaires de l'Inde, je dois dire que, dans le cadre d'un nouveau programme pilote mené en partenariat avec Citoyenneté et Immigration Canada, nous avons pu, cette année, attirer au

making a dramatic difference. We are expanding that to China, as well.

The other thing is Canada's colleges and institutes are better known in the international domain in terms of helping to establish college systems in Jordan, Vietnam, China, Senegal, Mali, Bolivia and Chile. It is one of the exports of the Canadian capacity that is little known. The international globalization dimension is critical. Most young people being educated now — at least one in nine — will be working with a company or organization that will have an international dimension, and so they need that globalized experience.

Mr. McRoberts: There is a lot to be said for going away at some point and doing university studies in other countries. Canadians do come home. I came home. We have hired more than 50 people over the last 10 years who are primary Canadian who have gone to Harvard, Oxford, U.S.C. and Yale and have come home. There is an appeal to coming back to Canada. Canada has a lot to offer relative to other settings. I would not despair of the situation.

Senator Keon: I did not mean to indicate that. If I did, I will correct it because this is a live broadcast. I am a great believer in cross-fertilization. From my own experience as a teacher, I delighted in having foreign students with me. I learned more from them than they learned from me.

Senator Martin: My one quick follow-up question was to ask how many Indian students are here versus in Australia or the United States. What are some of the strategies they are using? Perhaps we could then look at ways that Canada can put our stamp on it.

I absolutely agree with you that we have an education system that can compare to any other jurisdiction. If we speak with some of the international education representatives who do go abroad, I think the interesting challenge for Canada is that we have the individual school districts and provinces that often go to these fairs. Is there a national brand or approach? Is that the kind of coordination we could have?

However, it would be beneficial to look at what the other countries are doing and to examine those strategies to see what we can do. I agree with everything you say and it has been a most interesting discussion today.

Mr. Davidson: I would be happy to follow up privately but I will say, first, that Australia has about a 15-year head start in terms of universities and the higher education community working together. We are now doing that, and doing so effectively. Second, they addressed immigration issues and put architecture in place to make it work. Third, they put resources behind it. They are spending \$20 million a year in marketing their university experience. Canada is spending \$1 million a year. We have member institutions spending more than the Government of Canada to market to international students.

Centennial College de Toronto, 1 300 étudiants indiens. Ce partenariat avec CIC a permis d'accélérer l'examen des demandes de visa émanant d'étudiants étrangers et cela a fait toute la différence. Ce programme va en outre être élargi à la Chine.

J'ajoute que les collèges et instituts canadiens ont, sur le plan international, une excellente réputation en matière de mise en place de réseaux de collèges, que ce soit en Jordanie, au Vietnam, en Chine, au Sénégal, au Mali, en Bolivie et au Chili. C'est un de nos grands produits d'exportation, même peu de gens le savent. Il est essentiel de répondre aux défis de la mondialisation. Sur neuf étudiants, au moins un finira par travailler pour une entreprise ou une organisation ayant une activité internationale, et nous devons donc pour cela mondialiser l'enseignement.

M. McRoberts: C'est une excellente chose de pouvoir effectuer une partie de ses études à l'étranger. Cela a été mon cas, mais ça ne m'a pas empêché de revenir. Au cours des 10 dernières années, nous avons engagé plus de 50 personnes ayant fait l'essentiel de leurs études au Canada, mais s'étant après cela rendues à Harvard, Oxford, U.S.C. ou Yale avant de revenir ici. Comparé à d'autres pays, le Canada a de nombreux avantages et la situation n'a rien de désespérant.

Le sénateur Keon: Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Si, cependant, c'est l'impression que j'ai donnée, je tiens tout de suite à la corriger puisque cette séance est diffusée en direct. Je suis tout à fait partisan de la fécondation réciproque. En tant qu'enseignant, j'ai beaucoup apprécié la présence d'étudiants étrangers. J'ai appris d'eux plus qu'ils n'ont pu apprendre de moi.

Le sénateur Martin: J'aurais voulu, très rapidement, savoir quel est le nombre d'étudiants originaires de l'Inde qui étudient ici, par rapport à ceux qui étudient en Australie ou aux États-Unis. Ces deux derniers pays ont-ils recours en ce domaine à des stratégies particulières? Peut-être pourrions-nous nous en inspirer.

Je suis tout à fait d'accord que notre système d'enseignement n'a rien à envier à celui des autres pays. Je constate, en m'entretenant avec les gens qui représentent notre enseignement à l'étranger que, dans les grandes réunions internationales, le Canada avance un peu en ordre dispersé, les diverses provinces et établissements étant représentés individuellement. Ne pourrionsnous pas unir nos efforts en ce domaine? Pourrions-nous, en effet, coordonner notre action internationale en ce domaine?

Il serait bon cependant de voir un peu ce que font les autres pays, d'examiner leurs stratégies. Je suis entièrement d'accord avec ce que vous nous avez dit et la discussion d'aujourd'hui a été des plus intéressantes.

M. Davidson: C'est très volontiers que je vous ferai parvenir les détails qui vous seraient utiles, mais je tiens à dire que l'Australie a une avance de 15 ans au niveau de la coordination de l'action de ses universités et autres établissements d'enseignement supérieur. Cela dit, nous nous y sommes mis, nous aussi, avec de bons résultats. Deuxièmement, l'Australie a pris un certain nombre de décisions en matière d'immigration et instauré les mécanismes nécessaires à leur mise en oeuvre. Troisièmement, l'Australie a consenti l'effort financier nécessaire. En effet, les Australiens consacrent 20 millions de dollars par an à la publicité vantant leurs universités. Or, le budget du Canada s'élève pour

We look to you and your report to encourage a more robust approach. We are ready with a national brand, with a consortium approach to higher education, and with a huge market opportunity to pursue.

Senator Champagne: I spent most of my last 40 years in the world of classical music. If my husband were here today, he would tell you that 50 or 60 years ago, all our talented young musicians would go to Europe, study there, starve there for three to six years, and then come back to Canada.

He would ask why we send them again to Europe. We were taught all there was to learn and we can teach it in Canada. Why spend the money to send them to Europe again? Now we have some young students from Europe who come here to study music.

I guess we are getting there. Thank you, Senator Keon. That was a comment based on your comments.

The Deputy Chair: With the assembly we have here today, I would love to be able to take a lot of time to discuss this issue with you. You are people who not only have experience but you have been, and are, running organizations, so you know the reality as well as the political philosophies and enthusiasms that surround the issue of post-secondary education.

I will limit my questions to two. You have all spoken or touched on the issue of the transfer of funding from federal treasuries to provincial systems, and the lack of transparency within that in terms of how money flows through to education, if it does in the appropriate ways, or the ways it was originally intended when appropriations were made at the federal budget level. This is tied up in the whole issue of the provincial responsibility for education, and the federal attempts to develop a national level of opportunity and quality by transferring funds to the province from the federal treasury.

One of the aspects of today's session is the issue of funding for research and development within universities. I have always found it interesting that the provinces do not seem to have any difficulty at all with the idea that the federal government will create, first, the granting agencies that have been in operation for a very long time and, more recently, a number of highly successful funding operations such as the CFI and other organizations, which are giving substantial amounts of money to institutions in the provinces with regard to R&D. That really goes toward the post-graduate education and other forms of education. The provinces do not seem to have any difficulty with that kind of situation.

cela à un million de dollars. Certains établissements membres de notre association dépensent chaque année plus que le gouvernement du Canada pour attirer des étudiants étrangers.

Nous espérons que votre rapport et vos recommandations encourageront donc l'adoption d'une approche plus dynamique. Nous sommes prêts à lancer une marque nationale, à agir dans le cadre d'un consortium universitaire afin de tirer parti des occasions que nous offre le marché international.

Le sénateur Champagne: J'ai consacré une grande partie de mes 40 dernières années à la musique classique. Si mon mari était avec nous aujourd'hui, il pourrait vous dire qu'il y a 50 ou 60 ans, nos jeunes musiciens les plus talentueux se rendaient en Europe pour étudier. Ils y passaient de trois à six ans à tirer le diable par la queue avant de retrouver la route du Canada.

Il se demandait pourquoi envoyer nos étudiants en Europe étant donné que nous avions appris là-bas tout ce qu'il y avait à apprendre et que nous pouvions enseigner cela au Canada. Pourquoi dépenser de l'argent à les envoyer en Europe? Or, aujourd'hui, il y a des étudiants européens qui viennent au Canada étudier la musique.

J'estime que nous sommes bien partis. Je vous remercie, sénateur Keon. C'est ce que vous avez dit tout à l'heure, qui m'a portée à ajouter cela.

Le vice-président : Étant donné le véritable aréopage que vous formez ici, il serait formidable de pouvoir poursuivre nos discussions sur la question. Non seulement possédez-vous l'expérience nécessaire, mais, chargés d'administrer ces organisations, vous êtes à la fois au contact de la réalité et conscient des philosophies politiques que sous-tend l'enseignement postsecondaire.

J'aurais simplement deux questions à poser. Vous avez tous évoqué la question des transferts entre le gouvernement fédéral et les provinces et le manque de transparence quant au montant des crédits affectés à l'enseignement, la question étant de savoir si l'argent va effectivement à ce qui était prévu dans le budget fédéral. La question concerne bien sûr les responsabilités incombant aux provinces en matière d'enseignement et les efforts du gouvernement fédéral en vue d'harmoniser au niveau national les conditions d'accès à l'enseignement et la qualité des établissements.

Nous avons également parlé aujourd'hui du financement de la recherche et développement dans les universités. J'ai toujours trouvé curieux que les provinces n'aient aucune peine à admettre que le gouvernement crée, d'abord ces organismes subventionnaires qui existent depuis longtemps, et plus récemment, un certain nombre d'autres organismes tels que la FCI. Je parle là d'organisations de financement qui ont versé aux établissements dans les diverses provinces des sommes tout à fait considérables pour subventionner la recherche et développement et qui, à cet égard, ont obtenu des résultats tout à fait probants. Ces sommes concernent bien sûr l'enseignement de deuxième cycle et autres programmes de ce genre. Les provinces ne semblent éprouver aucune difficulté à cet égard.

Is there anything within that manner of operation that could lead us into a new dimension with regard to the way in which education funding gets transferred from the federal treasury to the provinces?

Mr. Davidson: I will jump in and others may want to add their comments.

The federal government has played a leadership role and it has reinvigorated the research agenda in Canada over the last 15 years. It has also established mechanisms through the granting councils that are internationally viewed as excellent. They are peer reviewed. They are a foundation to our research and development success.

Interestingly, in the interval, a number of provinces have followed suit. Within the Government of Quebec, there is a robust research granting council mechanism and funds are flowing that, in some ways, match and contribute to the federal leadership and address other priorities in other ways. Ontario has a similar research program now for which we all pushed to increase support.

To come to your broader question, we are a few years away from re-negotiating what the transfer mechanism could and should be. It is critically important to have the discussion about the importance of higher education in light of competing pressures. We are already told about the serious fiscal situation Canada is in. That is true. However, compared to other jurisdictions, we have the fiscal capacity to make strategic choices. Is Canada prepared to make strategic choices, both at the federal and provincial levels?

In some ways, I am "agnostic" about what the final mechanism is, because in the history of federal-provincial relations in Canada, sometimes it is more hands-on and sometimes more hands-off. Having a shared vision of what we are trying to achieve is most important, as is being able to work towards that vision.

Ms. Boyles: There are also some lessons learned in the recent knowledge infrastructure program, where the federal government identified the core priorities and what they were actually driving to achieve, and then the provinces came in as partners because they wanted the money. In some cases, that offset some of their other investments. It was a collaborative approach that was able to be mobilized very quickly with the institutions. There are knots on it, but it is an area worth looking at in terms of lessons learned.

In terms of jurisdiction, the federal government has jurisdictional responsibility in a number of areas relative to post-secondary education. Anything under international Law of the Sea, broadcasting, aviation, et cetera, the standards, Ces genres de mécanismes ne pourraient-ils pas servir de modèle pour les sommes transférées aux provinces par le gouvernement fédéral en matière d'enseignement?

M. Davidson: Permettez-moi de répondre. Mes collègues auront sans doute quelque chose à ajouter.

Au cours des 15 dernières années, le gouvernement fédéral a, par ses initiatives, redynamisé la recherche au Canada. Il a également mis en place, dans le cadre des organismes subventionnaires, des mécanismes dont l'excellence est reconnue dans le monde entier. Les décisions prises par ces organismes en matière de subventions font l'objet d'une évaluation fiable et impartiale. Ces organismes sont là base même des succès que nous avons remportés en matière de recherche et développement.

Il est intéressant de noter que, dans l'intervalle, plusieurs provinces ont fait de même. Le gouvernement du Québec a, en effet, créé un solide organisme subventionnaire chargé de répartir les crédits de recherche. L'action de tels organismes va parfois dans le même sens que celle du gouvernement fédéral, et parfois, répond à d'autres priorités. L'Ontario a, lui aussi, lancé un programme de recherche et nous tentons tous actuellement d'obtenir une augmentation des moyens qui lui sont accordés.

Mais, pour revenir à votre question, il va falloir quelques années encore avant que soient renégociées les conditions de ces transferts. En raison des contraintes budgétaires, il est essentiel que nous nous entendions avant cela sur l'importance de l'enseignement supérieur. On nous a déjà rappelé l'état des finances publiques. C'est indéniable. Cela dit, comparé à d'autres pays, nous avons tout de même une marge financière qui nous permet d'effectuer les choix stratégiques qui s'imposent. La question est plutôt de savoir si le Canada est disposé tant au niveau fédéral qu'au niveau provincial, à effectuer ces choix stratégiques.

Je n'ai pas d'idée arrêtée sur la forme que devrait prendre le mécanisme permettant d'effectuer ces transferts, car si l'on retrace l'histoire des relations fédérales-provinciales au Canada, on constate que parfois le gouvernement fédéral intervient davantage, et parfois moins. Ce qui me paraît important c'est de développer une vision commune des buts à atteindre et de travailler ensemble pour les atteindre.

Mme Boyles: Il y a également des enseignements à tirer du récent programme dans le cadre duquel le gouvernement fédéral a défini les priorités essentielles et les objectifs à atteindre. Les provinces y ont adhéré en tant que partenaires, car elles souhaitaient obtenir une partie des crédits débloqués à cet effet. Dans certains cas, ces crédits ont compensé les ressources qu'elles avaient affectées à d'autres domaines. Il s'est agi d'un grand effort de collaboration qui a permis aux parties prenantes, y compris les établissements d'enseignement, de se mobiliser très rapidement. Il y a certes eu des difficultés, mais on a pu effectivement en tirer un certain nombre d'enseignements.

Divers domaines concernant l'enseignement postsecondaire relèvent, il convient de le préciser, des compétences du gouvernement fédéral. En effet, tout ce qui est du domaine du droit international public de la mer, la radiodiffusion, l'aviation, certification processes and educational curricular content is driven by the federal government, either under the constitutional responsibility or under international law.

Third, it is not just post-secondary education transfers where the federal government invests in post-secondary education in the country, or the research money, and certainly research for colleges is critically important. We did get a doubling of our small amount in the college and community innovation program this year. It is also in the programs through a number of other mechanisms, such as the First Nations funding mechanism and the labour market development agreements, which are equally complex. It is devolved to the provinces, but there are accountability mechanisms within the legislative frameworks for the labour market development and labour market partners agreements that the provinces have agreed to.

It makes it more complex when trying to do pan-Canadian planning with industry on how a province is then using the money, but the accountability and transparency mechanisms are stronger there. They are not as good as they could be, but they are stronger there than they are on the post-secondary transfer question, so there are some lessons there. Other areas, like national defence, purchase a lot of training from the colleges and institutes. Corrections Canada purchases education from us as well.

The Deputy Chair: The indirect costs of research, I would think, would be one area where it comes close to getting into the idea of jurisdiction.

My second question goes to the issue of access at the college and undergraduate levels. One of the concepts that has been talked about over time, but of which we have heard very little in our hearings to this point, is the idea of transferring government support for undergraduate and college education directly to the student, through giving the government subsidy grant in that sense, directly to the student and allowing him or her to make the choice of where they go with it.

You have all talked about the difficulty in matching. Which comes first? Do you make something available or do you try to find a demand such as in minority education areas, all the way through to new development, particularly at the college level and, to a substantial degree, at the university level?

I want to put the question directly to you: Do you see a potential or are you in favour of the idea of funding the student, and then having the student choose the institution to which he or she will go?

et cetera, les normes, les procédures de certification et le contenu des programmes scolaires relèvent du gouvernement fédéral, soit en raison de la répartition constitutionnelle des pouvoirs, soit en vertu du droit international.

Troisièmement, il ne s'agit pas seulement des transferts aux provinces par lequel le gouvernement fédéral investit dans l'enseignement postsecondaire, ou des crédits à la recherche, même si, pour les collèges, la recherche est quelque chose d'essentiel. Cette année, nous avons, certes, obtenu que soit doublée la modeste somme affectée au programme d'innovation dans les collèges et la communauté. Des crédits fédéraux sont également dispensés dans le cadre de divers autres programmes ou mécanismes, tels que le mécanisme de financement des Premières nations et les ententes sur le développement du marché du travail, deux types de mécanismes qui sont eux aussi complexes. Cet argent est donc promis aux provinces, mais là il existe des mécanismes redditionnels acceptés par les provinces, tant pour les ententes sur le développement du marché du travail que pour les ententes de partenariat sur le marché du travail.

Cela, bien sûr, complique les choses lorsqu'il s'agit de savoir, dans le cadre d'une planification pancanadienne effectuée avec le secteur industriel, l'usage que telle ou telle province fait des crédits en question, mais sur ce plan-là, les mécanismes de transparence et de reddition de comptes sont plus efficaces. Je ne dis pas qu'ils sont aussi bons qu'ils devraient l'être, mais ils sont plus efficaces que pour les transferts à l'enseignement postsecondaire. Il y aurait donc peut-être là une leçon à tirer. D'autres secteurs de l'activité nationale, tels que la défense, se tournent vers les collèges et les instituts pour assurer une partie de la formation dont ils ont besoin. Cela est également vrai du Service correctionnel du Canada.

Le vice-président : La question de la répartition des compétences doit aussi, me semble-t-il, être prise en compte au niveau des coûts indirects de la recherche.

Ma deuxième question concerne l'accès aux études collégiales et aux études universitaires de premier cycle. Nous n'avons guère évoqué, dans le cadre de nos séances, une idée avancée cependant depuis un certain temps déjà. Il s'agit de l'idée de transférer directement aux étudiants l'aide à l'enseignement collégial et aux études universitaires de premier cycle. La subvention irait directement à l'étudiant, lui permettant ainsi de décider de l'établissement où il entend s'inscrire.

Vous avez tous parlé des difficultés qu'il y a à assurer l'adéquation entre les ressources et les besoins. Quel est le point de départ? Doit-on d'abord mettre en place les moyens ou d'abord tenter de cerner la demande, par exemple, dans les régions où se trouvent des minorités linguistiques. Je parle notamment des cours et programmes des collèges et aussi des universités.

Que pensez-vous de cette idée de subventionner directement l'étudiant, et de lui permettre ainsi de choisir dans quel établissement il entend s'inscrire?

Ms. Boyles: We have a blend of that right now in our institutions. About 50 per cent of the institutional budgets come through the core funding mechanism, which will include the post-secondary education transfer. The other portion of the programs comes through purchase of individual seats, either by a student, in some provinces, using a quasi-voucher process, and in other cases where there is the discussion of which programs and where.

I was president of a college that was pretty much entrepreneurial. Only about 25 per cent of our monies came through that core mechanism. It is incredibly difficult for an institution and their economic development partners to do the strategies around which programs are strategically needed for their community and for the future of their community, and knowing that the decision points on how that program will be funded rests with an individual who may or may not choose to go into the programs that are needed for the economic and social success of the country.

Mr. McRoberts: As I understand it, you are raising the prospect of the federal government directly funding students, providing vouchers.

The Deputy Chair: Federal and provincial governments would both have a role, in other words, the amount of taxpayers' money, whether provincial or federal, that goes directly into the undergraduate cost. Not so much the infrastructure and deferred maintenance and all of that, but when you break down the cost of university education, you get direct post-secondary education grants, usually from the provinces. Whether that money comes from the federal transfer or the provincial treasury, those monies go to providing the institution's capability of delivering its programs, largely at the undergraduate level, seeing some or all of that taxpayer money — which could be counted as supporting the undergraduate education — going as a direct grant to the individual student so that they would choose which institution to take that chit to.

Mr. McRoberts: This presumably would be justified under the federal spending power that the Queen can make gifts for any purpose.

The Deputy Chair: Let us not worry how we work out the federal-provincial aspect. I want to come to the core issue, the idea of funding a student versus funding the institution directly through taxpayer funding.

Mr. McRoberts: As I recall, this was discussed under the Trudeau regime, and it did not happen even under the Trudeau government. I think this would be seen as quite provocative, to become so directly involved in funding students, with the prospect perhaps of funding students differently depending on which program they go into. What counts is to have a national vision that the governments can agree upon, and then the mechanism becomes secondary.

Mme Boyles: Cette possibilité existe déjà dans nos établissements. En effet 50 p. 100 environ de nos budgets proviennent des mécanismes de financement de base qui comprennent, bien sûr, les transferts à l'enseignement postsecondaire. L'autre part des programmes est assurée par l'achat de places dans les établissements, soit par l'étudiant luimême, dans certaines provinces au moyen d'une sorte de système de coupons, et dans d'autres cas, après une discussion concernant les programmes offerts dans tel ou tel établissement.

J'étais présidente d'un collège qui, à certains égards, était géré comme une entreprise. Vingt-cinq pour cent seulement de notre budget provenaient de ces mécanismes de financement de base. Il est, pour un établissement, et ses partenaires économiques, extrêmement difficile de définir une stratégie au niveau des programmes dont la communauté a besoin, soit aujourd'hui ou à l'avenir, si le financement dépend d'un individu qui pourrait ne pas choisir de s'inscrire à un programme d'étude dont dépend cependant le succès économique et social du pays.

M. McRoberts : Vous parlez de la possibilité de voir le gouvernement fédéral subventionner directement les étudiants par un système de coupons.

Le vice-président: Le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux auraient chacun un rôle à jouer en cela pour décider de la part des crédits à l'enseignement qui serait versée directement aux étudiants. Je n'entends pas par cela des crédits destinés aux coûts d'infrastructure ou d'entretien différé, mais il existe déjà des bourses d'enseignement postsecondaire, généralement accordées par les provinces. Que l'argent qui finance ces bourses provienne d'un transfert fédéral ou des recettes provinciales, il s'agit d'argent donnant aux divers établissements les moyens d'assurer leur enseignement, généralement au niveau du premier cycle, et c'est dans cette optique-là qu'une partie de l'argent du contribuable, affecté à l'enseignement de premier cycle, serait remise directement à l'étudiant afin qu'il puisse choisir dans quel établissement il entend s'inscrire.

M. McRoberts: Rien n'interdit au gouvernement fédéral de procéder ainsi en vertu de son pouvoir de dépense puisque la Couronne peut effectivement faire des dons comme elle l'entend.

Le vice-président : Ne nous inquiétons pas pour l'instant de la question de la répartition des pouvoirs entre le gouvernement fédéral et les provinces. Je voudrais en arriver à la question essentielle qui est celle de choisir entre une subvention accordée directement aux étudiants, et des subventions globales accordées aux établissements d'enseignement.

M. McRoberts: Si j'ai bonne mémoire, cela avait déjà été envisagé à l'époque de M. Trudeau, mais même sous son gouvernement, cela ne s'est pas fait. D'après moi, une telle initiative ferait figure de provocation. Le montant de la subvention varierait-il en fonction du programme choisi? L'essentiel, me semble-t-il, est de définir une vision nationale sur laquelle les divers gouvernements puissent s'entendre. Dans cette optique, le détail des mécanismes à mettre en oeuvre a une importance secondaire.

The Deputy Chair: I know all the background to this. I want to hear your views, not the views of Trudeau or anyone else.

Mr. McRoberts: I just do not think it is viable.

The Deputy Chair: Thank you. That is where I am going with this.

Mr. Davidson: I would pick up on the point of Mr. McRoberts. Even if it were appealing, the viability of it would be a real challenge.

The other point I would make is that community colleges and universities are very market driven, frankly. They do respond to the needs and interests of students and of the economy.

With a voucher system, you can say, "Let the students vote with their feet." They are voting with their feet. In some cases they are choosing to leave Canada, and we want to do something to change that. In some cases they are choosing to pursue certain institutions over others. The market is already there without using a voucher or chit system, as you have suggested.

You also floated the question of indirect costs. You will notice I have been careful not to use that phrase today, until now. Right now, the indirect costs of research are funded at a rate of about 23 per cent in Canada. The international standard is about 40 per cent to 80 per cent. There is a big gap there. It is worth about \$325 million a year. If the federal government were to choose to fully fund the cost of research, that would free up \$325 million in universities across the country that could go from the research enterprise to the undergraduate teaching enterprise. There is some thought to be given to the federal government recognizing the full cost of research to enable the universities to reapply the funds that they have been cross-subsidizing from the teaching experience over to the research side.

The Deputy Chair: Thank you very much. I did want to hear your direct views. I am not at all surprised by what I heard, but I wanted to get on the record what your views would be with regard to the question of whether or not you allow the student to make the choice.

We are very near our time. We have had a very good session today. Unless I see a real desire for one last question from my colleagues, I want to take this opportunity, on behalf of the committee, to thank you for a thorough discussion today and for the frankness of your answers in the various areas. We covered quite a range of issues, from the broad spectrum of post-secondary education, to the college system, through to the university and into the research area.

I want to thank you all for taking the time to come and meet with us today. Your comments have been very helpful to the committee. I declare the committee ended.

(The committee adjourned.)

Le vice-président : Non, je connais l'historique de la question. C'est votre avis qui m'intéresse, et non les avis qui se sont exprimés autrefois.

M. McRoberts: L'idée ne me semble pas viable.

Le vice-président : Je vous remercie. C'est ce que je voulais savoir.

M. Davidson: J'ajouterais, à ce qu'a dit M. McRoberts, que même si l'idée paraissait séduisante, elle serait irréalisable.

J'ajoute que les universités et les collèges communautaires collent de très près au marché. Ils sont donc en phase avec les besoins et les intérêts à la fois des étudiants et de l'économie.

En instaurant un système de coupons, vous dites « Laissons tout cela dépendre du libre choix des étudiants ». Dans certains cas, ils choisiront de quitter le Canada. Or, nous souhaitions justement faire quelque chose à cet égard. Dans certains cas, ils opteraient pour tel établissement par rapport à tel autre. Toutes ces possibilités existent déjà sans qu'il y ait lieu d'introduire un système de coupons

Vous avez également évoqué la question des coûts indirects. Notez que c'est une expression que j'ai soigneusement évitée. En effet, actuellement au Canada, les coûts indirects de la recherche ne sont financés qu'à hauteur de 23 p. 100. La norme internationale en ce domaine se situe entre 40 et 80 p. 100. Vous voyez que l'écart est sensible. Cet écart correspond à environ 325 millions de dollars par an. Si le gouvernement décidait de financer intégralement les coûts de la recherche, les universités canadiennes auraient tout d'un coup 325 millions de dollars de plus qui pourraient être affectés aux programmes de premier cycle. Il en serait ainsi, si le gouvernement, prenant en compte combien coûtent effectivement les travaux de recherche, permettait aux universités de réaffecter au côté enseignement les fonds employés jusque-là pour financer les travaux de recherche.

Le vice-président : Je vous remercie. Je tenais effectivement à recueillir vos avis. Je ne suis pas surpris par ce que j'ai entendu, mais je souhaitais que soit consigné au compte rendu votre avis sur la question de savoir s'il y avait lieu ou non de laisser le choix entièrement à l'initiative de l'étudiant.

Nous avons presque épuisé le temps dont nous disposions. J'estime que nous avons fait du bon travail. À moins qu'un de mes collègues souhaite vraiment vous poser une dernière question, je vais saisir l'occasion, au nom du comité, pour vous remercier de votre examen approfondi des questions abordées aujourd'hui, et pour la franchise avec laquelle vous avez répondu aux questions qui vous étaient posées. La discussion a porté sur tout un éventail de sujets concernant l'enseignement postsecondaire, les collèges, les universités et la recherche.

Je tiens à vous remercier du temps que vous nous avez consacré. Vos observations nous sont de la plus grande utilité. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, May 6, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (Deputy Chair) in the chair.

[Translation]

The Deputy Chair: I would like to welcome you to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[English]

Today, the committee continues its study under an order of reference from the Senate of Canada on post-secondary education in Canada and related key issues, including the financing, both direct and indirect, of post-secondary education.

I remind the committee that we have an official end time today. We need to finish on time. Since this meeting is unique with regard to one of our distinguished senators, I want to take a few minutes before we finish in recognizing that senator's contributions. We expect the senator to arrive momentarily.

The first presenter will be Mr. Peers. Please proceed.

Douglas Peers, President, Canadian Association for Graduate Studies: Thank you. I want to extend my appreciation to the committee for inviting me to speak.

I am here representing the Canadian Association for Graduate Studies. We represent 60 institutions across Canada, 165,000 students and approximately 6,000 post-doctoral students.

The important point I want to make in my opening remarks is to emphasize how profound the period of transition is at this point in time with regard to graduate education in Canada and globally. It is a radically different world than it was even three years ago and much different than when I was a graduate student. In the last three years, we have seen a tremendous expansion in the number of graduate students admitted to Canadian universities and, at the same time, we were hit by a recession, which is having tremendous impacts on what we are able to deliver to our students and the kind of futures our students can experience once they graduate.

I think it behooves all of us in higher education to take notice that the nature of graduate studies is different today than it was 10 or 15 years ago. The typical student today is different than the typical student of 20 years ago. When I was a graduate student, most students tended to be young, white, middle class and generally male. We engaged in an act almost of self-reproduction since we were to become the next stream of academics.

OTTAWA, le jeudi 6 mai 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 30 heures pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (vice-président) occupe le fauteuil.

[Français]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[Traduction]

Aujourd'hui, le comité poursuit son étude en vertu d'un ordre de renvoi du Sénat du Canada sur l'éducation postsecondaire et les enjeux principaux connexes, y compris le financement direct et indirect de l'éducation postsecondaire.

Je rappelle au comité que nous avons une heure de fin officielle aujourd'hui. Nous devons finir à temps. Notre rencontre d'aujourd'hui est unique en ce qui concerne un de nos distingués sénateurs, et je vais prendre quelques minutes avant la fin pour souligner la contribution de ce sénateur. Il arrivera bientôt.

Le premier témoin sera M. Peers. Veuillez débuter.

Douglas Peers, président, Association canadienne pour les études supérieures : Merci. Je veux remercier le comité de m'avoir invité à comparaître.

Je suis ici au nom de l'Association canadienne pour les études supérieures. Nous représentons 60 institutions au Canada, 165 000 étudiants et environ 6 000 étudiants postdoctoraux.

Dans mes remarques liminaires, je veux souligner l'ampleur de la période de transition actuellement pour l'éducation supérieure au Canada et ailleurs dans le monde. La situation est complètement différente de ce qu'elle était il y a trois ans et très différente de quand je faisais des études supérieures. Au cours des trois dernières années, il y a eu une augmentation considérable du nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles inscrits aux universités canadiennes, et en même temps, nous avons été frappés par une récession qui a des conséquences énormes sur ce que nous pouvons offrir à nos étudiants et le type d'avenir dont pourront profiter nos étudiants une fois diplômés.

Je crois qu'il nous incombe tous dans le domaine des études supérieures de constater de quelle façon ces études sont différentes aujourd'hui comparativement à il y a 10 ou 15 ans. L'étudiant typique d'aujourd'hui est différent de l'étudiant typique d'il y a 20 ans. Lorsque je faisais des études supérieures, la plupart des étudiants étaient jeunes, blancs, issus de la classe moyenne et généralement des hommes. Il s'agissait presque d'une situation d'autoreproduction puisque nous allions devenir la prochaine cohorte d'universitaires.

Today's graduate student is likely very different from that profile. The student can be in mid career, have a family or have a different life expectancy and expectations.

Increasing numbers of our graduate students will not necessarily go on to academic careers. The research skills, aspirations and experiences they gain in graduate school will be leveraged in a variety of environments: public sector, private sector, industry, et cetera. The statistics are stunning when we look at where graduate students work today. Much of that variety is driven by the student's own expectations.

I will note a couple of other changes briefly. First is the increasing importance of post-doctoral fellowships and those students in Canada. They were typically constrained largely to medicine and the sciences. We are seeing more fellowships taking root in the social sciences and humanities as part of a career training path. Canada's graduate numbers are increasing, but they lag behind the U.S. There is tremendous pressure across Canada to increase graduate students.

Second, I want to emphasize the international context. The international environment is dynamic. The need for increased collaboration is clear. The knowledge economy does not know boundaries. We co-publish and co-research with one another. We need to facilitate that collaboration more for Canada to participate. This trend has also led to intensified competition in other fronts. Canada became rather confident about 20 years ago and we still are. We have a lot to offer the world, but there is danger in complacency.

I was in India in December. We visited various institutions representing Canadian graduate schools. The response was often that we were 10 years or 15 years too late. The Germans, French and others are already on the ground. These countries are not simply recruiting foreign students; they actively seek partnerships to benefit the students.

Regarding Europe and the Bologna Process, I was in Berlin last week. The development of a European educational area that spans from the Caucasus to the Atlantic allows for the mobility of students. It creates dynamic opportunities for students in Europe. Over time, I suspect it will become attractive for many students to participate.

Canada needs to think about how we can participate in that process and offer a viable alternative to foster mobility.

With that participation in mind, the national strategy I advocate is that Canada first needs to have the balance right. We need to support basic research. We must ensure we have faculty members in place to support students. We need to ensure

Les étudiants de deuxième et de troisième cycles d'aujourd'hui ne correspondent probablement pas à ce profil. Les étudiants ont peut-être une carrière, une famille, ou ils ont une espérance de vie et des attentes différentes.

Un nombre croissant de ces étudiants ne poursuivront pas nécessairement une carrière universitaire. Les compétences, aspirations et expériences en matière de recherche qu'ils acquerront pendant les études supérieures seront utilisées dans divers environnements : le secteur public, le secteur privé, l'industrie, et cetera. Nous sommes stupéfaits de voir les statistiques qui révèlent où les étudiants de deuxième et troisième cycles travaillent aujourd'hui. Une grande partie de cette diversité est due aux attentes des étudiants eux-mêmes.

Je vais souligner brièvement deux autres changements. Premièrement, il y a l'importance croissante des bourses de recherche postdoctorales et des étudiants titulaires de ces bourses au Canada. Ces bourses étaient réservées en grande partie à la médecine et aux sciences dans le passé. Il y a désormais de plus en plus de bourses de recherche dans les sciences sociales, les lettres et les sciences humaines qui font partie de la formation professionnelle. Le nombre de diplômés des cycles supérieurs augmente au Canada, mais nous sommes en retard par rapport aux États-Unis. On exerce d'énormes pressions partout au Canada pour augmenter le nombre d'étudiants des cycles supérieurs.

Deuxièmement, je veux souligner le contexte international. L'environnement international est dynamique. Il faut clairement augmenter la coopération. L'économie du savoir ne connaît pas de frontières. Nous publions des ouvrages et faisons des recherches avec d'autres. Nous devons faciliter cette coopération pour que le Canada puisse plus y participer. Cette tendance a mené à l'intensification de la concurrence sur d'autres fronts. Le Canada est devenu assez confiant il y a environ 20 ans et nous le sommes toujours. Nous avons beaucoup à offrir au reste du monde, mais la complaisance peut être un piège.

Je suis allé en Inde en décembre. Nous avons visité diverses institutions représentant des écoles d'études supérieures canadiennes. On nous a souvent dit que nous étions 10 ou 15 ans trop tard. Les Allemands, les Français et d'autres sont déjà présents sur le terrain. Ces pays ne font pas que recruter des étudiants étrangers; ils cherchent activement à établir des partenariats qui profiteront aux étudiants.

En ce qui concerne l'Europe et le processus de Bologne, je suis allé à Berlin la semaine dernière. Le développement d'une zone européenne de l'éducation, qui va du Caucase à l'Atlantique, permet la mobilité des étudiants. Elle offre des possibilités dynamiques aux étudiants en Europe. Je crois que cette zone deviendra très attirante pour de nombreux étudiants à l'avenir.

Le Canada doit songer à comment il peut participer à ce processus et offrir une solution de rechange viable afin d'encourager la mobilité.

C'est en gardant cette participation à l'esprit que je propose la stratégie nationale selon laquelle le Canada doit d'abord trouver le bon équilibre. Nous devons appuyer la recherche fondamentale. Nous devons nous assurer d'avoir les professeurs en place pour our students receive adequate support to continue their studies, particularly to undertake studies without being distracted by having to take time-consuming employment. Post-doctoral fellowships are a critical issue. They are vital to what Canada can do in the knowledge economy and for an innovation strategy.

Finally, more attention needs to be paid to greater mobility: to allow students to move within Canada; to experience different labs, libraries, supervisors and colleagues to work with; and to gain international experience. The kinds of exchanges in which we engage in academic life today are becoming increasingly borderless.

James Turk, Executive Director, Canadian Association of University Teachers: Honourable senators, it is a pleasure to be with you today. I distributed to you a packet of information containing documents I will reference.

I am doing something unconventional. I did not give you notes for my presentation. Given the number of issues we will talk about, I will make available to the committee a more elaborated set of comments on issues following our discussion. I look forward to a conversation around the issues you are dealing with.

The Canadian Association of University Teachers is a federation of academic staff associations of 122 universities and colleges across Canada. We represent 65,000 academic staff.

There is not a politician in this country that does not talk about the importance of post-secondary education, and how the future of Canada is tied, in many ways, to building an educated population for a knowledge economy. Unfortunately, there is a shortfall in our support for post-secondary education. This is what I want to talk with you about.

There are five items on the list of subjects we are dealing with. I will focus on items C and D on the list in my remarks about evaluating mechanisms for funding research and the transfer mechanism.

In terms of funding research, I want to raise two issues. First is the amount of funding provided. Second is the targeting of funding. Let me explain both issues.

In terms of the federal government's funding of academic research, I preface it by saying that academic research in Canada is probably more important than in any other major industrialized country. The private sector conducts relatively less research in Canada than in any other industrialized country. We have known this situation for 30 years. There has been a greater reliance on university-based research in Canada than anywhere else. The amount of funding for that research becomes vital.

aider les étudiants. Il faut que nos étudiants reçoivent l'appui nécessaire pour poursuivre leurs études, surtout pour entreprendre des études sans être distraits par un emploi qui accapare leur temps. Les bourses de recherche postdoctorales sont un enjeu essentiel. Elles sont vitales pour le Canada dans le cadre d'une économie du savoir et d'une stratégie d'innovation.

Enfin, nous devons nous attarder davantage à accroître la mobilité : permettre aux étudiants de se déplacer au Canada; de travailler dans des bibliothèques et des laboratoires différents et avec des superviseurs et des collègues différents; et d'obtenir une expérience internationale. Le type d'échanges dans la vie universitaire d'aujourd'hui connaît de moins en moins de frontières.

James Turk, directeur exécutif, Association canadienne des professeures et professeurs d'université: Mesdames et messieurs les sénateurs, je suis ravi d'être ici aujourd'hui. Je vous ai distribué une trousse d'information contenant des documents auxquels je ferai référence.

Je fais quelque chose qui n'est pas conventionnel. Je ne vous ai pas fourni de notes pour mon exposé. Étant donné le nombre de questions dont nous allons discuter, je ferai parvenir au comité une série de commentaires plus détaillés sur ces questions à la suite de notre discussion. J'ai hâte de m'entretenir avec vous de ces sujets.

L'Association canadienne des professeures et professeurs d'université est une fédération d'associations de personnel de 122 universités et collèges au Canada. Nous représentons 65 000 membres du personnel d'université.

Il n'y a pas un politicien au pays qui ne parle pas de l'importance de l'éducation postsecondaire, et comment l'avenir du Canada est lié, de nombreuses façons, au développement d'une population instruite pour l'économie du savoir. Malheureusement, il y a des lacunes à notre appui à l'éducation postsecondaire. Voilà ce dont je veux vous parler.

Il y a cinq points sur la liste des sujets que nous examinons. Je me concentrerai sur les points C et D dans mes commentaires portant sur l'évaluation des mécanismes de financement de la recherche et des mécanismes de transfert.

Au sujet du financement de la recherche, je veux soulever deux points : premièrement, le financement offert, et deuxièmement, la cible de ce financement. Permettez-moi d'aller plus en détail.

En ce qui concerne le financement du gouvernement fédéral pour la recherche universitaire, je débuterai en disant que la recherche universitaire au Canada est probablement plus importante que dans tout autre grand pays industrialisé. Le secteur privé mène relativement moins de recherche au Canada que dans tout autre pays industrialisé. Nous vivons cette situation depuis 30 ans. Le Canada dépend plus de la recherche universitaire que partout ailleurs. Le financement disponible pour cette recherche est donc vital.

From 1993-94 until 1997-98, we had a net decline year by year in the funding for academic research in Canada in real-dollar terms. From 1998-99 to 2006-07, there was a significant increase in funding, and since that time it has been flat.

In 2009, our government cut funding for the three granting councils that provide the bulk of funding for academic research—the Social Sciences and Humanities Research Council, SSHRC, the Natural Science and Engineering Research Council, NSERC and the Canadian Institutes of Health Research, CIHR—by \$147.9 million over three years. In 2009, the American government increased funding for its two granting councils by over \$13 billion. In 2010, there was an increase to the three granting councils in Canada of less than the rate of inflation. At the same time, the Obama administration has proposed an increase to their granting councils of over 6 per cent.

One result of that funding is that we lose some scientists. The more serious result, I fear, is that we lose some of our young PhDs who take jobs in the United States where there are more serious possibilities to have their research funded, particularly in the natural sciences and in capital-intensive areas.

One issue is the amount of funding and another is the targeting of funding, that is, the Government of Canada directing where and how the granting councils can allocate the research funds they have received. For example, in 2007 the government provided \$85 million in resources to the granting councils. Of the \$35 million that went to NSERC, they were allowed to use it only for funding research in energy, the environment and information communications technologies. No other scientists could access money for anything else from that funding. In the social sciences and humanities, the total money that went to SSHRC could be used only in management, business and finance. Consider that this council is the granting council that funds all the philosophers, historians, anthropologists and so forth.

It was similar in 2008. NSERC's new money in 2008 could be used only for research into the needs of Canada's automobile manufacturing, forestry and fishing industries. The Social Sciences and Humanities Research Council money could be used only for research into environmental effects on the lives of Canadians and social and economic development needs in northern communities.

The problem with targeting was solved in 2009 because there was no new money; they actually cut the money. However, they had money for the Canada Graduate Scholarships Program, and the government specified that for the social sciences and

De 1993-1994 à 1997-1998, il y a eu une diminution nette du financement annuel pour la recherche universitaire au Canada en dollars réels. De 1998-1999 à 2006-2007, il y a eu une augmentation importante du financement, et depuis, il est demeuré stable.

En 2009, le gouvernement a réduit de 147,9 millions de dollars sur trois ans le financement des trois conseils subventionnaires qui offrent la majorité du financement pour la recherche universitaire — le Conseil de recherches en sciences humaines, le CRSH, le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, le CRSNG, et les Instituts de recherche en santé du Canada, les IRSC. En 2009, le gouvernement américain a augmenté le financement pour ces deux conseils subventionnaires de plus de 13 milliards de dollars. En 2010, l'augmentation pour les trois conseils subventionnaires du Canada était plus basse que le taux d'inflation. Pour la même période, l'administration du président Obama a proposé une augmentation de plus de 6 p. 100 pour les conseils subventionnaires américains.

Un résultat de ce financement, c'est que nous perdons des scientifiques. Le résultat le plus grave, je crains, c'est que nous perdons certains de nos jeunes qui viennent d'obtenir un doctorat et qui décident d'aller travailler aux États-Unis où ils ont de meilleures chances d'obtenir des fonds pour leur recherche, particulièrement dans le domaine des sciences naturelles et des activités à haut coefficient de capitaux.

Il y a la question du montant du financement et aussi la question du ciblage du financement, c'est-à-dire que le gouvernement du Canada détermine où et comment les conseils subventionnaires peuvent allouer les fonds de recherche qu'ils ont reçus. Par exemple, en 2007, le gouvernement a accordé 85 millions aux conseils subventionnaires. Des 35 millions de dollars qui sont allés au CRSNG, ce dernier n'a pu utiliser ces fonds que pour financer la recherche dans le domaine de l'énergie, de l'environnement et des technologies de l'information et des communications. Aucun autre scientifique n'a pu avoir accès à des fonds pour quoi que ce soit d'autre à partir de cet argent. Dans le domaine des sciences sociales et des sciences humaines, les fonds qui ont été accordés au CRSH n'ont pu être utilisés que pour la gestion, les affaires et les finances. Il faut tenir compte du fait qu'il s'agit d'un conseil subventionnaire qui finance tous les philosophes, les historiens, les anthropologues, et cetera.

C'était la même chose en 2008. Tous les fonds que le CRSNG a reçus en 2008 n'ont pu être utilisés que pour la recherche sur les besoins des industries de la pêche, des forêts et de l'automobile au Canada. Le Conseil de recherches en sciences humaines n'a pu utiliser les fonds qu'il a reçus que pour la recherche portant sur les effets environnementaux sur la vie des Canadiens et les besoins des collectivités du Nord en matière de développement social et économique.

Le problème en ce qui concerne le ciblage a été résolu en 2009 car il n'y avait pas de nouvel argent; ils ont en fait réduit les subventions. Cependant, ils avaient des fonds pour le Programme de bourses d'études supérieures du Canada, et le gouvernement a

humanities, those scholarships could be spent only on students studying in business-related degrees.

As well, in the last four budgets, in addition to targeting where the money to the granting councils was to go, they are also directing money to research institutes — not through a peer review process, not through the granting councils, but by the government specifying in the budget who is to receive the money. For example, in the last budget, the Rick Hansen Foundation received 50 per cent more money directly from the government than the entire Social Sciences and Humanities Research Council of Canada. TRIUMF, which is an important major subatomic physics laboratory in British Columbia, received almost double the amount that the entire Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada received.

The government has targeted not only the agencies it prefers but also those it does not like. The Canadian Foundation for Climate and Atmospheric Sciences, the main funding body for university-based research on climate, atmospheric and related oceanic work in Canada, received no new money in 2010, threatening Canada's capacity to continue research in these vital areas

We are concerned about the government targeting funding in that way, and we find it ironic that a government that acknowledges that it cannot pick winners and losers in business thinks that it can direct where research money goes. We think that targeting is a serious mistake. I am sure by this targeting the government wants to ensure that the public money is spent in ways that will provide practical benefits, but in reality we know that the real benefits, commercial as well as practical, come largely out of basic research.

Think of all the things we use that come from basic research: computers, lasers, medical imaging devices like MRIs and CT scans, global positioning systems, encryption systems that allow us to do our banking, Teflon, and the Internet. The list goes on and on. The best way we know to benefit a country is to build in funding for basic research, and that has not been happening.

Mike Lazaridis, businessman, founder and co-CEO of Research in Motion, commented on this issue. He said:

I keeps hearing that there is something fundamentally wrong with the university research system in Canada. Some very influential people believe that we are not getting the proper "bang for the buck" from our investment in university R&D. In fact, having done some R&D, some say we should take upwards of \$100-million from the annual budgets of the granting councils and focus instead on commercializing the knowledge we already have. What a dreadful mistake that would be. . . . The number one reason to fund basic research well and with vision is to attract the

précisé que pour ce qui est des sciences sociales et humaines, seuls les étudiants dans le domaine des affaires pouvaient se prévaloir de ces bourses.

Par ailleurs, au cours des quatre derniers budgets, en plus de cibler où l'argent des conseils subventionnaires devait aller, le gouvernement dirigeait également des fonds vers les instituts de recherche — non pas selon le processus d'examen par les pairs, non pas par l'intermédiaire des conseils subventionnaires, mais en précisant dans le budget qui devait recevoir les fonds. Par exemple, dans le dernier budget, la Fondation Rick Hansen a reçu directement du gouvernement 50 p. 100 plus d'argent que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. TRIUMF, qui est un important laboratoire de physique des particules subatomiques en Colombie-Britannique, a reçu presque le double du montant total qu'a reçu le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada.

Le gouvernement a ciblé non seulement ses organismes préférés, mais aussi ceux qu'il n'aime pas. La Fondation canadienne pour les sciences du climat et de l'atmosphère, le principal organisme de financement pour la recherche universitaire sur le climat, l'atmosphère et l'océan au Canada, n'a reçu aucun nouvel argent en 2010, ce qui menace la capacité du Canada à poursuivre ses recherches dans ces domaines vitaux.

Nous sommes préoccupés par la façon dont le gouvernement cible ses fonds, et nous trouvons ironique qu'un gouvernement qui reconnaît qu'il ne peut pas choisir des gagnants et des perdants dans le domaine des affaires pense qu'il puisse décider où vont les fonds pour la recherche. Nous sommes d'avis que ce ciblage constitue une erreur grave. Je suis certain que le gouvernement veut ainsi s'assurer que les fonds publics sont dépensés de façon à pouvoir en retirer des avantages pratiques, mais en réalité, nous savons que les avantages réels, autant sur le plan commercial que pratique, proviennent en grande partie de la recherche fondamentale.

Songez à tout ce que nous utilisons qui provient de la recherche fondamentale : les ordinateurs, les lasers, les appareils d'imagerie médicale comme pour les IRM et les tomodensitomètres, les systèmes de positionnement global, les systèmes de chiffrement qui nous permettent d'effectuer des transactions bancaires, le téflon et l'Internet. La liste est longue. Nous savons que ce qui est le plus avantageux pour un pays, c'est d'accroître le financement pour la recherche fondamentale, et ce n'est pas ce que l'on a fait.

Mike Lazaridis, homme d'affaires, fondateur et co-chef de direction de Research in Motion, a fait des commentaires à ce suiet. Il a dit :

J'entends constamment dire qu'il y a quelque chose de fondamental qui ne va pas avec le système de recherche universitaire au Canada. Il y a des gens qui ont beaucoup d'influence et qui estiment que nous n'avons pas un bon rendement sur notre investissement dans la R-D universitaire. En fait, en matière de R-D, certains disent que nous devrions prendre jusqu'à 100 millions des fonds annuels que nous affectons aux conseils subventionnaires pour nous concentrer plutôt sur la commercialisation du savoir dont nous disposons déjà. Quelle erreur terrible ce

very best researchers from around the world. Once here, they can prepare Canada's next generations of graduates, masters, PhDs and post-doctorates, including the finest foreign students. All else flows from that.

There needs to be a refocus on both the amount of money and the funding of it.

The second issue I want to raise is the funding transfer for post-secondary education. Canada now transfers less, on a per-student constant-dollar basis, than it did in 1993-94. The Council of the Federation says that there must be an increase of at least 4.5 per cent per year to meet the needs adequately. The Canadian Association of University Teachers takes the position that we should go back to the level of funding that we were at in the late 1970s and early 1980s when the federal government put one half of one per cent of gross domestic product into post-secondary education; that is, one half of a penny of every dollar earned by the economy.

That will not happen. In fact, there will be no significant increase until we change the mechanism by which we fund post-secondary education. All our federal funding goes in block transfers that provinces can spend or not spend as they want, and they do not have to spend it on post-secondary education.

I do not think there is a cabinet of government that will make the significant increases that are necessary until there is some assurance that the money will actually be spent, and that is why we are proposing the introduction of a Canada post-secondary education act, a copy of which is in the kit that I have given you. This act will create a system modeled on the Canada Health Act with predictable guidelines, some assurance for the federal government that the money will be spent on post-secondary education, and some assurance for the provinces of predictable and sustainable funding for post-secondary education.

That assurance is vital. Without a movement to a different mechanism, we will not have an adequate level of funding.

[Translation]

Olivier Beaulieu-Mathurin, President, Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec: Thank you for your invitation Mr. Chairman, and I would like to repeat that the Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec is the only organization representing graduate students in Quebec and although it is part of the association, it has a unique status within that association.

serait... La raison principale pour laquelle nous devons bien financer la recherche fondamentale, et le faire avec vision, c'est pour attirer les meilleurs chercheurs de partout dans le monde. Une fois ici, ils peuvent préparer les prochaines générations de diplômés canadiens, au niveau de la maîtrise, du doctorat et du post-doctorat, y compris les meilleurs étudiants étrangers. Tout le reste découle de cela.

Il faut donc réorienter à la fois le financement et les montants.

La deuxième question que je voulais aborder est celle du transfert de fonds pour les études postsecondaires. Le Canada transfère maintenant moins d'argent, par étudiant et en dollars constants, qu'il ne le faisait en 1993-1994. Le Conseil de la Fédération soutient qu'il doit y avoir une augmentation d'au moins 4,5 p. 100 par an pour répondre aux besoins de façon adéquate. L'Association canadienne des professeures et professeures d'université est d'avis que nous devrions revenir au niveau de financement que nous avions vers la fin des années 1970 et au début des années 1980, alors que le gouvernement fédéral investissait un demi pour cent du PIB dans l'éducation postsecondaire, c'est-à-dire un demi cent pour chaque dollar gagné dans l'économie.

Cela ne se fera pas. En fait, il n'y aura aucune augmentation importante tant que nous n'aurons pas changé le mécanisme de financement des études postsecondaires. Tous les fonds fédéraux sont transférés en bloc aux provinces qui peuvent dépenser ou non ces fonds comme bon leur semble, et elles ne sont pas obligées de les dépenser pour les études postsecondaires.

À mon avis, aucun cabinet du gouvernement n'augmentera ces fonds au niveau requis tant que nous ne serons pas certains que cet argent sera en fait dépensé, et c'est pour cette raison que nous proposons l'adoption d'une loi canadienne sur l'enseignement postsecondaire, dont vous trouverez un exemplaire dans la trousse d'information que je vous ai remise. Cette loi créera un système qui s'inspire de la Loi canadienne sur la santé et qui sera doté de lignes directrices prévisibles et de garanties pour le gouvernement fédéral selon lesquelles cet argent sera dépensé pour l'enseignement postsecondaire, ainsi que de garanties pour les provinces selon lesquelles il y aura des fonds prévisibles et durables pour l'enseignement postsecondaire.

De telles garanties sont absolument nécessaires. Si on n'adopte pas un mécanisme différent, on ne pourra pas obtenir un niveau de financement adéquat.

[Français]

Olivier Beaulieu-Mathurin, président, Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec : Merci, monsieur le président de votre invitation, j'aimerais réitérer que le Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec est la seule instance représentant les étudiants des cycles supérieurs au Québec, qui s'est intégrée au sein de l'association mais qui a un statut particulier à l'intérieur de l'association.

I would like to begin by saying that our organization supports the recommendation put forward by the FEUQ on April 22 at this same committee's meeting, and that is the recommendation regarding opting out, C-288 federal transfers, and funding.

From our perspective education falls under provincial jurisdiction, however we acknowledge that the federal government plays an important role with respect to funding, more specifically in the area of research. Our position on funding research is that this has to be done through funding bodies that already exist, with their peer review process. Funding must occur together with the evaluation of funding body strategic plans. The ultimate goal is that all applications recommended by the various committees — which have not been funded because of a lack of funds — receive funding. There is excellent research but unfortunately there is no funding to support it.

The other issue I would like to raise is that of international students. We are of the opinion that there has to be an overall strategy for international students in Canada. We have to make access to post-secondary education easier for international students by improving access to information and the quality of that information. For example, in order for Citizenship and Immigration Canada to be able to set up a chat service, their website has to be developed so that foreign students can easily and quickly find what they are looking for, and the data and advice provided have to be standardized by providing more training to Citizenship and Immigration Canada's officers.

The other issue is the number of accredited doctors in countries that are a significant source of foreign students. We think that more doctors should be accredited abroad. It would facilitate the process for them to come here and it would facilitate the process from embassies and from Canada. What is apparent is that this is a kin to a market. When these individuals apply, they do not necessarily apply only to come to Canada, but also to other countries. Given everything that is happening with the Bologna process, Canada could be more competitive in attracting foreign students. This is an area that should not be neglected and we have to move ahead because there is added value in having more foreign students here.

All this must be done, of course, in the spirit of complementing each others' areas and respecting the jurisdictions of federal and provincial governments. Procedures must be facilitated for foreign students, a more international outlook for universities must be fostered, and links between organizations must be created.

We would also like to raise the issue of post-doctoral studentships. Since 2009 the CNCS has been representing post-doctoral trainees in Quebec. Two of our main associations have created representation for them within their structure.

Je me permets de dire que notre organisation appuie ce que la FEUQ, le 22 avril, à une réunion de ce même comité, a mis de l'avant comme recommandation, à savoir la question du droit de retrait, des transferts fédéraux de C-288 et du financement subventionnaire.

Pour nous, l'éducation est de compétence provinciale mais nous sommes conscients de l'importance du gouvernement fédéral en matière de financement, particulièrement dans la recherche. Notre position dans le financement de la recherche est qu'il doit se faire au travers des organismes subventionnaires qui existent déjà avec le processus d'évaluation par les pairs. Le financement doit être fait en évaluant les plans stratégiques des organismes subventionnaires. L'objectif est que toutes les demandes recommandées par les différents comités — qui faute de fonds ne sont pas financées — trouvent à être financées. D'excellentes recherches sont reconnues, malheureusement, on ne peut pas avoir des fonds pour les financer.

L'autre question sur laquelle je m'attarderai est celle des étudiants internationaux. D'après nous, on doit avoir une stratégie globale des étudiants internationaux au Canada. Il faut faciliter l'accessibilité aux études universitaires pour les étudiants internationaux en facilitant l'accès à l'information et la qualité de celle-ci. Par exemple, pour mettre sur pied un service de clavardage en ligne, offert par Citoyenneté et Immigration Canada, il faut développer davantage leur site afin que l'étudiant étranger trouve facilement et rapidement ce qu'il recherche, et standardiser les données et les conseils offerts en offrant davantage de formations aux agents de Citoyennetés et Immigration Canada.

L'autre question est le nombre de présence de médecins accrédités dans les pays où il y a une provenance importante d'étudiants internationaux. On croit qu'il faudrait augmenter le nombre d'accréditations de ces médecins à l'étranger. Cela faciliterait le processus pour qu'ils viennent ici et cela faciliterait les démarches auprès des ambassades et à partir du Canada. La vision que l'on retrouve dans tout cela, c'est qu'on se retrouve dans un marché. Quand ils font une demande, ce n'est pas juste au Canada qu'ils le font, mais aussi dans d'autres pays. Avec ce qui se fait au niveau du processus de Bologne, la compétitivité du Canada, en termes d'attraction des étudiants internationaux, pourrait être augmentée. C'est un endroit qu'il ne faudrait pas laisser, et il faut aller de l'avant car il y a une valeur ajoutée à recevoir plus d'étudiants internationaux ici.

Le tout, bien sûr, doit se faire dans une optique de complémentarité, dans le respect des champs de compétences respectifs des gouvernements fédéral et provinciaux. On doit favoriser les démarches des étudiants internationaux et l'internationalisation des universités et faciliter les liens entre les organismes.

Comme autre point, on mentionne les stagiaires postdoctoraux. Le CNCS, depuis 2009, représente les stagiaires postdoctoraux au Québec. Deux de nos principales associations ont été créées dans leur structure. L'Université de Montréal et

The Université de Montréal and McGill University have accommodated post-doctoral trainees within their institutions. We are following the situation very closely.

Since the last federal budget the status of these students has been clearer; prior to the budget it was not clear whether they were students or employees. At the same time, the real debate, which is whether or not their grants are taxed, is also taking place elsewhere.

This represents several thousands of dollars more or less in the pockets of these doctoral fellows. The academic aspect to this question is whether or not this is training. Despite the federal government's recent decision, one has to acknowledge that there is strong and tangible recognition of the educational nature of post-doctoral fellowships. Quebec's Ministry of Education recognizes this in its funding formulas for post-doctoral fellowships.

The Association des universités au Québec and the Association des doyens des établissements d'enseignement supérieur officially support the fellows being included as students. Apart from the unionization of some post-doctoral fellows in two Ontario universities, there is little support for post-doctoral fellows being considered as employees. Sometimes there is ambiguity because of the common definition. That is an important aspect to this. Work has to be done in that regard. On the other hand, each of these universities has to decide and there has to be some coordination between them.

I would like to add another measure that we support, whose purpose is to stem the exodus of young people from resource-rich regions, and that is to establish a type of tax credit for new graduates who decide to go back to live in the regions.

Tax credits can sometimes be complex. The FEUQ, however, supports tax credits. For example, we recommended that the Quebec government establish tax credits for international students. International students who decide to stay and settle here — in Quebec at least — would be reimbursed for a part of the fees they paid for their studies. This would allow us to attract individuals who already have a network within our universities and who have been trained in this country and therefore do not encounter the same kind of credential recognition problems that other immigrants from other countries encounter.

[English]

Andrea Balon, National Executive Representative, National Graduate Caucus: Thank you for this opportunity to speak to you today about graduate student issues. The National Graduate Caucus is Canada's largest graduate student organization, representing over 70,000 students at over 30 campuses across the country.

l'Université Mc Gill ont, à l'intérieur de leurs instances, une place pour les postdoctoraux. On suit la situation de très près.

Lors du dernier budget fédéral, on peut trancher la question du statut de ces étudiants, car il y avait une ambiguïté à savoir s'ils étaient des étudiants ou des employés. En même temps, le réel débat de dire qu'ils n'étaient pas éligibles à la non imposition de leur bourse se trouve aussi ailleurs.

L'importance que cela représente pour les stagiaires, c'est plusieurs milliers de dollars de plus ou de moins dans leurs poches. La question à se poser sur la nature académique est la suivante : s'agit-il ou non d'une formation? À ce chapitre, malgré la récente décision du gouvernement fédéral, on est forcé d'admettre que le caractère formatif du stage postdoctoral jouit d'un appui tangible et incontournable. Le ministère de l'Éducation du Québec le reconnaît dans ses formules de financement des stagiaires postdoctoraux.

L'appui officiel de l'Association des universités au Québec et l'Association des doyens des établissements d'enseignement supérieur sont en faveur de la reconnaissance à titre d'étudiants. Mise à part la syndicalisation de quelques stagiaires postdoctoraux dans deux universités ontariennes, peu d'appui concret milite en faveur du stage postdoctoral en tant qu'employé. Il faut savoir qu'il y a parfois de l'ambiguïté en raison de la définition commune. Cela serait un aspect important. Un travail doit se faire. D'un autre côté, il faut reconnaître que trancher cette décision revient à chacune des universités et il doit y avoir une certaine concertation entre elles.

J'ajouterais l'appui en faveur d'une mesure, qui viserait à faciliter ou régler l'exode des jeunes des régions ressources, d'offrir une sorte de crédits d'impôt pour les nouveaux diplômés qui décident de retourner vivre en région.

La question des crédits d'impôt est parfois complexe. La FEUQ est quand même en faveur des crédits d'impôt. Par exemple, on recommande au gouvernement québécois la mise en place de crédits d'impôt pour les étudiants internationaux. Les étudiants internationaux, qui décident de rester et de s'établir au pays — au Québec dans ce cas — se verraient rembourser une partie des frais forfaitaires payés pour leurs études. Cela permet d'attirer des gens qui ont déjà un réseau de stabilisation à l'intérieur des universités, et qui ont une formation faite à l'intérieur du pays et qui se trouvent à ne pas avoir autant de problèmes de reconnaissance des compétences que d'autres immigrants venant de pays étrangers.

[Traduction]

Andrea Balon, représentante à l'exécutif national, Caucus national des étudiantes et des étudiantes de deuxième et troisième cycles: Je vous remercie de cette occasion de venir vous parler aujourd'hui des étudiants des cycles supérieurs. Le Caucus national des étudiants de deuxième et troisième cycles est le plus grand organisme d'étudiants des cycles supérieurs au Canada. Nous représentons plus de 70 000 étudiants dans plus de 30 campus universitaires au pays.

As an organization, we see the investment in graduate students and their research as an essential investment in the future needs of the Canadian economy. Graduate students are the drivers of long-term innovation through their research and also go on to become a highly skilled and highly qualified workforce that is needed in a knowledge-based economy.

There have been modest improvements in graduate student funding in the recent federal budgets. However, these improvements still have not made up for the cuts to the granting councils from the early 1990s. The latest increases in funding and the Canada Graduate Scholarships were geared toward specific areas of private industry, a policy that limits long-term innovation. The short-term increase in the 2009 federal budget in the number of scholarships distributed under the Social Sciences and Humanities Research Council were directed only towards business-related degrees.

Canada's research community responded negatively as the move ultimately undermines the independence of the council and the internationally recognized peer review standards within academia. This short-sighted research policy undermines Canada's world-class reputation and damages our world-class research community.

Also in the latest federal budget, this council received an increase of less than 1 per cent, following a trend of underfunding to the social sciences, even though the vast majority of graduate students are in this sector of academia.

According to recent studies carried out by the Organisation for Economic Co-operation and Development, Canada is falling far behind other industrialized countries in the area of private-sector research, development and innovation. Using public tax resources to subsidize private-sector-driven commercialization projects in universities, however, negatively affects incentives for the private sector to invest in in-house research and development. This policy also reduces the job opportunities for graduate students after they graduate.

We are of the opinion that public-sector funding for university research is essential to reverse this trend.

Today's graduate students face increased challenges. Graduate studies have expanded 37 per cent in the past decade as the demand for workers with advanced degrees has grown with the shift to a more knowledge-based economy. Despite this growth, there has not been an adequate increase in funding for graduate students. This lack of funding reduces not only the affordability of graduate school but also the quality of research.

Notre organisme considère qu'il est essentiel d'investir dans les étudiants des cycles supérieurs et leurs recherches pour les besoins futurs de l'économie canadienne. Les étudiants des cycles supérieurs sont les moteurs de l'innovation à long terme grâce à leurs recherches et deviennent par la suite une main-d'œuvre hautement qualifiée et spécialisée dont on a besoin dans une économie fondée sur le savoir.

Au cours des derniers budgets fédéraux, il y a eu des améliorations modestes dans le financement des étudiants de deuxième et troisième cycles. Cependant, ces améliorations n'ont pas compensé les compressions qu'ont subies les conseils subventionnaires depuis le début des années 1990. Les dernières augmentations de financement et les bourses d'études supérieures du Canada visaient précisément certains domaines du secteur privé, une politique qui limite l'innovation à long terme. L'augmentation à court terme dans le budget fédéral de 2009 du nombre de bourses distribuées par le Conseil de recherches en sciences humaines ne visait que les diplômes dans le domaine des affaires.

La réaction des chercheurs canadiens était négative car cette décision mine en fin de compte l'indépendance du conseil et les normes d'examen par les pairs reconnues à l'échelle internationale dans le milieu universitaire. Cette politique à courte vue en matière de recherche mine la réputation mondiale du Canada et nuit à nos chercheurs de renommée internationale.

Par ailleurs, dans le dernier budget fédéral, le CRSH a reçu une augmentation de moins de 1 p. 100, ce qui maintient la tendance de sous-financement des sciences sociales, même si la grande majorité des étudiants de deuxième et troisième cycles proviennent de ce secteur universitaire.

Selon des études récentes effectuées par l'Organisation de coopération et de développement économiques, le Canada accuse un retard important par rapport à d'autres pays industrialisés dans le domaine de la recherche, du développement et de l'innovation dans le secteur privé. Cependant, l'utilisation des ressources fiscales publiques pour subventionner les projets de commercialisation du secteur privé dans les universités n'encourage pas le secteur privé à investir dans la recherche et le développement à l'interne. Cette politique réduit par ailleurs les possibilités d'emploi des étudiants des cycles supérieurs une fois qu'ils ont obtenu leur diplôme.

Nous sommes d'avis que le financement du secteur privé pour la recherche universitaire est essentiel si nous voulons renverser cette tendance.

Les étudiants des cycles supérieurs de nos jours doivent faire face à de plus en plus de défis. Leur nombre a augmenté de 37 p. 100 au cours de la dernière décennie alors que la demande pour des travailleurs ayant des diplômes d'études supérieures a augmenté et que nous sommes passés à une économie du savoir. Malgré cette croissance, le financement des étudiants des cycles supérieurs n'a pas augmenté suffisamment. Ce manque de financement réduit non seulement l'abordabilité des études supérieures, mais aussi la qualité de la recherche.

Graduate students incur increased debt loads during their programs and face a faster rise in tuition fees than undergraduates, In addition, a Statistics Canada report released early this year showed that PhD graduates can look forward to increasing their pay only an average of \$4,000 a year over that of a master's graduate, despite studying and paying tuition fees for an extra five years.

Basic curiosity-driven research that graduate students carry out is the foundation for the future economy, and establishes the long-term innovation possibilities for enterprises.

Countries such as those in Europe, the U.S. and growing economies like China and India have invested heavily in university research in response to the global recession.

Canada has been ranked by an international panel to have one of the most efficient and effective discovery grants programs in the world in producing innovative and top-tier research. However, investment by the federal government in the councils that fund university research was cut by \$148 million in the 2009 budget and not restored in the recent budget.

Since 2006, the federal government has provided little in the way of upfront grants to graduate students. For example, the 2008 Budget increase in the number of Canada Graduate Scholarships did not reflect the enrolment trends in graduate studies. Only 15 per cent of the new scholarships in 2008 went to graduate students studying under the social sciences, humanities and the arts, where approximately 50 per cent of graduate students study.

The 2009 Budget continued this trend, with only \$17 million of the \$88 million going to SSHRC, and earmarking all of that \$17 million for those in "business-related degrees," thereby excluding well over 90 per cent of graduate students in the social sciences, humanities and the arts.

Moreover, there was barely any mention of graduate student research in the 2010 federal budget, with paltry and asymmetrical increases to the granting councils favouring market-driven research.

Our recommendation to the pre-budget consultations was to restore the \$148 million to the granting councils and increase, in both proportion and amount, funding to go to basic research by graduate students. We recommended that this money be asymmetrically allocated through the Social Sciences and Humanities Research Council to make up for the historical underfunding of these programs.

Par rapport aux étudiants de premier cycle, les étudiants des cycles supérieurs sont confrontés à un niveau d'endettement accru et à des frais de scolarité qui augmentent plus rapidement. Par ailleurs, un rapport publié par Statistique Canada au début de l'année révèle que les titulaires d'un doctorat ne peuvent espérer recevoir en moyenne que 4 000 \$ de plus par an qu'un titulaire d'une maîtrise, même s'ils ont étudié et payé des frais des scolarité pendant cinq ans de plus.

La recherche fondamentale motivée par la curiosité que les étudiants des cycles supérieurs effectuent est le fondement de l'économie future et crée des possibilités d'innovation à long terme pour les entreprises.

Les pays européens, les États-Unis et les économies en croissance comme la Chine et l'Inde ont considérablement investi dans la recherche universitaire pour combattre la récession mondiale.

Selon un groupe international, le Canada a l'un des programmes subventionnaires de découverte les plus efficaces et efficients au monde pour ce qui est de produire la meilleure recherche novatrice. Cependant, l'investissement du gouvernement fédéral dans les conseils qui financent la recherche universitaire a été réduit de 148 millions de dollars dans le budget de 2009 et l'investissement n'a pas été rétabli dans le dernier budget.

Depuis 2006, le gouvernement fédéral a accordé très peu de subventions directes aux étudiants des cycles supérieurs. Par exemple, l'augmentation dans le nombre des bourses d'études supérieures du Canada dans le budget de 2008 ne reflétait pas les tendances d'inscription dans des programmes d'études supérieures. Seulement 15 p. 100 des nouvelles bourses ont été décernées en 2008 à des étudiants de deuxième et troisième cycles dans les domaines des sciences sociales, des sciences humaines et des arts, tandis que 50 p. 100 des étudiants de deuxième et de troisième cycles sont inscrits dans ces programmes.

Le budget de 2009 a maintenu cette tendance, alors que seulement 17 millions de dollars sur les 80 millions ont été accordés au CRSH et que la totalité de ce montant est allée aux étudiants dans le domaine des affaires, excluant ainsi plus de 90 p. 100 des étudiants de deuxième et de troisième cycles dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts.

Par ailleurs, on a à peine mentionné la recherche effectuée par les étudiants des cycles supérieurs dans le budget fédéral de 2010, des augmentations asymétriques et négligeables ayant été accordées aux conseils subventionnaires qui favorisaient la recherche axée sur le marché.

Lors des consultations prébudgétaires, notre recommandation était de remettre en place les 148 millions de dollars pour les conseils subventionnaires et d'augmenter le financement accordé à la recherche fondamentale faite par des étudiants des cycles supérieurs tant en montant réel que proportionnellement. Nous avons recommandé que ces fonds soient alloués de façon asymétrique par le CRSH afin de compenser le sous-financement de ces programmes par le passé.

Our second recommendation to government was to double the amount of Canada graduate students that receive direct funding for their studies through the Canada Graduate Scholarships Program.

I hope that when this committee considers issues pertaining to access to post-secondary education and graduate studies, you consider how graduate students are funded.

With that, I will end my presentation. I look forward to the question period, where I can provide more in-depth answers.

The Deputy Chair: Thank you to all our presenters.

I will now open the floor to our colleagues.

[Translation]

Senator Champagne: Mr. Beaulieu-Mathurin, forgive me for being somewhat curious; you stated in your opening remarks that your organization has unique status within the Fédération étudiante universitaire du Québec. Why and what is it?

Mr. Beaulieu-Mathurin: The CNCF is an organization that represents graduate students, and that, contrary to other members of the Fédération étudiante universitaire du Québec, has its own president, budget and the ability to take political positions. Within the federation, only the president of the Fédération étudiante universitaire du Québec can do that.

Senator Champagne: A few weeks ago Mr. Savoie appeared before this committee and I heard him again on the radio this morning; allow me to bring you up to date on Quebec news with respect to post-secondary education.

At this point, McGill University would like to substantially increase its tuition fees for its MBA program. In Quebec, the freeze on tuition fees was lifted in 2007 and since then they have been going up by \$100 per year. That is not a huge amount. But this time we are talking about a very significant amount.

This morning I heard that the Minister of Education in Quebec, Ms. Courchesne, challenged McGill University and stated that if the university demands such high amounts from its students, then they will collect, from each student, the amounts they usually allocate.

Where do we stand? Of course McGill University's MBA program is one of the most well known in America, but there is also a program offered by the Hautes Études Commerciales; why does McGill University, when it attracts so many international students, want to increase its fees so substantially? Are they right or wrong? How will we manage that, both at the provincial level and at the federal level, the federal government being the one that transfers significant funds to Quebec for university education?

La deuxième recommandation que nous avons faite au gouvernement était de doubler le montant de l'aide directe que reçoivent les étudiants de deuxième et troisième cycles pour leurs études, et ce, par l'entremise du Programme de bourses d'études supérieures du Canada.

J'espère que, lorsque votre comité étudiera les questions liées à l'accès aux études postsecondaires et aux études supérieures, vous vous pencherez sur la façon dont on aide les étudiants de deuxième et troisième cycles.

Je m'arrête là, et je suis impatiente de répondre aux questions, pour pouvoir vous fournir plus de détails.

Le vice-président : Merci à tous nos témoins.

Je vais maintenant donner la parole à nos collègues.

[Français]

Le sénateur Champagne: Monsieur Beaulieu-Mathurin, permettez-moi d'être un peu curieuse; vous disiez tout à l'heure dans votre présentation que votre organisme a un statut particulier au sein de la Fédération étudiante universitaire du Québec. Pourquoi et cela consiste en quoi?

M. Beaulieu-Mathurin: Le CNCF est une organisation qui représente les cycles supérieurs et qui, comparativement à d'autres commissions de la Fédération étudiante universitaire du Québec, a son propre président, son budget et la possibilité de faire de la représentation politique. Tandis qu'à l'intérieur de la structure, ce n'est que le président de la Fédération étudiante universitaire du Québec qui peut le faire.

Le sénateur Champagne: Nous recevions M. Savoie il y a quelques semaines et je l'entendais à la radio ce matin; alors, permettez-moi de vous transporter au centre de l'actualité québécoise concernant l'éducation postsecondaire.

En ce moment, l'Université McGill pour son programme MBA veut augmenter de façon importante les frais de scolarité. Au Québec, nous savons que le gel des frais de scolarité a cessé en 2007, et qu'ils augmentent depuis de 100 \$ par année. Ce n'est quand même pas énorme. Mais là, on parle vraiment d'une augmentation importante.

J'entendais ce matin que la ministre de l'Éducation du Québec, Mme Courchesne, met l'Université McGill au défi en déclarant que si l'université demande des sommes aussi importantes à ses élèves, ils devront prélever, pour chaque étudiant, les sommes qu'ils octroient normalement.

Où est-ce qu'on se situe? Le programme MBA de l'Université McGill est, bien sûr, l'un des plus reconnus en Amérique, mais on a quand même le programme offert aux Hautes Études Commerciales; pourquoi l'Université McGill, qui attire beaucoup d'étudiants étrangers, veut exiger des frais de scolarité aussi élevés? Ont-ils raison ou tort? Comment va-t-on pouvoir gérer cela, autant au niveau provincial qu'en relation avec le gouvernement fédéral, qui effectue des transferts de fonds importants au Québec pour l'éducation universitaire?

Mr. Beaulieu-Mathurin: With respect to McGill University, I understand that they want to deregulate and go beyond the ministry's threshold. I should point out that up until 2012 fees will not be frozen and there will be an increase.

At that point there will be further consultations and what McGill University is doing in fact is trying to force a move ahead and go beyond what has been decided.

McGill University also provides a program in partnership with the HEC. It is called an EMBA; an executive MBA that costs approximately \$60,000. They are allowed to offer that program but when they try to change their entire MBA program for all students and increase all fees, that is deregulate them, then the Ministry of Education refuses.

McGill University also wanted to turn that program into a selffinancing program so that they would no longer have to comply with the ministry's rules. One needs authorization to do that and one needs to provide grounds for the change based on the market.

There are two or three self-financing programs in Quebec. This boils down to a confrontation between the Ministry of Education and McGill University. In our opinion, that is not the path to take for now. The McGill Students' Society and the GSS are also uncomfortable with this decision.

Senator Champagne: This would be a form of privatization in a university in Quebec; at least in one of its programs.

Mr. Beaulieu-Mathurin: There is some concern about a domino effect. The rector of Laval University stated that, in relation to their medical program for which there is huge demand and for which they turn away many students, they might also like to increase their fees. That is currently the concern of several groups.

Senator Champagne: I would like you to confirm something for me: Is it true that foreign students pay tuition fees that are much higher than Canadian or Quebec students?

Mr. Beaulieu-Mathurin: There are three differences, between Quebec, Canadian and foreign students in Quebec, with respect to funding.

Senator Champagne: I will give the floor to my colleagues.

[English]

Senator Seidman: Thank you for coming to talk to us this morning. I have come from the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, where we are hearing from witnesses concerned with a vision for the future of the Canadian energy sector.

I was struck by something I heard this morning. We heard from witnesses who said that there is a growing crisis in electrical engineering university programs in this country. They said there

M. Beaulieu-Mathurin: Je comprends qu'en ce qui concerne l'Université McGill, on parle de déréglementer et d'aller au-delà du plafond du ministère. Il faut savoir que, jusqu'en 2012, nous sommes dans une situation où les frais sont dégelés et qu'il y aura une augmentation.

Par la suite, il y aura consultation à nouveau et ce que l'Université McGill fait, c'est tenter de forcer la main et d'essayer d'aller au-delà.

L'Université McGill offre également un programme en partenariat avec le HEC. Il s'agit du EMBA; un MBA exécutif qui coûte près de 60 000 \$. Elle peut offrir ce programme, mais lorsqu'elle tente de changer l'entièreté de son programme MBA pour tous les étudiants et en augmenter les frais, les déréglementer, c'est là où le ministère de l'Éducation refuse.

L'Université McGill voulait également effectuer ce transfert de programme afin d'aller vers un programme autofinancé, pour ne plus être soumis à la règle du ministère. Pour ce faire, il faut obtenir une autorisation et fournir des justifications par rapport au marché.

Il y a deux ou trois programmes autofinancés au Québec. C'est, au fond, un affrontement entre le ministère de l'Éducation et l'Université McGill. À notre avis, ce n'est pas la voie pour l'instant. L'Association des étudiants de McGill et de GSS est aussi inconfortable avec cette décision.

Le sénateur Champagne: Ce serait en fait une forme de privatisation d'une université au Québec; dans un des programmes en tout cas.

M. Beaulieu-Mathurin: Il y a un peu la crainte d'un effet domino. Le recteur de l'Université Laval dit aussi que, concernant leur programme de médecine pour lequel il y a une grande demande et pour lequel ils doivent refuser beaucoup d'étudiants, qu'ils pourraient aussi vouloir augmenter les frais. C'est la crainte que plusieurs groupes vivent en ce moment.

Le sénateur Champagne : J'aimerais que vous me confirmiez une chose : est-ce que les étudiants étrangers ne paient pas des frais de scolarité beaucoup plus élevés que les étudiants canadiens ou québécois?

M. Beaulieu-Mathurin : Il y a effectivement une différence en trois volets; entre les étudiants québécois, canadiens et étrangers au Québec, dans le système de financement.

Le sénateur Champagne : Je vais céder la parole à mes collègues.

[Traduction]

Le sénateur Seidman: Merci d'être venus nous rencontrer ce matin. J'arrive du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, où nous entendons des témoins qui souhaitent que nous ayons une vision pour l'avenir du secteur énergétique canadien.

J'ai été frappée par quelque chose que j'ai entendu ce matin. Nous avons entendu des témoins nous dire que les programmes de génie électrique dans les universités canadiennes sont en proie à were fewer and fewer students, and that this situation was having a profound influence on research and development and the development of new technologies in Canada.

They were speaking specifically as it related to the energy field and our challenges there. Among the reasons they put forward for this crisis of fewer and fewer students was what we have often heard and discussed around this table from our eminent senator, Senator Keon, that there is an ever-decreasing number of young men opting for post-secondary education, for some reason. The electrical engineering programs and the whole area of R&D and new technologies development appeal more to young men than to young women. I was struck by the crossover between what I heard on another committee this morning and our subject today. I would appreciate your comment on this issue.

Mr. Peers: I can try. I have been in my current institution for three years. Previously, I was at the University of Calgary, where we saw a noticeable trend, in particular with the oil sands. Young males, my nephew, for example, can make \$140,000 per year as a roofer so why go to university? It speaks to a deeper problem that is not unique to Canada, as evidenced by the data from the U.S. and the U.K. In areas of hard science in general, we are becoming more dependent on international students. In the U.S., for example, 35 per cent of the graduate students in physics and math are international students. We face much the same problem here. There is a gender dimension beyond that but generally speaking, sciences are not attracting students in the way they once were. This issue has to be addressed through the K to 12 system as well as the universities.

Engineering has further challenges in persuading students to take on a research career when the private-sector opportunities are good. Often, they can go from a bachelor of engineering straight into a prospective job and they are not necessarily going into a master's level education. Talking with grad deans across Canada, that is a further pressure on universities to seek international students to work in the labs of faculty members.

Coming back to what other people at the table pointed out, to support graduate students in those areas, we need well-funded labs and researchers that are active, and we have to keep those researchers in Canada. There are multiple elements, but real efforts need to be taken to encourage more men and women generally to look at science as a valuable career. That effort has to start at the high school and junior high school levels.

une crise qui prend de l'ampleur. On nous a dit que ces programmes attirent de moins en moins d'étudiants et que la situation a une incidence profonde sur la recherche et le développement ainsi que sur la mise au point de nouvelles technologies au Canada.

On nous parlait plus précisément des répercussions sur le secteur énergétique étant donné les défis que nous avons à relever dans ce domaine. Parmi les raisons évoquées pour expliquer cette pénurie d'étudiants, il y avait notamment le phénomène dont nous avons souvent entendu parler autour de cette table de la part de notre éminent collègue, le sénateur Keon, de ces jeunes hommes qui sont de moins en moins nombreux à poursuivre des études postsecondaires, sans qu'on sache trop pourquoi. Les programmes de génie électrique et tout le domaine de la recherche et du développement et de la mise au point de nouvelles technologies attirent davantage les jeunes hommes que les jeunes femmes. J'ai été frappée par les rapprochements que l'on peut faire entre ce que j'ai entendu à un autre comité ce matin et le sujet qui nous occupe aujourd'hui. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Peers: Je peux essayer de répondre. J'en suis à ma troisième année dans l'établissement que je fréquente. Auparavant, j'étais à l'Université de Calgary, où nous avions remarqué une tendance qui se dessinait notamment par rapport aux sables bitumineux. Les jeunes hommes, comme mon neveu, peuvent gagner 140 000 \$ par an en tant que couvreur. Alors, pourquoi aller à l'université? Cet état de fait nous ramène à un problème plus profond qui ne se limite pas au Canada, à en croire les données provenant des États-Unis et du Royaume-Uni. De manière générale, la population étudiante dans les sciences exactes est constituée de plus en plus d'étudiants étrangers. Aux États-Unis, par exemple, 35 p. 100 de ceux qui sont inscrits en physique et en mathématiques au deuxième et au troisième cycles sont des étudiants étrangers. Le problème est à toutes fins utiles le même ici. Il y a aussi une dimension liée aux différences entre les sexes, mais de manière générale, les sciences n'attirent pas autant d'étudiants qu'autrefois. Il faut tenter de résoudre ce problème, non pas seulement au niveau universitaire, mais dans les écoles primaires et secondaires.

Dans le domaine du génie, on a encore plus de mal à inciter les étudiants à vouloir devenir un chercheur quand ils ont tellement de possibilités qui leur sont offertes dans le secteur privé. Bien souvent, dès qu'ils obtiennent leur baccalauréat en génie, ils peuvent se trouver un emploi, si bien qu'ils ne poursuivent pas leurs études au niveau de la maîtrise. C'est ce qui explique, d'après ce que m'ont dit les doyens des facultés d'études supérieures dans les universités canadiennes, que les universités doivent chercher à attirer des étudiants étrangers pour travailler dans les laboratoires de leurs professeurs.

Si je peux revenir à ce que d'autres ont fait remarquer autour de la table, pour appuyer les étudiants de deuxième et troisième cycles dans ces domaines, il nous faut des laboratoires bien financés et des chercheurs actifs, et il nous faut garder ces chercheurs au Canada. De nombreux éléments entrent en ligne de compte, mais il faut vraiment déployer des efforts pour encourager un plus grand nombre d'hommes et de femmes à

Mr. Turk: There are a number of aspects to the question that you asked. Mr. Peers mentioned several of them. It is wrong to say that men are more likely to want to go into engineering than women. First, there is a significant surplus of men vis-à-vis women, but much research shows that there are numerous disincentives to women going into engineering. The tradition in engineering is that of a male culture, and women who begin in engineering, even when there are creative programs for that purpose, often leave. A number of universities have been wrestling with how to attract and keep more women, and there has been an increase in the percentage of women. Part of the solution to the problem is resolving some of the gender disincentives to women so that they enter the program, stay with it and succeed in the field.

Second, there is a lesser enrolment in the sciences generally, which has been discussed a lot. Mr. Peers is right: We have to look at that issue partly in terms of elementary and secondary education for a solution. Third, especially in fields like engineering, for people who want to go on to become academics in the field and to teach and do research, the field is capital-intensive. With the underfunding of NSERC, the reality is that it is difficult to obtain adequate funding in Canada. It is much more difficult here than it is in the United States. Of course, we have many top students who go on to the United States to do their PhDs because there is more funding for their graduate work. Then, they often stay in the United States because there is more opportunity for jobs and funding for those jobs. A complex set of issues is at the base of the problem.

Senator Seidman: If we can pursue this a little more, you talked about better information at the secondary level. Can the universities do something in terms of marketing and public relations?

Mr. Turk: The issue is not primarily a public relations issue or a marketing issue. If students do not come to university with a background in mathematics and the sciences, they will not be able to study engineering. The elementary and secondary curricula in the different provinces have been wrestling with how to strengthen curricula in maths and sciences to attract students to those fields. Sometimes educators have made missteps, as in Ontario, where they altered the curriculum in such a way that algebra in Grade 11 was so difficult, it discouraged many students from going forward. The focus needs to be on the secondary level curricula in terms of preparing more people to go into the field at the university level. That is my recommendation.

envisager une carrière dans les sciences comme étant une perspective attrayante. Il faut commencer dans les écoles secondaires et les écoles intermédiaires.

M. Turk: Il y a plusieurs aspects à la question que vous avez posée. M. Peers en a évoqué quelques-uns. Il n'est pas juste de dire que les hommes sont plus susceptibles de vouloir étudier le génie que les femmes. Tout d'abord, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes, mais une bonne part des recherches montrent qu'il y a de nombreux facteurs qui dissuadent les femmes de vouloir étudier le génie. Traditionnellement, c'est la culture masculine qui domine dans le domaine du génie, et les femmes qui se lancent en génie, même quand il existe des programmes novateurs pour les y inciter, ne terminent bien souvent pas leur programme. Plusieurs universités cherchent depuis un certain temps à attirer plus de femmes et à les garder, si bien que le pourcentage de femmes a augmenté. Pour résoudre le problème, il faudrait notamment éliminer certains facteurs qui ont un effet dissuasif sur les femmes, afin qu'elles soient plus nombreuses à s'inscrire à des programmes de génie, à terminer leurs études et à réussir dans le domaine.

Deuxièmement, il y a généralement moins d'étudiants qui s'inscrivent en sciences, et nous en avons déjà beaucoup parlé. M. Peers a raison: Nous devons notamment chercher une solution du côté des écoles primaires et secondaires. Troisièmement, et c'est particulièrement le cas dans des domaines comme le génie, ceux qui veulent devenir ensuite professeurs, qui veulent enseigner et faire de la recherche, doivent investir beaucoup d'argent. Étant donné le sous-financement du CRSNG, le fait est qu'il est difficile pour eux d'obtenir une aide financière suffisante au Canada. C'est bien plus difficile ici qu'aux États-Unis. Bien entendu, beaucoup de nos meilleurs étudiants s'en vont aux États-Unis pour faire leur doctorat parce que les études supérieures y sont mieux financées. Puis, il arrive souvent qu'ils y restent parce qu'ils y trouvent plus facilement un emploi et une aide financière pour leurs travaux. Le problème s'explique par un ensemble complexe de facteurs.

Le sénateur Seidman: Poursuivons un peu dans cette veine. Vous avez parlé de mieux informer les jeunes du secondaire. Les universités pourraient-elles faire quelque chose du côté du marketing et des relations publiques?

M. Turk: La question n'est pas principalement une question de relations publiques ou de marketing. Si les jeunes arrivent à l'université et qu'ils n'ont pas une bonne base en mathématiques et en sciences, ils ne pourront pas faire des études de génie. Dans les différentes provinces, on cherche à renforcer les programmes d'études en mathématiques et en sciences aux niveaux primaire et secondaire afin d'attirer plus d'étudiants. Il y a eu des erreurs de parcours par le passé. En Ontario, par exemple, on a instauré un nouveau programme qui a rendu l'algèbre en onzième année tellement difficile que beaucoup d'étudiants n'ont pas voulu poursuivre. À mon avis, il faut mettre l'accent sur les programmes d'études au niveau secondaire pour qu'ils préparent plus de jeunes à poursuivre leurs études dans ce domaine au niveau universitaire. Voilà ce que je recommande.

Mr. Peers: I agree. Many people in Canada are actively trying to promote science in high school. One can point to the recently installed President of the University of Calgary, Elizabeth Cannon, who is an engineer. She has been active in bringing more women to science and engineering. One of my female associate deans is a mathematician, and she is active. There is a growing recognition that we need many more role models and mentors going out to the schools. Universities are stepping up, but it comes back to the curriculum, parental expectations, et cetera.

Senator Seidman: Do Ms. Balon or Mr. Beaulieu-Mathurin have anything to add?

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: Several universities offer initiation studentships for research to undergraduate students. These students are paired up with master's or doctoral students in various research groups that they work with during the summer. That serves as an initiation and can motivate them to undertake post-graduate studies, which represents an added value in training. That is why students may make that choice.

One of the main reasons why there are fewer graduate students in natural sciences or engineering is that it is easier to find a job in those areas with an undergraduate degree. Students realize that it is not really worthwhile pursuing graduate studies. They may go on if they have a passion for it or if they want to work with a particular professor. Many of my colleagues from the Association des étudiants de l'École Polytechnique (AEP) would say that for now they do not want to undertake graduate studies.

[English]

Ms. Balon: Funding is a huge issue. In the last federal budget, funding was directed at infrastructure and building labs. As Mr. Turk said, little funding has been directed at graduate student researchers who conduct this research. That situation has huge implications for why students are not continuing in the science sectors.

We also have to consider that students are coming out of their undergraduate degrees with high debt loads as well. As Mr. Beaulieu-Mathurin said, they are moving into their graduate research and have to decide whether they should take a job to pay off their debt or accumulate more debt.

With regard to international students working in the sciences, international students pay twice as much in fees. If they are given scholarships or grants, they are not allowed work permits on most of the scholarships, to my understanding. They too struggle at higher amounts because they are isolated when they come here to study. Funding is a huge issue.

M. Peers: Je suis d'accord. Il y a bien des gens au Canada qui cherchent activement à faire la promotion des sciences au niveau secondaire. Il n'y a qu'à voir ce que fait la nouvelle rectrice de l'Université de Calgary, Elizabeth Cannon, qui est elle-même ingénieure. Elle s'efforce d'attirer plus de femmes dans les programmes de sciences et de génie. Je peux aussi donner l'exemple d'une de mes collègues doyenne associée, qui est ellemême mathématicienne. Nous sommes de plus en plus conscients du fait qu'il faut que nous ayons davantage de modèles et de mentors qui puissent se rendre dans les écoles. Les universités font leur part, mais tout revient aux programmes d'études, aux attentes des parents, et cetera.

Le sénateur Seidman: Mme Balon ou M. Beaulieu-Mathurin auraient-ils quelque chose à ajouter?

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin: Plusieurs universités offrent des stages d'initiation à la recherche pour les étudiants du premier cycle. Ces étudiants sont jumelés à des étudiants à la maîtrise ou au doctorat dans divers groupes de recherche et ils travaillent pendant l'été. Cela peut les initier et peut-être les inciter à faires des études supérieures, ce qui peut avoir une grande valeur ajoutée dans une formation. C'est pourquoi l'étudiant pourrait favoriser ce choix.

Une des principales raisons pour laquelle il y a moins d'étudiants aux cycles supérieurs en sciences naturelles et en génie, c'est qu'il est plus facile de se trouver un emploi à la sortie du baccalauréat dans ces domaines. Les étudiants trouvent alors qu'il ne vaut pas la peine de poursuivre des études supérieures. Ils vont décider d'y aller s'ils ont la passion ou s'ils ont été accrochés par un professeur. Beaucoup de mes collègues de l'Association des étudiants de l'École Polytechnique (AEP) vont dire qu'ils ne souhaitent pas étudier aux cycles supérieurs pour le moment.

[Traduction]

Mme Balon: Le financement est un problème de taille. Dans le dernier budget fédéral, on a prévu des fonds pour l'infrastructure et la construction de laboratoires, mais comme l'a fait remarquer M. Turk, on en a prévu très peu pour les étudiants des cycles supérieurs qui font de la recherche. C'est ce qui explique en grande partie que les étudiants ne poursuivent pas leurs études en sciences.

Il ne faut pas oublier non plus que les jeunes sont lourdement endettés quand ils terminent leurs études de premier cycle. Comme l'a expliqué M. Beaulieu-Mathurin, ils doivent ensuite choisir entre se trouver un emploi pour rembourser leurs dettes ou poursuivre leurs études et s'endetter encore davantage.

En ce qui concerne les étudiants étrangers dans les programmes de sciences, ils paient deux fois plus en frais de scolarité. S'ils reçoivent des bourses d'études ou de l'aide financière, le plus souvent, ils n'ont pas le droit d'obtenir un permis de travail. Ils éprouvent aussi d'autres difficultés du fait qu'ils se sentent isolés quand ils viennent étudier ici. Le financement est un problème énorme.

Senator Cordy: My first question relates to the intense competition for international postgraduate students. Mr. Peers, you spoke about going to India and said that you arrived and were told that you were too late because European countries are offering partnerships for study in their countries. We have not been able to offer these partnerships.

We heard yesterday that the same challenges exist for the recruitment of undergrad students. We heard that Australia spends \$20 million per year to promote Australia to international students. Canada spends \$1 million, which is less than what some universities spend. I had the opportunity a few years ago to talk to officials in our embassy in Malaysia, where I brought this up. They said that Australia has what I will call university information days that the students from Asia — either China or India — attend. They are accepted to the university, and at the same time they receive their student visas.

We have a challenge because what I heard at the time — and I gather from talking to some of the university people in Halifax the situation has not changed for Canada — is that students are applying to universities in Canada and being accepted, but after months and months, they still have not heard whether they have been granted a student visa. Rather than wait until the end of August or early September to make their decision, they are either studying at home or going to places like Australia or European countries that offer the visas in a more timely way.

What do we do about that situation? We have the public relations aspect, but also the student visa aspect. What kinds of measures should we recommend as a committee?

Mr. Peers: It is interesting. I was here on Tuesday for a meeting with Department of Foreign Affairs and International Trade and we talked about this issue. Canada has been slower at processing visas and it has been a long-standing complaint for many of us. I wish we were not that slow but, on the other hand, Australia has inherited a number of problems. The instances of fraud are high. Several months ago in the U.K., they were not accepting any student visas from Northern India due to serious problems of fraud.

Australia was aggressive in going abroad, pursuing students and setting up branch campuses. That approach has led to certain quality concerns. One thing we have done well in Canada is to maintain the quality of our programs.

The real challenge with international graduate students is not so much the visas — though they can be a hassle — it is supporting those students. The days when students come in with money and pay for the privilege of being a graduate student — like I did when I was a graduate student — are long since gone.

Le sénateur Cordy: Ma première question concerne le fait que la concurrence est très vive à l'échelle internationale pour ce qui est d'attirer des étudiants des cycles supérieurs. Monsieur Peers, vous nous avez dit que vous étiez allé en Inde et qu'on vous avait dit que vous arriviez trop tard parce que les pays européens offrent des partenariats pour qu'on vienne étudier dans leurs pays. Nous n'avons pas pu offrir ces partenariats.

Hier, on nous a expliqué que la situation est semblable pour ce qui est de recruter des étudiants de premier cycle. On nous a dit que l'Australie dépense 20 millions de dollars par an pour promouvoir ses universités auprès des étudiants étrangers. Le Canada dépense un million de dollars, ce qui est inférieur à ce que dépensent certaines universités. Il y a quelques années de cela, j'ai eu l'occasion de discuter de cette question avec des représentants de notre ambassade en Malaisie. Ils m'ont expliqué que l'Australie tient des journées d'information sur les universités auxquelles sont invités les étudiants d'Asie, c'est-à-dire de la Chine ou de l'Inde. Dès qu'ils sont acceptés à l'université, ces étudiants reçoivent leur visa d'étudiant.

Nous avons un problème à cet égard puisque, d'après ce qu'on m'a dit à l'époque — et la situation n'a pas changé au Canada, d'après les représentants universitaires que j'ai rencontrés à Halifax —, les étudiants qui sont acceptés dans des universités au Canada doivent souvent attendre des mois avant de savoir s'ils ont obtenu leur visa d'étudiant. Au lieu de devoir attendre jusqu'à la fin ou au début septembre pour prendre leur décision, ils préfèrent étudier dans leur pays ou encore en Australie ou dans des pays européens où ils peuvent obtenir plus rapidement leur visa d'étudiant.

Que pouvons-nous faire pour régler ce problème? Il y a la dimension relative aux relations publiques, mais il y a aussi celle du visa d'étudiant. Quelles mesures devrions-nous recommander en tant que comité?

M. Peers: C'est une question intéressante. J'étais ici mardi pour rencontrer des représentants du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et nous avons justement discuté de cette question. Le traitement des demandes de visa est plus lent au Canada, et beaucoup d'entre nous s'en plaignent depuis longtemps. J'aimerais bien que ce ne soit pas aussi lent, mais l'Australie a pour sa part hérité d'un certain nombre de problèmes. Il y a eu de nombreux cas de fraude. Le Royaume-Uni a annoncé il y a plusieurs mois de cela qu'il n'accepterait plus de visa d'étudiant du Nord de l'Inde à cause de sérieux problèmes de fraude.

L'Australie déployait beaucoup d'efforts à l'étranger pour recruter des étudiants et installer des campus satellites. Cette approche a entraîné certaines préoccupations en ce qui concerne la qualité. Ce que nous faisons de bien au Canada, c'est que nous avons su conserver la qualité de nos programmes.

Le véritable problème qui se pose pour les étudiants étrangers des cycles supérieurs, ce n'est pas tellement le visa d'étudiant, même s'il peut être difficile d'en obtenir un, mais c'est plutôt l'aide qui est offerte à ces étudiants. Elle est révolue depuis longtemps l'époque où les étudiants arrivaient chez nous avec l'argent

For any good graduate student — a PhD-research student, and it does not matter whether they are in history, political science, chemistry or whatever — we need to be able to fund them.

There are scholarship programs, like the China scholarship program, for example. We now have the Vanier scholarships and we have been using them to bring in top international students, but we have to be able to fund them. Depending upon provincial jurisdiction, that funding can be difficult for an institution. We are competing with the top institutions. Several of my own master's students have gone to the U.S. for their PhDs and are receiving lucrative packages. We need to be able to offer the same.

Mr. Turk: Every university wants international students because broadening the diversity of the student body is valuable for all sorts of reasons.

Let us be frank. The desire of most countries to attract large numbers of graduate students — and Australia is the most extreme, especially for undergraduates — is that they see it as a way of funding their post-secondary system. As a result of difficult economic times, competing challenges in health care and social assistance, there has been, worldwide, in varying degrees, underfunding and a desire by virtually every industrialized country to see international students as a way to bring money into the system. There is vigorous competition.

If you look at literature in the U.K., Ireland, Australia or New Zealand, you see the same rhetoric as here: We want to be the destination for international students. They are all out recruiting.

At the end of the day, this recruiting is a mug's game. We want to have information programs and visas available appropriately, but thinking that somehow we will be able to lure more students away from the U.K. or Australia, at the end of the day, that is not how to build our post-secondary system. We will all get our share. There is too much of a false belief. If we were the only country recruiting it could be a possibility, but we are not. Everyone is asking the same questions. There are discussions going on, I imagine, in every equivalent committee in every capital of every major industrialized country.

We must ask more basic questions. We want international students. How do we make it possible for them to come here? How do we sustain them when they are here? How do we have adequate funding?

I will pick up on something Mr. Peers said because it is my experience too. I know loads of Canadians undergraduates who have gotten their BAs in Canada and have left Canada because there was not adequate funding for them to do their PhD studies.

nécessaire et étaient prêts à payer pour le privilège d'être étudiant de deuxième ou de troisième cycles, comme je l'ai fait moi-même. Les étudiants qui ont du talent, qu'ils fassent de la recherche au niveau du doctorat ou qu'ils étudient en histoire, en science politique, en chimie ou dans quelque autre matière, ont besoin que nous les aidions financièrement.

Il existe des programmes de bourses d'études, comme celui pour les étudiants chinois. Nous avons maintenant les bourses Vanier dont nous nous servons pour faire venir les meilleurs étudiants étrangers, mais nous devons pouvoir les financer. Dans certaines provinces, ce financement peut être problématique pour les universités. Nous sommes en concurrence avec les établissements d'enseignement les plus réputés. Plusieurs de mes étudiants à la maîtrise sont allés faire leur doctorat aux État-Unis où on leur offre des conditions financières très intéressantes. Nous devons pouvoir faire de même.

M. Turk : Toutes les universités veulent attirer des étudiants étrangers car il peut être intéressant pour toutes sortes de raisons de diversifier la population étudiante.

Parlons franchement. La plupart des pays souhaitent attirer un grand nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles — l'Australie est l'exemple le plus extrême, surtout pour les étudiants du premier cycle — pour pouvoir ainsi financer leur système postsecondaire. En raison de la conjoncture économique difficile et des problèmes qu'il a à financer les soins de santé et l'aide sociale, presque tous les pays industrialisés sous-financent à des degrés divers leur système d'éducation postsecondaire et considèrent les étudiants étrangers comme un moyen de combler le manque à gagner, d'où la concurrence très vive qu'ils se livrent.

Au Royaume-Uni, en Irlande, en Australie et en Nouvelle-Zélande, on tient le même discours qu'ici : Nous voulons être la destination de choix pour les étudiants étrangers. Ils cherchent tous à recruter ces étudiants.

Au bout du compte, on se leurre en misant ainsi sur le recrutement. Il est important d'avoir des programmes d'information et de traiter les demandes de visa en temps opportun, mais il ne faut pas nous imaginer que nous allons attirer chez nous des étudiants qui seraient allés au Royaume-Uni ou en Australie. Ce n'est pas ainsi que nous allons renforcer notre système postsecondaire. Nous allons tous avoir notre part d'étudiants. À mon avis, nous misons à tort sur le recrutement. Si nous étions le seul pays à recruter, peut-être que ce serait une possibilité, mais nous ne le sommes pas. Tout le monde se pose les mêmes questions. Je soupçonne que dans des comités comme le vôtre dans les capitales de tous les grands pays industrialisés, les discussions sont les mêmes.

Nous devons poser des questions plus fondamentales. Nous voulons attirer les étudiants étrangers, alors comment pouvons-nous leur faciliter la tâche? Comment pouvons-nous leur venir en aide une fois qu'ils sont ici? Comment pouvons-nous financer convenablement l'aide à ces étudiants?

Je vais revenir à quelque chose dont parlait M. Peers car je suis, moi aussi, arrivé à la même conclusion. Je connais beaucoup d'étudiants canadiens qui ont quitté le Canada après avoir obtenu leur baccalauréat parce qu'ils ne pouvaient pas compter sur The amount of money available for scholarships and research in the U.S. is drawing them away. We must look more basically at the funding before we focus on international students somehow and take the issue out of the larger context.

Senator Cordy: The suggestion seems to be to take a balanced, practical approach.

I want to talk about the funding for research. Funding for research is vital, but a number of you have talked about the 2009 Budget funding cuts for funding councils, whereas the U.S. increased funding by \$13 billion. In 2010, our increase was less than inflation while the U.S. increased by 6 per cent. In addition to the cuts, funding was targeted. You itemized where it was targetted, so I will not repeat that.

Ms. Balon spoke about how some agencies seemed to be favoured. Some received 50 per cent more; some received no increases or less money.

We tend to have winners and losers. Should we have strings attached to funding? How will those strings attract postgraduate students to Canada? It does not seem to me that they will be helpful.

Mr. Turk: The federal government puts considerable money into research. We argue the funding is not adequate and leaves us disadvantaged vis-à-vis the United States, which is the place that we can lose most faculty and students to.

The government, in funding, understandably is concerned about appropriate use of significant public money. Where government makes its mistake is in thinking it should be the body that decides who receives the money and what kinds of focus there should be for the money that it gives to various granting councils; or that it should bypass the granting councils altogether and give money to certain research centres.

Our argument, to put it simply, is that there is ample evidence over many years that the best decisions about how to allocate research money is made best by the scientific community through a peer-review process that is properly accountable. I made the comment that our current federal government acknowledges that it is difficult for governments to pick winners and losers in the business world. It is even more difficult to pick winners and losers in research.

un financement suffisant pour leurs études de doctorat. Ils choisissent de poursuivre leurs études aux États-Unis parce qu'il y a plus d'argent pour les bourses d'études et les travaux de recherche. Nous devons explorer plus avant la question de base qui est celle du financement avant que nous ne décidions de miser sur les étudiants étrangers et de nous concentrer sur un aspect seulement de la question.

Le sénateur Cordy: Vous semblez préconiser une approche équilibrée et pragmatique.

J'aimerais qu'on parle du financement de la recherche. C'est là quelque chose d'essentiel, mais plusieurs d'entre vous ont parlé du fait que les budgets des conseils subventionnaires avaient été réduits dans le budget de 2009, alors qu'aux États-Unis, ils ont été augmentés de 13 milliards de dollars. En 2010, l'augmentation chez nous a été inférieure au taux d'inflation alors qu'aux États-Unis, elle a été de 6 p. 100. Outre les réductions, le financement a été ciblé. Vous avez bien indiqué toutes les composantes qui avaient été touchées, alors je ne vais pas les répéter.

Mme Balon a donné à entendre que certains organismes ont reçu 50 p. 100 de plus, alors que d'autres ont reçu moins d'argent ou n'ont eu droit à aucune augmentation.

En règle générale, il y a des gagnants et des perdants. Le financement devrait-il être assorti de conditions? En quoi ces conditions seraient-elles attrayantes pour les étudiants des cycles supérieurs étrangers? Il me semble qu'elles ne nous aideraient guère.

M. Turk: Le gouvernement fédéral investit des sommes considérables dans la recherche. Nous croyons que le financement n'est pas suffisant et qu'il nous place dans une position désavantageuse par rapport aux États-Unis, où nous risquons de voir la plupart de nos professeurs et de nos étudiants se retrouver.

Nous comprenons que le gouvernement soit préoccupé par la bonne utilisation de ces sommes importantes de fonds publics pour la recherche. Mais le gouvernement se trompe lorsqu'il croit que c'est lui qui devrait décider qui reçoit l'argent et quelle devrait être l'utilisation des fonds qu'il donne aux divers conseils subventionnaires; ou qu'il devrait se passer des conseils subventionnaires et donner l'argent à certains centres de recherche.

Nous disons simplement qu'une abondance de preuves recueillies au cours de nombreuses années ont démontré que les meilleures décisions sur l'affectation du financement en recherche sont prises par la communauté scientifique dans le cadre d'un processus d'examen par les pairs assorti d'un mécanisme de reddition de comptes approprié. J'ai dit que le gouvernement fédéral actuel reconnaît qu'il est difficile pour les gouvernements de choisir des gagnants et des perdants dans le monde des affaires. Il est encore plus difficile de le faire dans le domaine de la recherche.

Research advances by failure as well as by success. Many things we try do not work out, but we learn from that experience. Experts in the field, and expert scientists generally, are in the best position to advise as to priorities and, within those priorities, which applications are most meritorious.

For all three granting councils now, fewer than 20 per cent of the applications that come in for funding from academics are able to be granted. Difficult decisions must be made. When the government targets by saying all the money for the humanities and social scientists can go only for research in business administration and finance, it means that granting councils are not able to consider potentially important applications in other fields. We think that decision should be made by the research community in an accountable way.

Mr. Peers: As someone who has enjoyed multiple perspectives on the peer-review process, I am one of the most outspoken defenders of it. However, it is important to realize that one of the unique things about the research landscape in Canada is how dependent we are on those three councils. Other countries have multiple councils, agencies and private-sector foundations. A researcher in another country like the U.S. will have more opportunities for funding. We tend to be much more dependent on those three councils.

Ms. Balon: The targeting of funds to produce marketable, commercial research is concerning, especially with the granting councils. The universities have had a poor track record in producing marketable products. In fact, there has been a consistent reduction in the rate of return on investment in the commercialization of university research. We spend more money at most universities maintaining these commercialization programs than we receive in royalties from selling the intellectual property. That situation is something we need to consider.

I will echo the previous comments that we need to respect the peer-review process and we need to respect curiosity-driven research.

Senator Hubley: Welcome, and thank you for your presentations this morning. My question will follow upon Senator Cordy's question. I was interested in your review of the 2010 Budget, where the government has moved money out of the granting councils and into the budget to have the opportunity to give monies to specific organizations or foundations. That may be the reason why that happened.

Do you feel the federal government has a role to play in ensuring that research conducted in the universities meets the needs of society and the Canadian economy? The government may be looking at funding through a different lens. Can you comment on that, please?

Mr. Turk: The federal government has the right, if not the obligation, to be concerned that the money it provides for research serves the needs of Canadians. The question is how best to serve the needs of Canadians. I suggest that the best way to do that may be counterintuitive. It is not for the government to say: Spend it in this area; spend it on that project; or give it to this

Les échecs tout comme les succès font avancer la recherche. Nombre de choses que nous essayons ne fonctionnent pas, mais nous apprenons de cette expérience. Les experts du domaine et les scientifiques en général sont les mieux placés pour recommander les priorités et quelles demandes méritent le plus d'être financées.

Moins de 20 p. 100 de toutes les demandes de financement provenant d'universitaires et présentées aux trois conseils subventionnaires sont acceptées. Des décisions difficiles doivent être prises. Lorsque le gouvernement dit que tout l'argent des sciences humaines et sociales doit être utilisé dans le domaine des finances et de l'administration des affaires, cela signifie que les conseils subventionnaires ne peuvent pas examiner les demandes qui pourraient être importantes dans d'autres secteurs. Nous croyons que la décision devrait être prise par les chercheurs d'une façon responsable.

M. Peers: À titre de personne qui a profité de différentes perspectives dans ce processus d'examen par les pairs, je suis l'un de ses plus ardents défenseurs. Cependant, il est important de comprendre qu'un aspect unique de la recherche au Canada est le fait que nous dépendons de ces trois conseils. D'autres pays ont de nombreux conseils, agences et fondations du secteur privé. Un chercheur dans un autre pays, comme les États-Unis, se trouve devant plus de possibilités de financement. Nous avons tendance à dépendre beaucoup plus de ces trois conseils.

Mme Balon: Utiliser ces fonds pour obtenir de la recherche commercialisable est inquiétant, surtout pour les conseils subventionnaires. Les universités ont un mauvais dossier en ce qui concerne la production de résultats commercialisables. En fait, le taux de rendement sur l'investissement dans la commercialisation de la recherche universitaire diminue constamment. Nous dépensons plus d'argent dans la plupart des universités pour conserver ces programmes de commercialisation que nous recevons en redevances de la vente de la propriété intellectuelle. Nous devrions examiner cette situation.

Je répéterai ce qui a été dit plus tôt, nous devons respecter le processus d'examen par les pairs et la recherche motivée par la curiosité.

Le sénateur Hubley: Bienvenue, et merci de vos exposés ce matin. Ma question fait suite à la question du sénateur Cordy. Je m'intéresse à votre analyse du budget de 2010, alors que le gouvernement a retiré de l'argent aux conseils subventionnaires pour pouvoir offrir du financement à des organisations ou à des fondations précises. C'est peut-être pourquoi il l'a fait.

Croyez-vous que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer pour faire en sorte que la recherche menée dans les universités réponde aux besoins de la société et de l'économie canadienne? Le gouvernement cherche peut-être une façon différente de financer la recherche. Pourriez-vous me dire ce que vous en pensez?

M. Turk: Le gouvernement fédéral a le droit, peut-être même l'obligation, de s'assurer que l'argent qu'il fournit pour la recherche réponde aux besoins des Canadiens. Il faut se demander comment mieux répondre à ces besoins. Je pense que la meilleure façon d'y arriver va peut-être à l'encontre de notre intuition. Il ne s'agit pas que le gouvernement dise: Dépensez

centre. It is not to say, we will focus on things where researchers can tell us that the funding will have an impact within six months or a year. That might seem the obvious way to provide funding, but that is not how scientific research proceeds successfully.

I have a friend who is a senior researcher at the Montreal Neurological Institute. He says that every time he fills out a grant application, he has to lie because the application asks him to talk about what benefit will come out of this research. He says that he is a scientist pursuing various issues in neurology that he thinks are scientifically important, that he does not know where the issues will lead, yet he has to make up some explanation of where they will lead.

I will give you one example. Some of you may know this one. Paul Berg, who received the Nobel Prize for work at Stanford in the mid-1970s that laid the groundwork for splicing DNA to make hybrid molecules, which arguably helps underwrite a multibillion-dollar biotech industry today, said that when he was doing this work, they did not have any sense of where it would lead or what value there would be. He said that if he had had to pass through a commercialization screen, he would not have received a dime.

We do not have time here, but I can give you dozens of examples. In my presentation, I read off all sorts of things that came out of basic research that are important to us: computers, lasers, medical imaging devices, global positioning systems, encryption, Teflon, the Internet, and so forth.

The point is that the best way for the government to ensure that its funding benefits Canadians is to give money to granting councils that, through a rigorous peer-review process, identify what they think is the best science, and out of that process, benefits will flow. There is no better way to achieve the end. Trying to tell scientists how to research or trying to tell the council where to spend the money we know will not benefit Canadians in the same way. The desire they have is right; the method is wrong.

Senator Hubley: My next question relates to involvement of the private sector. How involved is the Canadian private sector compared to other countries? What is your role in perhaps inviting more participation from the private sector in our educational systems?

Mr. Peers: From the graduate education perspective, probably the area where the private sector is most involved is through donations, fellowships and scholarships. We actively pursue these sources, and they have become an important area of funding in many of our institutions. There is a risk to that funding, as we discovered with the recent economic crisis, when the payout from our endowments diminishes. It showed in my bottom line. That is one important area.

dans ce domaine; financez ce projet; ou donnez l'argent à ce centre. Il ne s'agit pas de dire que nous allons nous concentrer sur des choses pour lesquelles les chercheurs peuvent nous dire que le financement produira des résultats dans six mois ou un an. Cela peut sembler une façon évidente de distribuer les fonds, mais ce n'est pas de cette façon que la recherche scientifique réussit à avancer.

Un de mes amis est chercheur principal à l'Institut neurologique de Montréal. II dit qu'à chaque fois qu'il remplit une demande de subvention, il doit mentir parce que le formulaire lui demande de parler des bienfaits qui résulteront de sa recherche. Il dit qu'il est un scientifique étudiant diverses questions en neurologie qui, d'après lui, sont importantes au plan scientifique, qu'il ne sait pas où mèneront ses recherches, mais qu'il doit inventer une explication à ce sujet.

Je vais vous donner un exemple. Certains d'entre vous l'ont peut-être déjà entendu. Paul Berg, qui a reçu le prix Nobel pour le travail qu'il a fait à Stanford au milieu des années 1970 et qui a jeté les bases pour l'épissage de l'ADN pour former des molécules hybrides, qui sous-tend aujourd'hui l'industrie de la biotechnologie qui vaut des milliards de dollars, a dit que lorsqu'il faisait ce travail, il ne savait pas du tout quels seraient les résultats ou quelle en était la valeur. Il a dit que s'il avait eu à se soumettre à une évaluation en fonction de critères de commercialisation, il n'aurait pas reçu un sou.

Je pourrais vous donner des dizaines d'exemples, mais nous n'avons pas le temps. Dans mon exposé, j'ai parlé de toutes sortes de choses provenant de la recherche fondamentale et qui nous sont importantes : les ordinateurs, les lasers, les appareils d'imagerie médicale, le système de positionnement mondial, le cryptage, le Téflon, Internet, et cetera.

Ce qu'il faut retenir, c'est que la meilleure façon pour le gouvernement de s'assurer que son financement profite aux Canadiens, c'est de donner l'argent aux conseils subventionnaires qui, par l'entremise d'un processus d'examen par les pairs rigoureux, choisiront les meilleurs projets scientifiques, et des bienfaits découleront de ce processus. Il n'y a pas de meilleure façon d'en arriver à ce résultat. Essayer de dire à des scientifiques comment faire la recherche ou aux conseils comment dépenser l'argent ne profitera pas autant aux Canadiens. Ils ont de bonnes intentions, mais pas la bonne méthode.

Le sénateur Hubley: Ma prochaine question concerne la participation du secteur privé. Quelle est la participation du secteur privé au Canada comparativement aux autres pays? Quel est votre rôle pour peut-être inviter le secteur privé à participer de façon plus importante à nos systèmes d'éducation?

M. Peers: Dans le domaine des études supérieures, le secteur privé participe surtout au chapitre des dons, des bourses de recherche et des bourses d'études. Nous faisons une recherche active de ces sources, et elles sont devenues une partie importante du financement dans nombre de nos institutions. Avec le rendement de nos fondations qui a diminué lors de la crise économique récente, nous avons découvert que ce financement présentait un risque. Cela s'est reflété sur notre situation financière. C'est un aspect important.

Another area is through various partnerships. Many graduate schools in Canada are looking at internships. One of the most telling statistics that we have to keep reminding ourselves of, as graduate deans, is that the majority of our students, even at the PhD level, will not become academics for a variety of reasons.

In chemistry, for example, colleagues at my institution have told me that about 90 per cent of their chemistry PhDs will seek work in industry. Part of the training for them, in my view, ought to be greater attention to outfitting them with the skills and networks. We are responding to that need, in cooperation with industry, through internships and various partnerships.

There will always be issues. One of the most pressing issues at our institutions is intellectual property. If a student is working on something, then who owns the intellectual property to that work? This issue can become messy and complicated. I spend too much of my time speaking to lawyers these days as we try to pick our way through this issue.

This area is evolving in new ways. Again, I am a historian and I look backwards, but looking forward, I think we will see a lot more activity in that respect.

Senator Hubley: I have a short question relating to international students. Ms. Balon might respond to this question.

Is there a fear that the number of seats that international students are given will interfere with Canadian students and those seeking higher education?

Ms. Balon: To my knowledge, there is no fear amongst students.

Senator Merchant: Thank you very much, and welcome to all of you.

I was looking at material given to us by the Library of Parliament. I will switch the emphasis a little bit. Canada ranked twentieth in the OECD in the number of new PhD graduates per million population.

First, can you help us understand how we can improve this number? From the point of view of students, I am interested to know what kind of debt levels a PhD student has at the completion of the program. Perhaps you can compare that debt level to the debt level that someone who is taking only a master's or post-secondary education incurs.

Is that a disincentive for people to go into a PhD program? How does that situation affect women? Why are fewer women pursuing PhD studies in Canada? You mentioned a nephew who prefers to stay a roofer than to go into graduate studies.

Un autre aspect concerne les divers partenariats. De nombreuses écoles d'études supérieures au Canada examinent la possibilité de stages. Nous, les doyens des études supérieures, devons garder à l'esprit l'une des statistiques les plus révélatrices, c'est-à-dire que la majorité de nos étudiants, même au doctorat, ne deviendront pas des professeurs universitaires pour diverses raisons.

En chimie, par exemple, des collègues de mon université m'ont dit qu'environ 90 p. 100 des doctorants en chimie chercheront à travailler dans l'industrie. D'après moi, une partie de leur formation devrait consister à mieux les outiller à acquérir les compétences et les réseaux nécessaires. Nous répondons à ce besoin, en collaboration avec l'industrie, par l'entremise de stages et de divers partenariats.

Il y aura toujours des problèmes. Un des problèmes les plus pressants concerne la propriété intellectuelle. Si un étudiant travaille sur un projet, à qui appartient la propriété intellectuelle? La situation peut devenir complexe. Je passe trop de temps dernièrement à en parler à des avocats pour clarifier la situation.

Ce domaine évolue dans de nouvelles directions. Comme je suis historien, j'examine le passé, mais pour l'avenir, je crois que nous verrons une augmentation des activités dans ce domaine.

Le sénateur Hubley: J'ai une brève question concernant les étudiants étrangers. Mme Balon pourra peut-être y répondre.

Avez-vous peur que le nombre de places offertes à des étudiants étrangers empêchera des étudiants canadiens de faire des études supérieures?

Mme Balon: À ma connaissance, les étudiants n'ont pas cette crainte

Le sénateur Merchant : Merci beaucoup, et bienvenue à tous.

J'examinais les documents fournis par la Bibliothèque du Parlement. Je veux parler d'autres aspects. Le Canada est au vingtième rang des pays de l'OCDE en ce qui a trait au nombre de nouveaux titulaires de doctorat par tranche de million d'habitants.

Pourriez-vous nous expliquer premièrement comment améliorer cette situation? Du point de vue des étudiants, j'aimerais savoir quel est le niveau d'endettement d'un étudiant au doctorat à la fin de son programme. Peut-être pourriez-vous comparer ce niveau d'endettement à celui d'une personne qui ne fait qu'une maîtrise ou d'autres études postsecondaires.

Est-ce que cela décourage les gens de s'inscrire à un programme de doctorat? Comment les femmes sont-elles touchées par cette situation? Pourquoi y a-t-il moins de femmes doctorantes au Canada? Vous avez parlé d'un neveu qui préfère demeurer couvreur de revêtement de toiture plutôt que de faire des études supérieures.

Mr. Peers: If the OECD study you referred to is the one I think it is, I have serious problems with the data. The study uses a snapshot of a cohort that I believe is up to age 27. Most of our PhDs in Canada will not convocate until they are 30 or 31. Therefore, our numbers probably look more comparable.

The study is also skewed by the fact that in America they tend to have a lot more master's degree and PhD degree students for areas of study that we do not necessarily have here. I tend to use that data with a certain degree of caution.

Financial concerns are obviously a big matter, particularly for women. A PhD program typically will take five to eight years, and that time tends to correspond to the time when many women are looking at having a family. Our systems and structures internally, as well as the funding process externally, have to be made much more flexible.

Ms. Balon: When we talk about PhD graduates, we need to look at the big picture. Undergraduates, once they graduate, come out with an average debt load of \$20,000 to \$28,000, depending on where one studies in Canada. If they go into a master's program, they incur more debt. Despite some programs that fund well, overall, 95 per cent of graduate students do not receive direct funding for their research; only 5 per cent do. Funding is a huge issue.

I do not have the statistics with me with regard to the debt load after completing a PhD program, but it takes five to seven years to complete a degree. They are at a different stage in their life. They may have dependents. They may need to pay off their debt and take a job. To be frank, if a PhD student realizes that a master's degree graduate earns only \$4,000 less than someone who has a PhD degree, and the job market to teach within the institutions is slim and competitive, it is discouraging. I do not know about the study or the statistics, but I can understand why we rank low.

Mr. Turk: In that bilious green folder I gave you is an almanac we publish each year, which has all the quantitative data available in Canada on post-secondary education. For example, on page 35 is table 3.19, "Doctorates Awarded by Major Discipline, Field of Study and Sex, Canada, 2006." It talks about levels of indebtedness. You or your staff may find this information useful in answering some of those questions.

One thing we know about student debt is that it is particularly onerous in the professional fields. I was at a committee two years ago with the Canadian Medical Association, the Canadian Dental Association and a professional engineers association. Dentistry has the highest tuition of any professional field. I remember the head of the Canadian Dental Association saying that there are

M. Peers: Si l'étude de l'OCDE à laquelle vous faites référence est celle à laquelle je pense, les données utilisées me posent un grave problème. L'étude a utilisé une cohorte d'un âge maximum de 27 ans. La plupart de nos doctorants au Canada ne termineront pas leurs études avant l'âge de 30 ou 31 ans. Par conséquent, notre situation est en réalité meilleure que ce qu'elle paraît être.

Il y a aussi d'autres distorsions dans cette étude parce que les États-Unis ont tendance à avoir plus d'étudiants à la maîtrise et au doctorat dans des domaines d'études que nous n'avons pas nécessairement ici. J'utilise ces données avec une certaine prudence.

Les questions financières sont évidemment importantes, surtout pour les femmes. Des études au doctorat prendront typiquement de cinq à huit ans, et cette période correspond à la période pendant laquelle de nombreuses femmes cherchent à fonder une famille. Il faudrait que nos systèmes et structures internes, de même que le processus externe de financement, soit beaucoup plus souple.

Mme Balon: Lorsque l'on parle des diplômés du troisième cycle, il faut examiner l'ensemble de la situation. Les diplômés du premier cycle ont une dette moyenne de 20 000 à 28 000 \$, selon l'endroit où ils étudient au Canada. Si l'on fait des études de deuxième cycle, on accumule encore plus de dettes. Malgré certains programmes qui offrent un bon financement, 95 p. 100 des étudiants de deuxième et troisième cycles ne reçoivent pas de financement direct pour leur recherche; seulement 5 p. 100 en reçoivent. Le financement constitue un énorme problème.

Je n'ai pas les statistiques avec moi en ce qui concerne le niveau d'endettement après un programme de doctorat, mais il faut entre cinq et sept ans pour obtenir un diplôme. Ils sont à différentes étapes de leur vie. Ils ont peut-être des personnes à charge. Ils ont peut-être besoin de rembourser leurs dettes et de trouver un travail. Franchement, si un étudiant au doctorat se rend compte qu'avec une maîtrise, on ne gagne que 4 000 \$ de moins qu'avec un doctorat, et que les possibilités d'emploi pour enseigner au sein des institutions sont limitées et concurrentielles, cela est décourageant. Je ne sais pas ce qu'on dit dans cette étude ou dans les statistiques, mais je peux comprendre pourquoi nous n'avons pas une meilleure cote.

M. Turk: Dans ce dossier vert bilieux que je vous ai remis, il y a un almanach que nous publions chaque année et qui contient toutes les données quantitatives qui existent au Canada en ce qui a trait aux études postsecondaires. Par exemple, à la page 35, il y a le tableau 3.19 « Doctorats, selon la discipline principale, le Programme d'étude et le sexe, Canada, 2006 ». On parle des niveaux d'endettement. Les membres de votre personnel et vous trouverez peut-être ces renseignements utiles pour répondre à certaines de ces questions.

Une chose que nous savons au sujet de l'endettement des étudiants, c'est que les coûts sont particulièrement élevés dans les domaines professionnels. J'étais à un comité il y a deux ans avec l'Association médicale canadienne, l'Association dentaire canadienne et une association d'ingénieurs professionnels. De tous les domaines professionnels, c'est la médecine dentaire pour

two problems with the high tuition fees and the anticipated high debt load. They have an effect on who goes into the field. Students from poorer families with less experience in dealing with debt will be discouraged by \$20,000 tuition fees, and incurring a \$50,000 or \$100,000 debt by the time they graduate. What I found interesting in his presentation, and it was echoed by others, is that it also affects Canadians in the choice of fields that the students who do enrol go into. He said at the time he was a student in dentistry, tuition was \$400 a year and he came out with no appreciable debt. Now students typically come out with over \$100,000 in debt so they do not want to practise in smaller communities. He was from Alberta. He said that dentists do not want to practise in Red Deer; they want to practise in Edmonton, Calgary or Toronto where they can be part of a large existing practice to pay back their debt. The Canadian Medical Association says that, in part, fewer people go into family medicine when they have big debt loads; they go into specialties and they want to practise in large urban centres. In law school, we were told of students shifting into areas of corporate law and others, where the University of Toronto led the way in raising its tuition fee for law to \$22,000 a year. We see students, because of the debt ahead of them or the debt they have incurred, choosing areas of study and choosing places to locate that have negative effects on the ability to have people locate in smaller communities or undertake certain fields. That aspect is another one that is not often talked about.

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: There is a perception that debt weighs enormously in the decision to undertake further studies or not. Other factors are more personal, for example wanting to have a family, relationship, et cetera. One of the measures we have put forward is to include a provision in the Quebec system of parental insurance, that would provide funding during maternal or paternal leave, for both men and women. When you undertake a five- or eight-year doctorate, there is a limit to how long you can put off your family plans, that is when you will have children. We could improve conditions for student researchers and we would in so doing increase the number of people who make that choice.

The other issue with respect to the number of doctoral students we train in Canada is that of employment opportunities for doctoral graduates. No one will be underemployed or will have to undertake two or three postdocs in order to have an academic career. The number of professors being hired in universities should increase. However, the increase in the number of doctorates and the number of positions in universities have not

laquelle les frais de scolarité sont les plus élevés. Je me souviens que le président de l'Association dentaire canadienne disait qu'il y avait deux problèmes : les frais de scolarité élevés et le niveau d'endettement anticipé élevé. Ces facteurs ont une incidence sur ceux qui se dirigent dans ce domaine. Les étudiants issus de familles plus pauvres qui ont moins d'expérience pour ce qui est de faire face à une dette seront découragés par les frais de scolarité de 20 000 \$ et l'accumulation d'une dette de 50 000 \$ ou de 100 000 \$ lorsqu'ils auront obtenu leur diplôme. Ce que j'ai trouvé intéressant dans son exposé, et d'autres l'ont dit également, c'est que cela a également une incidence sur les domaines dans lesquels les Canadiens choisissent d'étudier. Il a dit qu'à l'époque où il étudiait la médecine dentaire, les frais de scolarité étaient de 400 \$ par an et qu'à la fin de ses études, il n'avait pas accumulé de dettes considérables. Aujourd'hui, typiquement, les étudiants accumulent plus de 100 000 \$ de dettes de sorte qu'ils ne veulent pas pratiquer dans de plus petites collectivités. Il venait de l'Alberta. Il a dit que les dentistes ne veulent pas pratiquer à Red Deer; ils veulent pratiquer à Edmonton, à Calgary ou à Toronto où ils peuvent se joindre à un cabinet dentaire plus important et rembourser leurs dettes. L'Association médicale canadienne dit que dans une certaine mesure, il y a moins d'étudiants qui choisissent la médecine familiale lorsqu'ils ont un niveau d'endettement élevé; ils choisissent des spécialités et ils veulent pratiquer dans de grands centres urbains. À la faculté de droit, on nous a parlé des étudiants qui choisissaient plutôt des domaines comme le droit corporatif et autres, et l'Université de Toronto a augmenté ses frais de scolarité à 22 000 \$ par an à la faculté de droit. Nous constatons que les étudiants, soit en raison de la dette qu'ils prévoient accumuler, soit en raison de la dette qu'ils ont déjà accumulée, choisissent des domaines d'étude et des endroits qui ont une incidence négative sur la capacité des gens de s'installer dans des plus petites collectivités ou de se lancer dans certains domaines. C'est là un autre aspect dont on ne parle pas souvent.

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin: Il y a la perception de la dette qui met un poids énorme sur le fait de poursuivre ou non les études. L'autre élément vient aussi des souhaits d'accomplissement personnel, tant pour avoir une famille, les relations de couple, ainsi de suite. Une des mesures que nous proposons et que nous mettons de l'avant, c'est une sorte d'inclusion au régime québécois d'assurance parentale, qui offre un financement lors d'une maternité ou d'un congé de parentalité, tant pour l'homme que la femme. Le projet familial qu'on conçoit, entre cinq et huit ans de doctorat, a une certaine limite jusqu'où on peut le repousser, le moment où on décide d'avoir des enfants. On peut travailler pour améliorer les conditions de vie des étudiants chercheurs et le nombre de personnes qui vont y travailler.

L'autre partie, par rapport au nouveau nombre de doctorats qu'on forme au Canada, c'est celle de la question des perspectives d'emploi que ces doctorats auront. Personne n'aura de sous emploi ou n'aura à passer à deux ou trois postdoctorats pour avoir une carrière académique. Le nombre de professeurs engagés dans les universités devrait pouvoir croître. Disons que l'augmentation du nombre de doctorats produit et du nombre

been equivalent and most studies prove this: most graduates will not work in the academic field. There is also the issue of receptiveness on the part of the private sector. Areas that have to be developed are professional skills, team supervision, and several research and communication projects.

There could potentially be problems with respect to granting agencies, that have to fund the development of these teams. Universities also have to do their share of the work. Some universities are more committed than others. But there can be several choices.

[English]

Senator Merchant: You mentioned, Mr. Turk, that there are students from backgrounds who do not have much financial support. Do the granting councils then ever take need into consideration in awarding bursaries or are they awarded simply on merit? How does that process work?

Mr. Turk: I imagine the two student representatives can answer this question better than I. Canada, in terms of supporting students, is focused primarily on a loan program, more than most countries. In fact, the present government was the first to introduce, finally, a national needs-based grant system. We were complimentary to the government when it did that. A loan-based system serves as a disincentive to certain types of students, depending on their background. We favour much more of a needs-based grants system. I am talking primarily about undergraduates.

For PhD students at the major research universities, by and large there is an expectation — I know this expectation exists at the University of Toronto — that the department will provide equivalent of tuition funding for all the PhD students. There is a limit to how many students universities can take in, depending on the amount of money they have. At all the leading American universities, a PhD student in their program pays no tuition. Students are charged, but the cost is covered in other ways. It has proven a challenge for Canada to meet that funding. We lose students again to the U.S. where we do not have the funds.

Dr. Peers will know better than I whether the majority of Canadian universities at the PhD level remit the graduate tuition fees.

The Deputy Chair: Ms. Balon indicated she wanted to answer this question, and then I will turn to Mr. Peers.

Ms. Balon: On graduate tuition fees, it is my understanding that faculties of graduate studies at universities across the country are now looking at ways to scale back because of constraints in these times. We are hearing of cuts from 5 per cent to 10 per cent across the board. That situation ultimately may come down to covering the tuition fees of PhD students.

de places à l'université n'a pas suivi et la majorité des études le prouve : la plupart n'iront pas dans le milieu académique. Il y a aussi la réceptivité du secteur privé. On parle du développement des compétences professionnelles, la supervision d'équipe et plusieurs projets de recherche et de communication qui sont à développer.

Pour cela il peut y avoir des problèmes au niveau des organismes subventionnaires, qui financent carrément le développement des équipes. Il y a aussi du travail à faire de la part des universités. Certaines universités s'y sont attelées plus que d'autres. Mais il peut y avoir un grand choix.

[Traduction]

Le sénateur Merchant: Vous avez mentionné, monsieur Turk, qu'il y a des étudiants qui proviennent de milieux où ils n'ont pas beaucoup de soutien financier. Est-ce que les conseils subventionnaires tiennent compte du besoin lorsqu'ils décernent des bourses ou est-ce que ces dernières sont tout simplement octroyées selon le mérite? Comment fonctionne ce processus?

M. Turk: J'imagine que les deux représentants des étudiants peuvent mieux répondre à la question que moi. Au Canada, plus que dans la plupart des autres pays, les étudiants doivent compter surtout sur un programme de prêts. En fait, le gouvernement actuel a été le premier à enfin mettre en place un programme national de subventions fondées sur les besoins. Nous avons félicité le gouvernement lorsqu'il l'a fait. Un système qui se fonde sur les prêts a tendance à désinciter certains types d'étudiants, selon leurs antécédents. Nous encourageons davantage un système de subventions fondées sur les besoins. Je parle ici surtout des étudiants de premier cycle.

Pour ce qui est des étudiants au niveau du doctorat dans les grandes universités de recherche, de façon générale, on s'attend— et je sais que c'est le cas à l'Université de Toronto— à ce que la faculté offre à tous les étudiants au doctorat un financement équivalent pour les frais de scolarité. Le nombre d'étudiants que les universités peuvent accepter est limité, selon l'argent dont elles disposent. Dans toutes les grandes universités américaines, au niveau du doctorat, il n'y a aucuns frais de scolarité à payer. Les étudiants reçoivent une facture, mais le coût est payé d'autres façons. Cela s'est avéré un problème pour le Canada qui ne peut pas offrir la même chose aux étudiants. Encore une fois, nous perdons des étudiants qui s'en vont aux États-Unis car nous n'avons pas les fonds nécessaires.

M. Peers saura mieux que moi si la majorité des universités canadiennes paient les frais de scolarité au niveau des études de doctorat.

Le vice-président : Mme Balon a dit qu'elle voulait répondre à cette question, et je donnerai ensuite la parole à M. Peers.

Mme Balon: En ce qui concerne les frais de scolarité pour les études supérieures, je crois comprendre que les facultés d'études supérieures des universités partout au pays sont en train d'examiner la façon dont elles pourraient réduire ces frais de scolarité en raison des contraintes que l'on connaît dans le climat économique actuel. On entend parler de compressions générales

In regard to the needs-based grants, in 2009 this federal government introduced the Canada Student Grants Program, much to the benefit of students. Unfortunately, graduate students do not have access to this program. The position of the National Graduate Caucus is to call for graduate students to have access to this needs-based grants program. We call for the tax credits for scholarships to be used to fund the upfront needs-based grants for graduate students.

Mr. Peers: Most Canadian graduate schools will either waive fees or try to increase other funds to compensate for them, the assumption being that the PhD level is not a revenue-generating mechanism. As far as the scholarships go from the councils, those scholarships are all merit-based. There are no needs-based scholarships. Most institutions, such as my own and others, have a separate bursary fund that we try to use to ameliorate some of the problems. Obviously, the fund is not enough, but we try to use bursaries to offset some of the other costs.

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: The system of financial assistance in Quebec is based on loans and bursaries. Bursaries maintain a certain level of debt and are allocated according to need. The system is well designed in that way. In some universities in Quebec, a certain level of funding is guaranteed to students who undertake graduate studies.

Grants are based entirely on merit and it should remain like that. The systems should not be mixed.

Bursaries for graduate students should continue to be free of taxation. In our opinion, given the amount that government would gain compared to what the students provide as added value, it would not be worth changing the system because the situation is already a positive one.

Most of funding involves indirect funding. The funding that researchers receive allows them to hire students from within the university, which is also fundamental. The issue still is to increase funding for research.

[English]

Senator Keon: I will focus on the so-called crème de la crème. I hate to do that but I want to focus on it for a reason.

qui pourraient varier entre 5 et 10 p. 100. Ultimement, les universités pourraient décider de payer les frais de scolarité des étudiants au niveau du doctorat.

En ce qui a trait aux subventions en fonction des besoins, en 2009, le gouvernement fédéral a mis en place le Programme canadien de subventions aux étudiants qui profitent à tous les étudiants. Malheureusement, les étudiants des cycles supérieurs n'ont pas accès à ce programme. La position du Caucus national des étudiantes et des étudiants de deuxième et troisième cycles, c'est de demander que les étudiants des cycles supérieurs aient accès à ce programme de subventions axé sur les besoins. Nous demandons que les crédits d'impôt pour les bourses servent à financer des bourses immédiates axées sur les besoins pour les étudiants des cycles supérieurs.

M. Peers: La plupart des écoles d'études supérieures canadiennes dispensent les étudiants des frais de scolarité ou tentent d'augmenter d'autres fonds pour compenser, partant du principe que les études au niveau du doctorat ne constituent pas un mécanisme qui génèrent un revenu. En ce qui concerne les bourses d'études provenant des conseils, elles sont toutes décernées selon le mérite. Il n'y a pas de bourses d'études décernées selon les besoins. La plupart des institutions, comme la mienne et d'autres, ont un fonds distinct pour les bourses que nous tentons d'utiliser pour atténuer certains des problèmes. Naturellement, le fonds n'est pas suffisant, mais nous tentons d'utiliser des bourses d'études afin de compenser certains autres coûts

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin: Le système d'aide financière au Québec est basé sur les prêts et les bourses. Les bourses arrivent à créer un certain niveau d'endettement et sont en fonction des besoins. Le système est bien créé de cette façon. Dans certaines universités au Québec, pour le financement intégré, un certain niveau de financement est garanti aux différents étudiants qui arrivent au niveau des études supérieures.

Les aides subventionnaires sont basées entièrement sur le mérite et cela doit rester comme cela. Il ne faut pas non plus mélanger les systèmes.

La non imposition des bourses pour les étudiants au cycle supérieur doit être maintenue. À notre avis, les sommes que le gouvernement gagnerait et ce que les étudiants ont comme valeur ajoutée, c'est déjà une bonne chose et il ne vaut pas la peine de changer le système.

La grande majorité de la question du financement, c'est un financement indirect. Ce que les chercheurs reçoivent leur permet d'embaucher des étudiants à l'intérieur de l'université, ce qui est aussi fondamental. C'est encore la question de financer davantage la recherche.

[Traduction]

Le sénateur Keon: Je voudrais parler surtout de ce qu'on appelle la crème de la crème. Je déteste faire cela, mais je veux en parler pour une raison.

Post-secondary education is an enormously complex subject when we look at the entry students and the bachelor students, but when we focus on the PhDs, this is where the rubber hits the road in education. I do not mean at all to subdue the importance of education for the average young Canadian to find a job, but PhDs are where the rubber hits the road.

I am convinced that, frankly, I have never met an elected politician of any political persuasion or in any jurisdiction who really understands this point. They have to have been in it to understand, because what drives the frontier of knowledge is the peer-review process. They lay down a grant and the researchers must be peer-reviewed. Enough people cannot be found in Canada or in America, so in Germany someone reviews the grant and once the grant is awarded, the reviewer is on the computer saying, this is fantastic stuff; I can complement what you are doing. Then, we have the birth of a consortium. Out of that relationship, the wave of new knowledge grows and grows.

Politicians, some of whom I have known well over the years, some of whom were ministers of health provincially and federally, cannot get this point through their heads. Therefore, I wonder how the scientific community has failed them that we cannot educate them. Politicians throw these pots of money at things but fundamentally, that is a waste of time, right? It receives political kudos, but from a scientific point of view it is a waste of time.

There are occasions, particularly with more time, where targeted research has paid off. However, that research has paid off because the aces in the scientific community were collected and put in a single room and told to solve this problem. Throwing a pot of money at some foundation that is not disbursing that money by the peer-review process is a waste of time.

I am too old now to do this, so how will you convince the political community — it does not matter what party it is, and it does not matter what jurisdiction it is because all the provinces now have their own granting bodies — and how will you educate them on what new knowledge is all about? How will you educate them on what it takes to develop that little piece of new knowledge that falls out of the big funnel that started with the undergraduate students who moved up to master's, who moved up to PhDs?

I believe educating politicians is a major challenge. Money is not the major challenge. Education of politicians is the major challenge. L'éducation postsecondaire est un sujet extrêmement complexe lorsqu'on parle des étudiants qui entrent à l'université, des étudiants au niveau du baccalauréat, mais lorsqu'on parle des étudiants au niveau du doctorat, ce sont eux qui sont les plus prometteurs. Je ne veux pas diminuer l'importance de l'éducation pour le jeune Canadien moyen qui veut se trouver un emploi, mais là où cela compte, c'est au niveau du doctorat.

Je suis convaincu que, franchement, je n'ai jamais rencontré un politicien élu de quelque parti politique que ce soit, de quelque compétence que ce soit qui comprenne vraiment ce concept. Il faut s'être retrouvé dans la situation pour le comprendre, car ce qui fait avancer la frontière des connaissances, c'est le processus d'examen par les pairs. On donne une subvention et les chercheurs doivent se soumettre à un examen par les pairs. On n'arrive pas à trouver suffisamment de gens pour le faire au Canada ou aux États-Unis, de sorte qu'en Allemagne, il y a quelqu'un qui examine la subvention et une fois que la subvention est accordée, la personne qui a fait l'examen écrit à l'ordinateur dit que c'est quelque chose de fantastique, qu'elle peut compléter ce qu'ils font. On a ensuite la naissance d'un consortium. De cette relation, il y a une vague de nouvelles connaissances qui ne cesse de prendre de l'ampleur.

Les politiciens, et j'en ai connu quelques-uns très bien au fil des ans, dont certains étaient ministres de la Santé à l'échelle provinciale et fédérale, n'arrivent pas à comprendre ce concept. Par conséquent, je me demande comment la communauté scientifique les a laissés tomber puisque nous n'arrivons pas à les éduquer. Les politiciens investissent de l'argent dans toutes sortes de choses, mais fondamentalement, c'est une perte de temps, n'est-ce pas? Ils en tirent des dividendes politiques, mais du point de vue scientifique, c'est une perte de temps.

Il arrive parfois, particulièrement lorsqu'on a plus de temps, que la recherche thématique donne des résultats. Cependant, cette recherche a donné des résultats parce qu'on a réuni les as du milieu scientifique et on leur a dit de résoudre le problème. Le simple fait de donner de l'argent à une fondation qui ne va pas débourser cet argent selon le processus d'examen par les pairs constitue une perte de temps.

Je suis trop âgé maintenant pour faire cela, alors je vous demande comment vous allez convaincre les hommes et les femmes politiques — peu importe leur parti, peu importe qu'ils soient élus au provincial ou au fédéral, car toutes les provinces ont maintenant leurs propres organismes subventionnaires — et comment vous allez les éduquer et leur expliquer ce que représente les nouvelles connaissances? Comment allez-vous leur expliquer ce qu'il faut pour développer ces petits éléments des nouvelles connaissances que l'on a pu obtenir, en commençant par les étudiants de premier cycle qui sont passés au niveau de la maîtrise puis au niveau du doctorat?

Je crois que l'éducation des politiciens constitue un défi majeur. Ce n'est pas l'argent qui pose problème. C'est l'éducation des politiciens qui est un défi de taille. **Mr. Turk:** We wrestle with that question every day of our lives. You might say you are too old, but in many societies, it is the older folks who are valued because of their knowledge.

One thing I think we have failed at is explaining the importance of basic research. There is a common-sense view that money is expended and we are told what we should do, without knowing the research has to be based on work others have done. As you said, sometimes we bring all the best players together but even then they draw on a lot of the basic research that went before them to solve concrete problems.

One direction I know we have to go in — and I keep hoping to have the time to do this — is to write a popular book about basic research and what it has meant; how putting money into a granting council through a peer-review process that goes out to study all sorts of things that do not make sense to a particular politician or to a particular member of the public nevertheless is important.

I remember many times after one of the granting councils announced its grants, someone standing up in the House of Commons mocking some of the grants, saying this grant is going for the study of a kind of pigeon in the Northwest Territories. They ask, why are we wasting our money on that study, without understanding that kind of research underlies a series of questions that need to be answered that have broader scientific importance.

Part of the issue is being clearer about how science proceeds, as you suggested, and how, much of the time, it is our failures we learn from. It is not a simple matter of saying, I want to go from A to B and here is money for you to tell me how to go from A to B. Science does not work that way.

Mr. Peers: We must also take a lot of responsibility ourselves. As a community, we are guilty of a number of sins, one of which is obfuscation. Another one is speaking down to people. Another one is defensiveness and a tendency to whine that sometimes creeps in; all of which is perfectly understandable in a human relationship. However, we need to go out there and remind people of the value of basic research, and also of the fact that too much planning — and I am not speaking of a government particularly because universities can be guilty of it too — is wrapped up in the short term. We are trying to solve this week's problem, when it is the long-term problems that will jump up and bite us.

The example I often use is that my own field of research is specialized and not terribly strategic. It was not strategic on September 10, 2001. I work on the British frontier with Afghanistan as a historian. That is rare. After 9/11, suddenly my research became important. Strategically, two weeks before,

M. Turk: Nous devons nous battre avec cette question tous les jours. Vous dites peut-être que vous êtes trop âgé, mais dans bien des sociétés, ce sont les personnes âgées qui sont les plus valorisées en raison de leurs connaissances.

Une chose que nous n'avons pas réussi à faire, à mon avis, c'est d'expliquer l'importance de la recherche fondamentale. Il y a un point de vue tout à fait sensé selon lequel l'argent est dépensé et on nous dit ce qu'on devrait faire, sans savoir que la recherche doit être fondée sur le travail que d'autres ont fait. Comme vous l'avez dit, parfois nous réunissons tous les meilleurs intervenants, mais même eux s'inspirent énormément de la recherche fondamentale qui a été faite avant eux pour résoudre des problèmes concrets.

Une chose que je sais que nous devons faire — et je continue d'espérer que nous aurons le temps de le faire —, c'est d'écrire un livre populaire au sujet de la recherche fondamentale et de ce que cela comporte; comment investir de l'argent dans un conseil subventionnaire par un processus d'examen par les pairs afin d'étudier toutes sortes de choses qui ne semblent pas être sensées pour un politicien en particulier ou pour un membre du public en particulier, mais qui sont néanmoins importantes.

Je me souviens qu'à plusieurs reprises, après que l'un des conseils subventionnaires ait annoncé ses subventions, quelqu'un se soit levé à la Chambre des communes pour se moquer de ces subventions en disant qu'elles serviraient à faire une étude sur une sorte de pigeon dans les Territoires du Nord-Ouest. Les gens demandent pourquoi est-ce que nous gaspillons notre argent pour faire une telle étude, sans comprendre que ce type de recherche est sous-jacent à une série de questions auxquelles nous devons avoir des réponses et qui ont une importance scientifique plus large.

La solution consiste en partie à expliquer plus clairement le processus scientifique, comme vous l'avez dit, et jusqu'à quel point, très souvent, nous apprenons de nos échecs. Il ne s'agit pas tout simplement de dire, « Je veux me rendre du point A au point B et voici de l'argent pour que vous me disiez comment m'y prendre ». La science ne fonctionne pas de cette façon.

M. Peers: Nous devons également prendre beaucoup de responsabilités nous-mêmes. En tant que collectivité, nous sommes coupables d'un certain nombre de choses, notamment d'obscurcissement. Nous avons aussi tendance à parler avec condescendance. Nous pouvons aussi être sur la défensive et avoir tendance à nous plaindre; tout cela est parfaitement compréhensible dans les relations humaines. Cependant, nous devons rappeler aux gens la valeur de la recherche fondamentale et aussi le fait qu'à court terme, nous faisons trop de planification — et je ne parle pas ici d'un gouvernement particulier car les universités sont parfois coupables d'une telle chose également. Nous tentons de résoudre le problème de cette semaine alors que ce sont les problèmes à plus long terme qui reviendront nous hanter.

L'exemple que j'utilise souvent est mon propre domaine de recherche qui est spécialisé et qui n'est pas terriblement stratégique. Ce n'était pas stratégique le 10 septembre 2001. Je travaille comme historien à la frontière britannique avec l'Afghanistan, ce qui est rare. Après le 11 septembre, tout à

there was no sense in supporting what I was researching because what was it going to do? Now, suddenly, they could not find people in Canada that were working in the area, and I am not as expert as some are; I am somewhat peripheral to the area. We saw that in the U.S. too. They were running around trying to find people who could speak Farsi or Pashto. They had not trained in that area. Allowing people to conduct that basic research is important because the problems that will hit us five or ten years from now are probably best addressed through basic research, not through a strategic plan where we cannot plan for the future.

The Deputy Chair: Senator Keon, is there another question?

Senator Keon: No; I only want you to go home and solve that problem.

Mr. Turk: Dr. Peers mentioned something where we are at fault. I believe we are at fault in another sense. In our desire, as educators and as universities, to get money, when the government says we need this, we say, yes, giving money to universities will benefit the economy and do all these things.

We give the impression that if they give us money, we will solve the problem. That leads to the notion that for us to solve their problem, then they will have to tell us what problems need to be solved. It is similar to when I call in a plumber because I need my toilet fixed. That is not the way science works. Yet, in our desperation to get funding, we often give credence to that notion by saying, yes, we will do what you want. Give us the money and we will deliver.

We see our granting councils doing that. The Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada has set up a Strategy for Partnerships and Innovation where they basically say, we can solve your problems. They have a new Engaged Grants Program where they say, we will use this money so that scientists can be brought in to solve company-specific problems. They have another program on their website where they state, "We are helping to organize 'speed dating' events to bring interested researchers and companies into brief and structured contact to discuss needs and capabilities."

It is like scientists are this core of fixers who can be brought in. That impression contributes to part of the problem.

Senator Martin: Thank you for being here today. Listening to the questions and the conversation around this circle has enabled me to cross out things I wanted to say and to reframe a few things.

coup ma recherche est devenue importante. Sur le plan stratégique, deux semaines auparavant, il n'était pas logique d'appuyer ma recherche car à quoi est-ce que cela aurait bien pu servir? Or, tout à coup, ils ne pouvaient pas trouver des gens au Canada qui travaillaient dans le domaine, et je ne suis pas aussi expert que d'autres; je suis en quelque sorte périphérique dans ce domaine. La même chose s'est produite aux États-Unis. Ils couraient partout pour essayer de trouver des gens qui parlaient le farsi ou le pashto. Ils n'avaient pas étudié dans ce domaine. Il est important de permettre aux gens de faire cette recherche fondamentale car c'est la meilleure façon de faire face aux problèmes qui nous frapperont dans cinq ou dix ans, plutôt que d'essayer de le faire avec un plan stratégique qui ne nous permet pas de planifier pour l'avenir.

Le vice-président : Sénateur Keon, avez-vous une autre question?

Le sénateur Keon: Non; je veux seulement que vous retourniez chez vous pour résoudre ce problème.

M. Turk: M. Peers a mentionné une chose dont nous sommes coupables. Je pense que nous sommes coupables dans un autre sens. Parce que nous souhaitons, en tant qu'éducateurs et en tant qu'universités, obtenir de l'argent, lorsque le gouvernement dit que nous avons besoin de ceci, nous disons, oui, donner de l'argent aux universités profitera à l'économie et nous permettra de faire toutes ces choses.

Nous donnons l'impression que s'ils nous donnent de l'argent, nous allons résoudre le problème. Cela laisse entendre que pour que nous puissions résoudre leurs problèmes, ils devront alors nous dire quels problèmes doivent être résolus. C'est comme lorsque j'appelle un plombier pour réparer ma toilette. Ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent dans le domaine scientifique. Pourtant, parce que nous voulons désespérément obtenir du financement, nous cautionnons cette notion en disant, oui, nous ferons ce que vous voulez. Donnez-nous l'argent et nous allons le faire.

C'est ce que font nos conseils subventionnaires. Le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada a mis en place une stratégie en matière de partenariats et d'innovations en disant essentiellement nous pouvons résoudre vos problèmes. Il y a un nouveau Programme de subventions d'engagement partenarial dans le cadre duquel ils disent qu'ils utiliseront cet argent pour demander à des scientifiques de résoudre des problèmes propres à une entreprise. Ils ont un autre programme qu'ils affichent sur leur site Web où ils disent : « Il contribue à l'organisation de rencontres éclair, afin que les chercheurs et les entreprises intéressés puissent établir un contact bref et structuré pour discuter de leurs besoins et de leurs capacités. »

C'est comme si les scientifiques étaient des gens qu'on pouvait faire venir pour tout arranger. Cette impression contribue en partie au problème.

Le sénateur Martin : Je vous remercie d'être ici aujourd'hui. En écoutant les questions et la conversation, cela m'a permis d'éliminer certaines choses que je voulais dire et de reformuler certaines autres.

While my glass is half empty, I can look at it being half full. Today, there is a lot to celebrate. In Canada, we have innovation and places like TRIUMF that is world-class. I live in Vancouver and I went to the University of British Columbia. When you mentioned TRIUMF, Mr. Turk, I thought: Yes, this is something that we must all celebrate and be proud of because outside Canada, people recognize our achievements.

In answer to Senator Keon, Mr. Turk, you talked about educating politicians. I also think we need to deliver the message to the public, because we serve our constituents and the Canadian people. Talking to groups that represent the colleges, the private institutions, the Aboriginal communities, and so on, packaging, branding and marketing seem to arise at different sessions. I find the package you gave to us interesting. We have not talked at length, and I am sorry I missed some of the presentations this morning.

Many of you call for a national vision — that is, the leadership of the federal government — but I am mindful of the important jurisdiction that the provinces have with education. I will read this draft of the post-secondary education act you propose with great interest. In the Introduction on page II, you state that to address potential provincial concerns, we need "A declaration that the legislation does not alter or encroach upon the provinces' jurisdiction of post-secondary education." You continue by calling for an advisory council and by talking about the concept of bringing the provinces, the federal government, academics and other stakeholders together.

How much consultation have you had with the ministers of education in the provinces in drafting this act? How realistic is something like this proposed legislation? That is an important conversation to have.

Mr. Turk: You ask an important question. Our starting point, as I mentioned in my remarks, is that we do not think there is a solution to the funding of post-secondary education in Canada without some version of this kind of arrangement. The federal government will always be short on money for all the thousands of causes it supports so to put money into post-secondary education, the government will need assurance that the money will be spent on post-secondary education.

The provinces have an interest — and this brings in the realism part — in having more sustainable, predictable funding from the feds. There is a trade-off here. We have had experience in Canada. It is always a challenge when we talk about something where there are clearly pan-Canadian needs, as there is in post-secondary education. At the end of the day, the provincial responsibility comes from the British North American Act that talked about education. There was no concept of post-secondary education in those days. It has been interpreted that post-secondary education

Bien que mon verre soit à moitié vide, je peux le considérer à moitié plein. Aujourd'hui, nous avons beaucoup de choses à célébrer. Au Canada, nous avons de l'innovation et des endroits comme TRIUMF, une entreprise de renommée mondiale. Je vis à Vancouver et je suis allée à l'Université de la Colombie-Britannique. Lorsque vous avez mentionné TRIUMF, monsieur Turk, j'ai pensé : « Oui, c'est quelque chose que nous devons tous célébrer et dont nous pouvons être fiers car à l'extérieur du Canada, les gens reconnaissent nos réalisations.

En réponse au sénateur Keon, monsieur Turk, vous avez parlé d'éduquer les politiciens. Je suis également d'avis que nous devons transmettre le message au public, car nous desservons nos commettants et les Canadiens. Lors de différentes séances, on a dit qu'il fallait parler à des groupes qui représentaient les collèges, les établissements privés, les communautés autochtones, et cetera, qu'il fallait faire du marketing, présenter une image de marque. Je trouve vos propositions intéressantes. Nous n'avons pas parlé longuement, et je suis désolée d'avoir manqué certains exposés ce matin.

Beaucoup d'entre vous proposent une vision nationale — c'està-dire le leadership du gouvernement fédéral; cependant je n'oublie pas la question importante, soit que les provinces ont compétence dans le domaine de l'éducation. Je lirai ce texte de projet de loi sur l'éducation postsecondaire avec beaucoup d'intérêt. Dans l'introduction, à la page II, vous dites que pour répondre aux préoccupations des provinces, la loi prévoirait « une déclaration selon laquelle la loi ne modifierait pas la compétence des provinces en matière d'enseignement postsecondaire ni n'empiéterait sur cette compétence ». Vous poursuivez en proposant la création d'un conseil consultatif indépendant où seraient représentées les provinces, le gouvernement fédéral, le milieu universitaire et les autres groupes d'intervenants.

Avez-vous consulté les ministres de l'éducation des provinces lors de la rédaction de cette ébauche de loi? Est-ce que cette proposition est vraiment réaliste? C'est une conversation qu'il faut absolument avoir.

M. Turk: Vous posez une question importante. Comme je l'ai mentionné dans mes commentaires, nous avons proposé cette mesure législative parce que nous ne pensons pas qu'il y ait vraiment de solution au problème du financement de l'éducation postsecondaire au Canada sans qu'il n'y ait une entente du genre. Le gouvernement fédéral sera toujours à court d'argent pour financer les milliers de programmes qu'il appuie; ainsi, avant d'investir de l'argent dans le secteur de l'éducation postsecondaire le gouvernement devra être convaincu que cet argent sera utilisé pour l'éducation postsecondaire.

Il y a une sorte de compromis. Nous avons déjà vécu la situation au Canada. C'est toujours un défi lorsqu'on cerne un secteur où il existe clairement des besoins pancanadiens, comme c'est le cas dans le secteur de l'éducation postsecondaire. Tout compte fait, la responsabilité accordée aux provinces découle de la Loi sur l'Amérique du Nord britannique qui mentionnait l'éducation. L'éducation postsecondaire n'était pas un concept qui existait à l'époque. On a décidé que l'éducation postsecondaire relevait des provinces. C'est le cas, mais il s'agit

is provincial. It is, but the system is a global system. It is not even a provincial or a national system. We cannot operate as if every province is different. I think provinces understand that but want to find a mechanism where, in return for agreeing to certain kinds of things, they receive something in return; that is, predictable, adequate funding and mechanisms that are set up. We base this proposed act in part on the Canada Health Act, where there was a similar need to deal with things nationally and to ensure, on a pan-Canadian basis, certain predictable and accessible factors for all Canadians. We have had discussions about that need.

Concerns are expressed particularly in Alberta and Quebec. Any meeting of ministers on federal-provincial relations becomes testiest vis-à-vis Quebec and Alberta. On the other hand, we think there is a mood to move ahead with this legislation.

I want to share one other thing with you. CAUT conducts two national public opinion polls each year through the Harris-Decima polling firm. The sample size that we have them use is twice the normal sample size for a public opinion poll so that we can have regional breakdowns. In the poll they conducted for us last month, one of the questions was: Should conditions be attached to federal transfers for post-secondary education?

Sixty-eight per cent of Canadians indicated that the federal government should set conditions; 29 per cent said the provinces should use the money as they want.

I can send your committee the poll results. The breakdown across Canada is interesting. In every single province, the majority of Canadians said that the federal government should set conditions. It varied from 58 per cent in Quebec to 72 per cent in Ontario. In Alberta, 69 per cent of Albertans favoured the federal government setting conditions on post-secondary education.

There is a base of support for this legislation among the population. At the end of the day, politicians do pay attention to their constituents. There is recognition that we have to find some way. We do have a glass that is half full. We have a wonderful public post-secondary educational system, and that is one of our strengths. It is a public system, unlike the United States, which is a hodgepodge. There is recognition that we have to deal with this issue now, in the 21st century, on a pan-Canadian basis and find a mechanism to deal with it that is fair to the provinces and recognizes their role, while, at the same time, gives the federal government assurance that substantial money invested in post-secondary education will be used for post-secondary education.

Senator Martin: I have a question regarding Quebec and challenges for international students who want to study in Canada — and, Quebec is one option — with regard to the

d'un système international. Ce n'est même pas un système provincial ou national. Nous ne pouvons pas fonctionner comme si chaque province était différente. Je crois que les provinces en sont conscientes, mais désirent tout de même trouver un mécanisme qui leur permet de recevoir quelque chose en retour de leur engagement à certains égards; j'entends ici un financement adéquat et prévisible et des mécanismes afférents. Nous nous sommes inspirés en partie, pour la rédaction de ce projet de loi, de la Loi canadienne sur la santé, car il existe dans ce secteur également un besoin de s'attaquer aux problèmes de façon nationale afin d'assurer, sur une base pancanadienne, certains facteurs de prévisibilité et d'accessibilité pour tous les Canadiens. Nous avons justement discuté de ce besoin.

On s'inquiète de la situation surtout en Alberta et au Québec. Lors des réunions de ministres chargés des relations fédérales-provinciales, les choses s'enveniment dès qu'il s'agit du Québec ou de l'Alberta. Cependant, je pense que toutes les provinces veulent que nous allions de l'avant avec cette mesure législative.

J'aimerais vous faire part d'une autre chose. L'ACPPU réalise deux sondages d'opinion publique chaque année par l'entremise de la société Harris-Decima. L'échantillon choisi est deux fois plus important que les échantillons habituels pour un sondage d'opinion publique, ce qui nous permet d'avoir des ventilations selon les régions. Lors du sondage effectué en notre nom le mois dernier, parmi les questions posées était la suivante : Les transferts du gouvernement fédéral en matière d'éducation postsecondaire devraient-ils être assortis de conditions?

Soixante-huit pour cent des Canadiens ont indiqué que le gouvernement fédéral devrait imposer des conditions; 29 p. 100 ont dit que les provinces devraient utiliser cet argent comme elles le désirent.

Je peux vous faire parvenir les résultats du sondage. La ventilation au Canada est assez intéressante. Dans chaque province, la majorité des Canadiens ont dit que le gouvernement fédéral devrait établir des conditions. Ce taux allait de 58 p. 100 au Québec à 72 p. 100 en Ontario. En Alberta, 69 p. 100 des personnes consultées jugeaient que le gouvernement fédéral devrait assortir son aide financière pour l'éducation postsecondaire de conditions.

La population appuie cette mesure législative. Tout compte fait, les politiciens s'intéressent à ce que désirent leurs électeurs. Les Canadiens reconnaissent qu'il nous faut trouver une solution au problème. Nous n'avons qu'un verre qui est à moitié plein. Nous avons un merveilleux système d'éducation postsecondaire, ce qui est un des grands atouts du Canada. C'est un système public, contrairement au système américain qui est confus. Nous reconnaissons qu'il faut s'attaquer à ce problème maintenant, au XXI^e siècle, sur une base pancanadienne, et trouver un mécanisme qui soit juste à l'égard des provinces et qui reconnaisse leur rôle, tout en donnant au gouvernement fédéral une garantie, soit que les montants importants investis dans l'éducation postsecondaire seront utilisés à cette fin.

Le sénateur Martin: J'aimerais poser une question sur le Québec et les défis que doivent relever les étudiants étrangers qui veulent étudier au Canada — et, le Québec est une option — en

language issue. In B.C., for instance, a large proportion of our international students are from Asia and from countries where French is not the first language. How do you address that challenge in Quebec?

[Translation]

Mr. Beaulieu-Mathurin: The issue of involvement in post-secondary education is a very sensitive one for Quebec. I know that those I represent are certainly very uncomfortable with that. It would create more tension that we do not need right now.

With respect to foreign students, Quebec universities do not recruit in the same market that most other Canadian universities do their recruiting in.

There is another important factor to consider with respect to students of Indian or Chinese origin. It is important to understand the significance of McGill University and Concordia University in Montreal, because they bring another dimension to the recruiting market that is different from other universities in Quebec.

With respect to the government side, clearly there is the issue of promoting French, and making it possible to reunite families.

We think that a type of reimbursement or tax credit for those who decide to settle would also attract more students.

[English]

Senator Eaton: I am the chair of a post-graduate institute, which is the Pontifical Institute of Mediaeval Studies at the University of Toronto. I am well aware of how difficult it is to access research money. That said, I read with great interest the part of your introduction where you say, fewer faculty, larger classes, fewer offerings, reduced library holdings, et cetera.

However, my other hat is as a taxpayer. I am offended when I read about strikes at universities over tenure and hours of teaching. Although I would love to have a federal envelope that funnelled money expressly to post-graduate degrees and basic research in each province, I think there must be some kind of reform within your institutions before we will try to support funding from the federal government directly to them. You were talking about perhaps how your image in the greater Canadian public is not all that it should be. Have you thought about that aspect, or does that aspect come up?

Mr. Turk: I would be happy to answer that question. The issue does come up. Let me address it in several ways, if I may.

matière de langue. En Colombie-Britannique, par exemple, un grand nombre de nos étudiants étrangers viennent d'Asie ou de pays où le français n'est pas la langue officielle. Comment composez-vous avec ce défi au Québec?

[Français]

M. Beaulieu-Mathurin: La question d'un axe sur l'éducation postsecondaire est très sensible pour le Québec. Je sais que pour ceux que je représente, ils sont certainement inconfortables avec cela. Cela apporterait un élément de tension dont on n'a pas besoin en ce moment.

Sur la question des étudiants étrangers, le recrutement que les universités québécoises font n'est pas dans le même marché que la plupart des autres universités canadiennes.

Il y a un autre aspect à considérer pour les étudiants d'origine indienne ou chinoise. Il faut comprendre la présence de McGill et Concordia à Montréal, qui apporte au marché un aspect très important dans leur recrutement et qui est différent de celui des autres universités du Québec.

En ce qui a trait au volet gouvernemental, c'est clair qu'il peut toujours y avoir la question de la francisation et des reconnaissances et des facilitations pour réunir les familles.

La mesure de proposer un remboursement ou un crédit d'impôt pour les frais de scolarité différenciés pour ceux qui décident de s'établir favoriserait aussi une attraction à notre avis.

[Traduction]

Le sénateur Eaton: Je suis président d'un institut postuniversitaire, le Pontifical Institue of Mediaeval Studies, à l'Université de Toronto. Je sais à quel point il est difficile d'obtenir le financement des travaux de recherche. Cela dit, j'ai été fort intéressé par votre commentaire lorsque vous avez dit qu'en raison d'un manque de financement il y avait moins de professeurs, plus d'étudiants dans les salles de classe, moins de choix au niveau des cours, moins de livres disponibles en bibliothèque et toutes sortes d'autres problèmes.

Cependant, je suis également contribuable. Je suis choqué lorsque j'entends parler de grève déclenchée dans les universités en raison des heures d'enseignement et de la permanence. J'aimerais bien qu'on ait des montants du gouvernement fédéral qui seraient affectés exclusivement aux études de deuxième cycle et à la recherche fondamentale dans chaque province, je crois cependant qu'il doit y avoir une certaine réforme au sein des institutions avant que le gouvernement fédéral soit disposé à offrir ce genre de financement directement. Vous avez dit que le public canadien n'avait peut-être pas la meilleure impression possible des universitaires. Avez-vous pensé à cette question? Est-ce que la question a été soulevée?

M. Turk: Je serais heureux de répondre à cette question. On soulève ce problème à l'occasion. J'aimerais répondre à votre question de diverses façons si vous voulez bien.

Yesterday, Statistics Canada released faculty salaries. Faculty salaries at the University of Toronto are the highest in the country, averaged at \$122,000. I think the lowest salaries were at some small institutions at \$80,000.

One question comes up, and you mentioned strikes. Our faculty at the University of Toronto, which has the highest salaries in the country, is not unified. What sets faculty salaries more than anything else is the market.

Senator Eaton: I am thinking of York University, for instance.

Mr. Turk: What I am saying, though, is that faculty salaries are primarily driven by the market. Therefore, salaries at the major research universities are higher than at the smaller and undergraduate institutions; salaries are lower in the Maritimes than in Ontario; and so forth.

However, academics, especially good academics, have job offers all the time from other places. I do not think faculty salaries are out of line. In fact, I argued in the media that faculty salaries, if anything, are less than salaries of equivalent professionals in other fields with the same degree. You were talking about money.

Senator Eaton: I am not talking about money so much as the idea that, for that money, you do not have to teach but three or four hours a week and you have the summers off.

Mr. Turk: Can we address that issue?

Senator Eaton: It is not the money. I do not think you are overpaid. I am not sure you are accountable for the same hours that most people work.

Mr. Turk: CAUT is right now finishing the largest workload study conducted in Canada, but there have been studies of academics in other countries. Academics typically work between 50 and 65 hours a week, which is far more than most Canadians. When one teaches a course at university, it is not like teaching a course in high school. I taught for many years at the University of Toronto and it was not three hours a week. I had three courses, so nine hours a week.

Typically, I spent six to ten hours writing a one-hour lecture. We are expected to be advancing our knowledge. It is not only rote learning. The reason the hours in university are different than in high school is that the university lecturer is supposed to bring forth advances in their fields.

Also, only 40 per cent of an academic's time is in teaching; 40 per cent is supposed to be research and 20 per cent service to the university and community. When we look at the actual workload of academic staff, it is higher than most other Canadian jobs.

Hier, Statistique Canada a publié le salaire des membres du corps professoral. À l'Université de Toronto, il est le plus élevé au pays, soit 122 000 \$ en moyenne. Je pense que le salaire le plus bas, 80 000 \$, était payé par certaines petites institutions.

Il y a des questions qui sont posées, par exemple, les grèves. Je peux signaler que les professeurs à l'Université de Toronto, qui sont les mieux payés au pays, ne sont pas syndiqués. C'est vraiment le marché qui dicte le salaire des professeurs.

Le sénateur Eaton : Je pense par exemple à l'Université York.

M. Turk: Je dis simplement, toutefois, que les salaires versés aux professeurs sont pratiquement imposés par le marché. Ainsi, les salaires versés dans les grandes universités de recherche sont plus élevés que ce qu'on retrouve dans les plus petites universités ou pour les professeurs de premier cycle; et les salaires sont plus faibles dans les Maritimes qu'en Ontario; et cetera.

Cependant, les universitaires, tout particulièrement les bons universitaires, ont sans cesse des offres d'emploi d'autres institutions. Je ne pense pas que les salaires des professeurs d'université soient trop élevés. En fait, j'ai eu des discussions avec des journalistes sur les salaires des professeurs et j'ai dit qu'ils étaient moins élevés tout compte fait que les salaires d'autres professionnels équivalents dans d'autres domaines. Vous parliez d'argent.

Le sénateur Eaton: Je ne parle pas simplement d'argent, je pense plutôt que pour l'argent que vous recevez vous n'avez qu'à enseigner trois ou quatre heures par semaine et vous avez tous vos étés de congé.

M. Turk: Pouvons-nous répondre à ces commentaires?

Le sénateur Eaton: Ce n'est pas une question d'argent. Je ne pense pas que vous êtes trop payés. Je ne suis cependant pas convaincue que vous devez travailler autant que le reste des gens.

M. Turk: L'ACPPU termine actuellement la plus importante étude effectuée au Canada sur la charge de travail, mais il y a eu des études sur les professeurs d'université dans d'autres pays. Les professeurs travaillent en moyenne entre 50 et 65 heures par semaine, ce qui est beaucoup plus que les Canadiens. Lorsqu'on a un cours à enseigner à l'université, ce n'est pas comme si on enseignait à l'école secondaire. J'ai enseigné pendant de nombreuses années à l'Université de Toronto, et je peux vous dire que ce n'était pas trois heures semaine. J'avais trois cours; j'enseignais donc neuf heures par semaine.

Je passais habituellement de 6 à 10 heures à rédiger un cours d'une heure. De plus, l'université s'attend à ce qu'on acquière d'autres connaissances. Ce n'est pas simplement l'apprentissage par mémorisation. La raison pour laquelle les heures de travail à l'université sont différentes de celles des enseignants du secondaire est que le professeur à l'université doit en fait faire avancer son domaine d'intérêt.

De plus, environ 40 p. 100 du temps du professeur est réservé à l'enseignement; 40 p. 100 doit être consacré à la recherche et 20 p. 100 au service de l'université et de la collectivité. Quand on se penche sur la charge de travail réelle des professeurs, elle est plus lourde que pour la majorité des Canadiens.

Senator Eaton: I think you have a big public relations problem.

Mr. Turk: That is interesting. In our poll, which I will send you, we asked whether university and college teachers earn too much. Twenty-six per cent of Canadians said yes; 48 per cent said no; and 16 per cent were neutral. When asked the question: Do you have trust in university and college teachers? Seventy-two per cent of Canadians agreed; and 12 per cent disagreed.

I will mention on last question: Who do you trust on postsecondary issues? They were given the choice of student organizations, university and college teacher organizations, presidents, the provincial government or the federal government. Ms. Balon will be happy with the results: 39 per cent said they trusted student organizations; 20 per cent said they did not. Second in that group were university and college teacher organizations at 38 per cent. Twentyseven per cent trusted university and college presidents; 23 per cent trusted the provincial government; and 22 per cent trusted the federal government.

I suggest we do not have the public relations problem you are suggesting. The polling data suggests that is not the case. Most of our members will agree with you, however. They think their neighbours are always joking about how they do not work in the summer and how they only teach six hours or whatever. However, the reality is different. When we conduct polling, it is not the public's perception of us.

Mr. Peers: There is always a danger of arguing on the basis of the cartoon academic character. I am ribbed by friends that I have four months off every summer, et cetera. One can single out other professions and find examples of other professionals that do not exemplify the whole profession but can often be used to caricature it.

Much of the problem with strikes hinges upon the biggest change happening across the higher education sector — I will let others speak to it — which is the earlier, seamless transition between being a graduate student and then achieving a tenure track and eventually a tenure job.

That transition has been substantially ruptured. With the kind of growth in higher education, when we look at the growth in universities and the numbers of students coming in, the number of permanent faculty positions has not kept pace for a number of reasons. We have created this new culture. The problem also exists in the U.S. The U.K. and Germany are also experiencing it.

As we move to more of a mass education model — and that is what they are experiencing in Europe, and having serious troubles with — how do we increase teaching capacity to cover that model

Le sénateur Eaton : Je crois que vous avez un gros problème de relations publiques.

M. Turk: C'est intéressant. Dans le sondage, que je vous ferai parvenir, nous avons demandé si les professeurs d'université et de collège étaient rémunérés à un niveau trop élevé. Vingt-six pour cent des Canadiens ont dit oui; 48 p. 100 ont dit non; et 16 p. 100 étaient neutres. Lorsque l'on a demandé s'ils avaient confiance dans les professeurs d'université ou de collège, 72 p. 100 des Canadiens ont dit oui et 12 p. 100, non.

J'aimerais mentionner une dernière question. On leur a demandé à qui ils faisaient confiance quand on parle de questions d'éducation postsecondaire. Ils ont eu le choix entre les organisations d'étudiants, les organisations de professeurs d'université et de collège, les présidents ou doyens d'université, le gouvernement provincial ou le gouvernement fédéral. Mme Balon sera très heureuse des résultats : 39 p. 100 des personnes consultées ont dit qu'elles avaient confiance dans les organisations d'étudiants; 20 p. 100 ont dit non. Au deuxième rang venaient les organisations représentant les professeurs d'université et de collège à 38 p. 100. Vingt-sept pour cent des personnes consultées avaient confiance dans les présidents ou doyens d'université et de collège; 23 p. 100 avaient confiance dans le gouvernement provincial et enfin 22 p. 100 dans le gouvernement fédéral.

Contrairement à ce que vous dites, je ne crois pas que nous ayons un problème de relations publiques. Les données obtenues lors du sondage indiquent que ce n'est pas le cas. La majorité de nos membres seront d'accord avec vous cependant. Ils pensent que leurs voisins rigolent toujours quand ils pensent qu'ils n'ont pas beaucoup de travail à faire l'été et qu'ils n'enseignent que six heures semaine ou quelque chose du genre. Cependant, la réalité est bien différente. Lorsque nous effectuons des sondages, ce n'est pas le message que semble communiquer le grand public.

M. Peers: Il faut bien se garder de fonder ses arguments sur la caricature du professeur d'université. Mes amis me disent sans cesse que j'ai quatre mois de congé chaque été, des choses du genre. On peut mentionner d'autres professions et trouver d'autres exemples de professionnels dont on peut donner une version de caricature.

Les grèves sont attribuables dans une large mesure aux changements plus généraux qui se produisent dans le secteur de l'enseignement supérieur — je laisserai d'autres personnes en parler —, ce qui est une transition sans heurt entre un étudiant de deuxième cycle et l'obtention d'un poste non permanent, puis d'un poste permanent.

Cette transition ne se fait plus comme avant. Compte tenu la croissance que connaît le secteur de l'enseignement supérieur, le nombre de postes de professeurs permanents n'a malheureusement pas suivi cette évolution, et ce, pour plusieurs raisons. Nous avons créé cette nouvelle culture. Le problème existe également aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Allemagne.

À mesure que nous nous rapprochons d'un modèle d'éducation de masse — c'est ce qui se produit en Europe où cela cause de sérieux problèmes —, comment pouvons-nous accroître la

and not create the kind of tenure and tenure stream positions? We are facing this problem across Canada. It is a structural problem. It is not unique to any one particular institution, though it may manifest itself in those places.

The Deputy Chair: Thank you very much. I think I will forego the opportunity to exercise the prerogative of a last question, because of certain other possible uses of our time. Also, I think a substantial number of critical aspects of post-secondary education issues have been brought out today. Our witnesses have touched on aspects of those issues that were important for us to hear.

I thank you all for your presentations, for the frankness and directness of your answers, and for keeping those answers focused so that we could have the entire committee participate thoroughly in the discussion.

I thank you all on the committee's behalf for your appearance here today and your contributions. We will welcome any additional information you want to provide us.

You were also here at a historic time on the Hill and in this room, in fact. One of the most distinguished senators ever is attending his last meeting of a committee that he has served long, well and in an exemplary fashion. I refer to Senator Keon of Ontario. He has been involved, as I said, with this committee over a long time. My overlap with him has been way too brief. I have known of his enormous contributions to Canadian science and medicine, indeed to world science and medicine, for a long time, and have considered him a colleague at a distance for a long time. Nevertheless, I must express regret at this moment because my personal time interacting with him here in this venue is far too short. Others at the table have had a far greater opportunity to benefit from his wisdom, experience, genuine enthusiasm for the country we call Canada and the contributions he has made to attempting to identify characteristics that will lead us to solve major issues that we face as a country. We are a leading, welleducated country in general, a country blessed with great natural resources, but nevertheless we still face the challenges that all countries face in a democratic system.

You have made an enormous contribution to us. I know that you have heard that from more senior members of this committee recently, and you will hear it in depth next week in the Senate of Canada. On behalf of your current colleagues on a committee on which you have served so long, so well, and with such enormous contribution, I want to, on their behalf, pay tribute to you today on this, your last day. I am sure we will welcome any final sage words you might have to us as you leave us with the remaining duties we may face in the future.

Senator Keon: Thank you very much, chair. Nothing can be much nicer in life than to have nice things said about you by your colleagues. That counts for more than anything else I can think of, because they know you. It has been a real pleasure serving on this committee. We have completed numerous reports. I have not

capacité d'enseignement que suppose ce modèle sans créer ce genre de permanence et de poste menant à la permanence? Nous avons ce problème partout au Canada. C'est un problème structurel qui n'est pas propre à un établissement en particulier, bien qu'il puisse s'y manifester.

Le vice-président: Merci beaucoup. Je pense que je vais renoncer à la prérogative de poser une dernière question, car nous avons autre chose à faire de notre temps. En outre, je pense qu'un grand nombre d'aspects essentiels de l'enseignement postsecondaire ont été soulevés aujourd'hui. Nos témoins ont abordé certains aspects de ces questions qu'il est important que nous entendions.

Je vous remercie tous de vos exposés, de votre franchise et de vos réponses directes, et d'avoir donné des réponses concises, ce qui a permis à tous les membres du comité de participer pleinement à la discussion.

Je vous remercie tous au nom du comité de votre comparution et de votre contribution à notre étude. Si vous avez d'autres informations à nous fournir, nous serons heureux de les recevoir.

Vous êtes ici sur la Colline et dans cette pièce à un moment historique. L'un de nos sénateurs les plus distingués participe à sa dernière réunion d'un comité où il a servi longtemps et de manière exemplaire. Je vous parle du sénateur Keon, de l'Ontario. Comme je le disais, il est membre de notre comité depuis longtemps. Nos chemins se sont croisés beaucoup trop brièvement. J'étais au courant de son énorme contribution à la science et à la médecine canadiennes, en fait à la science et à la médecine mondiales, depuis longtemps, et depuis longtemps je le considère comme un collègue de loin. Néanmoins, je regrette que le temps où j'ai pu travailler à ses côtés au sein de notre comité ait été beaucoup trop bref. D'autres autour de la table ont eu la chance de bénéficier pendant beaucoup plus longtemps de sa sagesse, de son expérience, de son enthousiasme sincère pour ce pays que nous appelons le Canada, et des contributions qu'il a faites pour aider à déterminer les caractéristiques qui nous permettront de régler les grands problèmes auxquels nous faisons face. De manière générale, nous sommes un pays de premier plan, avec une population bien instruite, un pays doté d'immenses ressources naturelles, mais néanmoins nous faisons face aux défis que tous les pays démocratiques doivent relever.

Votre contribution à notre comité a été immense. Je sais que des membres plus anciens du comité vous l'ont dit récemment et vous l'entendrez à maintes reprises la semaine prochaine au Sénat du Canada. Au nom de vos collègues qui sont actuellement membres de notre comité, où vous avez servi si longtemps, si bien et où votre contribution a été immense, je tiens, en leur nom, à vous rendre hommage aujourd'hui puisque c'est votre dernier jour. Nous serions très heureux que vous nous fassiez bénéficier de vos sages conseils une dernière fois sur les travaux que nous aurons à entreprendre à l'avenir.

Le sénateur Keon: Merci beaucoup, monsieur le président. Il n'y a rien de plus agréable dans la vie que d'entendre ses collègues dire des choses aimables à notre sujet. Cela compte plus que tout le reste, puisqu'ils vous connaissent. Cela a été un réel plaisir pour moi d'être membre du comité. Nous avons rédigé de nombreux

yet counted the number of reports my name is on, although I have them all. I have to cart them out of here and up to my cottage, and then I will count them.

It has been enlightening. As you look around the table, you see a wonderful blend of a great Canadian social mosaic. We have people from all different disciplines, and together we have come to do some truly great work. This committee has had tremendous credibility. Much of what they have written has been implemented by governments of different political persuasions, and sometimes in continuity. One government starts it and the next one continues it, which is of enormous importance. Who can notice that better than the scientific community?

Senator Ogilvie is an outstanding scientist in his own right, topped up with tremendous administrative experience as a university president. It was straight out of heaven that someone parachuted him in here, because all I have to say now about everything I am leaving behind is: Just call Senator Ogilvie.

The Deputy Chair: There are downsides of your leaving, I can tell you. With that, and having noted on your behalf this historic moment and the deep gratitude we have, I declare the meeting adjourned.

(The committee adjourned.)

rapports. Je n'ai pas encore compté le nombre de rapports dans lesquels mon nom figure, mais je les ai tous. Je vais devoir les transporter jusqu'à mon chalet où je vais les compter.

Cela a été très instructif. Lorsque je regarde autour de cette table, je vois une merveilleuse représentation de la grande mosaïque sociale canadienne. Nous avons des gens de différentes disciplines qui collaborent pour faire un travail vraiment remarquable. Notre comité a énormément de crédibilité. Une grande partie des idées contenues dans nos rapports ont été réalisées par des gouvernements de différentes allégeances politiques qui se sont succédé. Un gouvernement commence et le suivant continue, ce qui est énormément important. Qui est mieux placé pour le constater que la collectivité scientifique?

Le sénateur Ogilvie est lui-même un grand scientifique qui, à titre de président d'université, a acquis une immense expérience de l'administration. Il est un cadeau du ciel car tout ce que j'ai à dire maintenant sur tout ce que je laisse dernière moi c'est : « Vous n'avez qu'à appeler le sénateur Ogilvie ».

Le vice-président : Je dois vous dire, il y a des inconvénients à votre départ. Sur ce, et ayant souligné, en votre nom, ce moment historique et la profonde gratitude que nous ressentons, la séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison, retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Les Éditions et Services de dépôt Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, May 5, 2010

Association of Canadian Community Colleges:

Terry Anne Boyles, Vice-President, Public Affairs.

Association des universités de la francophonie canadienne:

Kenneth McRoberts, President;

Christophe Kervégant-Tanguy, Director General.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer.

Thursday, May 6, 2010

Canadian Association for Graduate Studies:

Douglas Peers, President.

Canadian Association of University Teachers:

James Turk, Executive Director.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Ouébec:

Olivier Beaulieu-Mathurin, President.

National Graduate Caucus:

Andrea Balon, National Executive Representative.

TÉMOINS

Le mercredi 5 mai 2010

Association des collèges communautaires du Canada:

Terry Anne Boyles, vice-présidente, Affaires publiques.

Association des universités de la francophonie canadienne :

Kenneth McRoberts, président;

Christophe Kervégant-Tanguy, directeur général.

Association des universités et collèges du Canada :

Paul Davidson, président-directeur général.

Le jeudi 6 mai 2010

Association canadienne pour les études supérieures :

Douglas Peers, président.

Association canadienne des professeures et professeurs d'université :

James Turk, directeur exécutif.

Conseil national des cycles supérieurs de la Fédération étudiante universitaire du Québec :

Olivier Beaulieu-Mathurin, président.

Caucus national des deuxième et troisième cycles :

Andrea Balon, représentante sur l'exécutif national.